BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LES CHASSEURS DE GIRAFES



L. HACHETTE ET Cie

ALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Gr. Sala 36 XI.12
III 19 II 3

ESCLUSO
DAL PRESTITO

III 13 II 3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES
CHASSEURS DE GIRAFES

Digitized by Google

10923. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google


Biblioteca
Nazionale
V. E. III
NAPOLI



Le grand chasseur.

Digitized by Google

85353

LES

CHASSEURS DE GIRAFES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT DE L'ANGLAIS
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

HIPPOLYTE WATTEMARE

ET ILLUSTRÉ DE 10 GRAVURES SUR BOIS

PAR A. DE NEUVILLE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869



Digitized by Google

LES
CHASSEURS DE GIRAFES

CHAPITRE PREMIER

ARRIVÉE DANS LA TERRE PROMISE

Jeunes lecteurs, parcourons ensemble une fois encore le continent qui présente, avec la tradition d'une civilisation aussi ancienne qu'avancée, les preuves les plus éclatantes d'actuelle barbarie — dont on sait, à la fois, tant et si peu — où la nature déploie ses plus étonnantes créations et ses plus grands contrastes — où la vie animale et la vie végétale se manifestent sous leurs formes les plus exagérées.

Retournons en Afrique, nous y rencontrerons des scènes nouvelles et d'anciens amis.

Les rives du Limpopo [1] sont brillamment illuminées par les reflets d'un feu de bivouac, autour duquel se dessinent trois cercles d'êtres animés. Le plus grand est formé par des chevaux, le second par des chiens et le dernier, ou cercle intérieur, par des jeunes gens dans les-

1. Fleuve de l'Afrique centrale qui sépare la république Transvaalienne du pays des Betchuanas. (*Note du traducteur.*)

quels mes lecteurs reconnaîtront de vieilles connaissances. Il me suffira, en effet, de nommer Hans et Hendrick von Bloom, Groot[1] Willem et Arend van Wyk, pour faire comprendre que les jeunes Boërs[2] sont engagés dans une nouvelle expédition.

Mais, cette fois, tous ne sont pas animés des mêmes désirs et ne partagent pas les mêmes espérances.

Le placide et savant Hans von Bloom aspire, comme la plupart des jeunes créoles, à visiter la patrie de ses ancêtres. Il a l'intention de se rendre en Europe, pour tirer un parti pratique de ses connaissances acquises et de l'herbier composé pendant ses deux premières excursions. Mais avant tout, il veut compléter son bagage, moral et matériel, d'histoire naturelle en faisant une expédition encore dans une partie inconnue de l'Afrique centrale. Il sait que de vastes régions de son pays natal, arrosées par de grandes rivières, couvertes d'immenses forêts, et renfermant une variété innombrable de plantes rares, s'étendent entre le Limpopo et le Zambèze; et avant d'entreprendre son voyage d'Europe, il s'est décidé à poursuivre, dans cette direction, ses recherches botaniques.

Son désir d'accomplir cette nouvelle excursion dans les solitudes africaines n'est pas plus ardent que celui qu'éprouve Groot Willem, qui, depuis la dernière expédition, c'est-à-dire depuis six mois, n'a cessé d'en appeler une autre de tous ses vœux, afin d'être à même de chasser un gibier tel qu'il n'en avait pas encore rencontré.

1. Grand. L'auteur laisse presque partout cette épithète accolée au nom de Willem. Nous ferons comme lui. (*N. du T.*)

2. En hollandais le mot *Boër* signifie fermier ou paysan. C'est le nom sous lequel ont toujours été désignés les colons hollandais du Cap de Bonne-Espérance, jusqu'au moment où, en 1854, sous la conduite de l'héroïque Prétorius, ils fondèrent, malgré les efforts des Anglais, maîtres, depuis 1814, de la colonie du Cap, les républiques d'Orange et du Transvaal, sur la côte orientale d'Afrique. (*N. du T.*)

Mes lecteurs chercheront vainement autour du feu les jeunes Jan et Klaas[1]. Leurs parents n'ont pas consenti à les laisser s'engager dans une excursion aussi lointaine, et laissant prévoir tant de fatigues et de dangers. En outre, il était nécessaire qu'ils devinssent quelque chose de mieux que de simples « enfants des buissons, » et consacrassent quelques années à l'étude.

Les deux jeunes cornettes, Hendrick von Bloom et Arend van Wyk, s'efforçant, à l'envi l'un de l'autre, de se donner des allures martiales, font partie de la caravane. Bien que tous deux aiment passionnément la vie d'aventure, chacun, pour des raisons particulières, s'était abstenu d'appuyer sur la nécessité ou l'avantage de la présente expédition.

Ils auraient préféré rester à Graaf-Reinet et occuper leurs loisirs à la poursuite du petit gibier qui fréquentait le canton : non pas qu'ils craignissent le danger ou qu'ils ne pussent être considérés comme des chasseurs émérites, dans toute l'acception du mot; mais le foyer domestique avait pour eux un charme que l'amour de l'aventure n'était pas assez puissant pour dissiper entièrement.

Hendrick von Bloom aime toujours la chasse; toutefois cet exercice, auquel il se livrait jadis avec passion, lui semble aujourd'hui moins attrayant que le sourire de Wilhemina van Wyk, la sœur unique de ses amis Groot Willem et Arend.

Ce dernier, s'il avait été abandonné à sa seule inclination, n'aurait pas renoncé volontiers à la présence quotidienne de la jeune Trüey von Bloom.

Mais Willem et Hans avaient mis dans leur tête de chercher des aventures dans une région plus septentrionale que celles qu'ils avaient explorées jusque-là. C'est pourquoi l'expectative de chasses splendides et d'émou-

1. « Voir les Vacances des jeunes Boërs. »

vantes péripéties d'une part, de l'autre la crainte du ridicule, conduisirent Hendrick et Arend sur les rives du Limpopo, à la suite du chasseur et du naturaliste.

Auprès du feu, sont assis deux autres personnages dans lesquels le lecteur des « Vacances des jeunes Boërs » retrouvera des figures amies. L'un, gros, court, épais de tête comme d'encolure, est le Boschiman[1] Facetannée[2], que rien n'aurait pu empêcher d'accompagner ses jeunes maîtres Hans et Hendrick. Le second personnage n'a pas de nom propre; c'est tout uniment Congo le Cafre.

Le Limpopo se trouvait à une trop grande distance de Graaf-Reinet, pour que les jeunes chasseurs eussent songé à s'y rendre avec des chariots et des bœufs. Sans doute, le voyage aurait pu s'accomplir ainsi, mais avec une excessive lenteur, et tous étaient impatients d'arriver à ce que Groot Willem appelait depuis longtemps la « Terre Promise .»

Pour abréger autant que possible leur voyage; ils avaient renoncé aux bœufs, et, montés sur de bons chevaux, ils avaient gagné, par le chemin le plus court, les rives du Limpopo, évitant les aventures, bien loin de les chercher. Outre leurs chevaux de selle, ils en avaient six autres destinés à porter les bagages et les munitions.

Au moment où nous les rallions, ils font une halte momentanée sur les bords du Limpopo, après avoir heureusement effectué la traversée de la rivière; ils se trouvent maintenant sur la frontière de ce pays qui leur a été représenté comme le paradis du chasseur. Désormais, plus de voyage fatigant, rien que du plaisir, et un plaisir

1. *Boschiman* ou *Bosjeman* (en hollandais *homme des buissons*) dont les Anglais ont fait *Bushman*. C'est le nom d'un peuple africain se rattachant par son origine à la nation Hottentote et qui habite une contrée sauvage située sur les deux rives du haut Orange. (Note du Trad.)

2. Le texte dit *Swartboy* (mot composé de *swart*, couleur de bistre, *boy*, garçon). Nous avons conservé le nom donné au Boschiman dans les « Vacances des jeunes Boërs.» (N. du T.)

si ardemment désiré que, pour en jouir, plusieurs centaines de milles ont été franchies sans murmures.

J'ai dit plus haut que les jeunes gens avaient entrepris cette expédition sous l'impulsion de motifs différents. Cependant ils avaient un but commun qui n'était pas uniquement le plaisir de la chasse.

Le consul des Pays-Bas avait reçu de son gouvernement l'ordre de se procurer, pour les expédier en Europe, deux jeunes girafes, mâle et femelle, et il avait offert une prime de cinq cents livres sterling (12 500 francs) pour le couple rendu en excellente condition au Cap ou à Port-Natal. Plusieurs bandes de chasseurs avaient déjà vainement essayé de gagner la prime. Beaucoup de girafes étaient tombées sous leurs balles, mais ils n'avaient pu réussir à en capturer de vivantes. Nos chasseurs étaient partis bien déterminés à ramener une paire de jeunes girafes; le prix de ces animaux et la vente des dents d'hippopotames devant largement compenser les frais de leur expédition. Et ce n'était pas là un vain espoir. Des fortunes considérables avaient été réalisées à la poursuite des défenses d'éléphants; nos jeunes gens ne l'ignoraient pas; ils savaient aussi que les dents de l'hippopotame constituent le plus bel ivoire et se vendent, sur les marchés d'Europe, quatre fois plus cher que les ivoires de toute autre provenance.

Cependant, la prise des jeunes girafes était le principal objet de leur expédition. A proprement parler, l'amour du lucre n'était pas le mobile unique des aventuriers, surtout de Groot Willem qui, dans son fanatisme de chasseur, brûlait d'accomplir le haut fait cynégétique que ses confrères en Saint-Hubert avaient tenté sans succès. La gloire résultant de la capture des deux girafes lui semblait de beaucoup plus enviable que l'argent offert. La prime ronde de cinq cents livres sterling n'était certes pas à dédaigner, et si nos chasseurs n'y voyaient pas la cause dominante de leur expédition, au moins la

considéraient-ils comme un encouragement et une juste rémunération.

CHAPITRE II

LES RIVES DU LIMPOPO

Pendant la première nuit qu'ils passèrent sur les rives du Limpopo, nos aventuriers eurent toute raison de supposer qu'ils se trouvaient dans le voisinage des diverses espèces de fauves qu'ils étaient impatients de rencontrer. Leur repos fut troublé par un concert de voix dans lequel ils purent distinguer le rugissement du lion et les notes cuivrées de l'éléphant mêlés à certains cris qu'ils ne se rappelaient pas avoir jamais entendus.

Ils avaient passé une partie du jour à tâter la rivière, cherchant pour la franchir un endroit où les bords se présentassent moins accores et les eaux moins profondes. Quand ils le trouvèrent, le soleil était très-bas sur l'horizon. Au moment où ils touchaient la rive opposée, le crépuscule faisait rapidement place à l'obscurité, et nul, à l'exception de Congo, n'éprouva le désir d'aborder, de nuit, ces régions inconnues.

Le Cafre proposa de s'avancer au moins d'un demi-mille, soit en amont, soit en aval. Groot Willem appuya la proposition, quoique, pour agir ainsi, il n'eût d'autre motif qu'une confiance aveugle dans le jugement, — raisonnement ou instinct, — de son domestique. L'idée de Congo avait été adoptée ; et les sons qui réveillèrent les dormeurs provenaient précisément de l'endroit de la rive dont ils s'étaient écartés.

« Comprenez-vous maintenant pourquoi Congo nous a conseillé de venir jusqu'ici ? demanda Willem, tandis que tous prêtaient l'oreille au bruit affreux qui les privait de sommeil.

— Non, fut la réponse unanime.

— Eh bien ! c'est parce que le lieu où nous avons débarqué est l'abreuvoir de tous les animaux du voisinage.

— C'est cela, Baas[1] Willem, dit Congo.

— Dans tous les cas, nous n'avons pas fait un millier de milles dans l'unique but de nous tenir hors de la voie de ces animaux, n'est-ce pas ? s'écria le chasseur Hendrick.

— Non, répondit Willem; nous sommes venus ici pour les dépister et non pas pour qu'ils nous dépistent. D'ailleurs, nos chevaux ont besoin de repos. »

La conversation s'arrêta là ; les chasseurs, s'accoutumant peu à peu aux hurlements des fauves, n'y prirent plus garde et se rendormirent l'un après l'autre.

Le soleil, en se levant, éclaira un paysage d'une beauté merveilleuse.

Les jeunes chasseurs se trouvaient dans une large vallée couverte d'arbres magnifiques, parmi lesquels un grand nombre de gigantesques baobabs (*Adansonia digitata*). Çà et là, de petits groupes de dattiers sauvages. Le sol, véritable tapis de fleurs, se nuançait des couleurs les plus éclatantes; Hans l'admirait avec un air de profonde satisfaction. Ce champ nouveau pour la poursuite de ses études favorites, il l'avait enfin atteint ! De radieuses pensées traversaient son esprit. Les découvertes végétales qu'il ne pouvait manquer de faire devaient illustrer son nom et le placer au rang de ceux des savants botanistes de l'Europe.

Avant qu'aucun de ses compagnons eût bougé, Groot

1 Formule de respect, équivalent de seigneur.

Willem, accompagné de Congo, avait déjà commencé une tournée de reconnaissance en aval de la rivière.

Au point où, la veille, ils avaient abordé, ils eurent sous les yeux un tableau qu'un chasseur même, en dépit de la rage de destruction qui le possède, ne saurait considérer sans une désagréable émotion.

Sur une superficie d'une centaine de mètres gisaient mortes cinq antilopes, d'une espèce tout à fait inconnue à Willem. Accroupies sur les cadavres, quelques hyènes se repaissaient gloutonnement. A l'approche du chasseur, elles s'éloignèrent lentement, en poussant un rire strident semblab'e à celui d'un fou qui vient de commettre quelque atrocité. Des empreintes, parfaitement marquées sur la berge de la rivière, prouvaient que des lions et des éléphants étaient venus boire pendant la nuit.

Groot Willem s'occupait à relever les voies lorsqu'il fut rejo'nt par Hans, qui avait déjà fait connaissance avec le trésor floral placé dans son voisinage immédiat. Conduit sans retard devant les antilopes mutilées, il les reconnut pour des élans, mais d'une variété nouvelle et non décrite jusqu'à ce jour.

Un rapide examen des empreintes laissées par les fauves suffit à Congo pour décrire la scène de la nuit aussi exactement que s'il en avait été témoin.

Une harde d'élans s'était, la première, rendue à l'abreuvoir. Pendant qu'elle s'y trouvait, quatre éléphants mâles, également en quête d'eau, se présentèrent et chargèrent les élans. Puis, survinrent trois ou quatre lions qui prirent part à la lutte dont les seules victimes avaient été les malheureux élans.

« Je pense que la place où nous sommes est bonne, dit Groot Willem, en revenant au camp. Nous devrions y construire un kraal régulier et nous y arrêter quelques jours. L'herbe y est abondante; nos chevaux n'y manqueront pas de nourriture, et nous avons la preuve que

l'endroit où nous avons abordé est un lieu de rendez-vous général pour le gibier de toute espèce.

— C'est mon avis, répondit Hendrick; mais je ne me soucie pas de camper aussi près de notre gué. Nous ferions mieux de nous en éloigner encore un peu, afin de ne pas empêcher le gibier de se rendre à l'abreuvoir et de pouvoir dormir en paix. Ne pensez-vous pas comme moi?

— Oui, oui, » s'écrièrent les chasseurs d'une seule voix.

Il fut décidé en conséquence qu'on se mettrait à la recherche d'un autre campement et que l'on y dresserait un enclos particulier ou *kraal*.

Après avoir pris leur premier déjeuner sur les rives du Limpopo, Groot Willem, Hans et Hendrick se mirent en selle et remontèrent le courant accompagnés par leur meute entière. Arend, Swartboy et Congo restaient pour garder le camp.

Pendant près de trois milles, les jeunes chasseurs suivirent le courant sans pouvoir trouver un emplacement d'où l'accès de la rivière fût possible. Les bords étaient hauts et escarpés, et par suite, peu fréquentés par les espèces d'animaux dont ils comptaient faire leur proie. Enfin, la configuration de la contrée commença à se modifier et à présenter un aspect plus conforme à leurs désirs. Des arbres, d'essences légères, et tels qu'il leur en fallait pour la construction d'une palissade, croissaient près de la rivière qui n'était plus inaccessible, quoique, là encore, elle ne parût que peu visitée par les fauves.

« Je pense que cette place nous convient admirablement, dit Groot Willem, nous ne sommes qu'à une demi-heure de chemin du gué, et sans doute nous trouverons de bons terrains de chasse plus en amont.

— Très-probablement, répondit Hendrick; mais avant de nous donner le mal de construire un grand kraal, nous ferions bien de nous assurer quelle sorte de gibier nous trouverons ici.

— C'est juste, fit Willem; il faut découvrir où sont les hippopotames et les girafes. Nous ne pouvons revenir sans un couple de ces dernières. Nos amis seraient cruellement désappointés, et je sais des gens qui ne manqueraient pas de nous rire au nez.

— Et pour toi ce serait justice, répliqua Hans. Rappelle-toi les plaisanteries dont tu as accablé chacun des chasseurs revenant bredouille.

Après avoir déterminé l'emplacement où s'élèverait le kraal, dans le cas où ils se décideraient à rester quelque temps dans le canton, les jeunes gens poursuivirent leur promenade en amont, dans le but de se rendre un compte plus exact du terrain de chasse, avant de se résoudre définitivement à construire leur enclos.

CHAPITRE III

UNE DOUBLE TRAPPE

Peu de temps après le départ de Groot Willem et de ses compagnons, Arend, à travers un bouquet d'arbres, à un demi mille environ de la rivière, aperçut une petite harde d'antilopes broutant tranquillement dans la plaine. S'élançant aussitôt à cheval, il partit dans l'intention de tuer un de ces animaux pour le souper. Après s'être détourné de façon à gagner le dessous du vent, il s'approcha des antilopes et vit qu'elles appartenaient à l'espèce vulgairement désignée sous le nom de « plongeante » ou chèvre du Cap [1].

1. Le *Springbok*, ou *chèvre sautante*, des colons hollandais, ainsi nommé à cause de la manière dont il s'élève en l'air par des

Non loin de l'endroit où paissait le troupeau s'élevait un massif du *Nerium Oleander* — arbrisseau d'environ douze pieds de haut — couvert de fleurs magnifiques. Grâce à ce couvert, il put s'avancer assez près pour se mettre à bonne portée; et, visant l'un des plus gros animaux, il fit feu.

Toutes les antilopes, sauf une, s'élancèrent vers la lisière du taillis, le franchirent d'un bond énorme, et disparurent la tête la première, justifiant ainsi la particularité qui leur a fait donner le nom de « plongeantes. ».

En s'approchant de l'animal qu'il avait pris pour cible, le jeune chasseur s'assura qu'il était bien mort. Il revint alors au camp et envoya Congo et le Boschiman chercher son gibier.

Ces derniers furent bientôt de retour, et se mirent en devoir de dépouiller la bête et de la préparer pour la broche.

Tout en se livrant à cette occupation, Facetannée s'écria subitement :

« Regardez là bas, Baas Arend.

— Eh bien ! qu'est-ce ?

— Un cheval de somme qui s'est échappé du camp. »

Arend se retourna vivement et porta les yeux dans la direction indiquée par le Boschiman. Un des chevaux s'était séparé de ses compagnons et vaguait à plus d'un demi-mille du bivouac.

« C'est bien, Facetannée ! Continue ta cuisine. Je vais le ramener. »

Remontant à cheval, Arend partit sur la piste de l'animal égaré.

Pour la cuisson de l'antilope, Congo et Facetannée sentirent la nécessité de se pourvoir d'eau, et prenant chacun un vase, ils se dirigèrent vers le gué.

bonds réitérés, afin de découvrir les dangers qui le menacent, et se plonge aussitôt dans les broussailles. (*N. du T.*)

Ils suivaient la berge. Avant d'atteindre le point favorable pour descendre à la rivière, Congo, qui marchait le premier, disparut subitement. Il avait donné sur une fosse, soigneusement dissimulée, destinée à prendre des hippopotames ou des éléphants.

Le trou avait environ neuf pieds de profondeur. Le Cafre resta d'abord tout stupéfié de sa chute; puis il se sentit presque aveuglé par le sable, la poussière et les autres matériaux formant la couverture de la fosse. Il était trop au courant de cette méthode sud-africaine de capturer le gros gibier, pour se laisser déconcerter; et après s'être assuré qu'il n'avait rien de cassé, il leva les yeux espérant rencontrer ceux de son camarade accouru à son secours.

Malheureusement, ce secours, Facetannée n'était pas actuellement en position de le lui apporter.

Le Boschiman était trop enchanté du plaisant accident arrivé à son rival, pour ne pas prolonger la plaisanterie le plus longtemps possible. Poussant un sauvage éclat de rire — imitation assez réussie du glapissement d'une hyène en colère, — il s'abandonna aux transports d'une frénétique gaieté. A en juger par les sauts et les gambades qu'il exécuta autour de la fosse, la terre ne semblait plus digne de le porter. Jamais son esprit microscopique ne s'était aussi extraordinairement dilaté. Mais ces manifestations joyeuses ne furent pas de longue durée; car, au beau milieu de ses bonds excentriques, il disparut également sous le sol, comme s'il avait été englouti par un tremblement de terre.

Son infortune était exactement semblable à celle de son camarade. Deux fosses avaient été creusées l'une à côté de l'autre; Facetannée occupait maintenant la seconde.

C'est une pratique habituelle aux indigènes de l'Afrique australe de tendre ainsi aux éléphants deux piéges jumeaux; si le pachyderme parvient à éviter l'un, il est plus que probable qu'il tombera dans l'autre.

Le hasard avait voulu que Facetannée et le Cafre arrivassent précisément sur un emplacement creusé d'après ce système, et à leur grande mortification, chacun d'eux avait pris la place du gros gibier que ceux qui s'étaient donné la peine de préparer les fosses s'attendaient à y rencontrer d'un jour à l'autre.

La cavité dans laquelle était tombé Congo contenait une couche de boue d'environ deux pieds d'épaisseur. Les parois étaient perpendiculaires et formées d'une espèce d'argile savonneuse, de sorte que tous les efforts du prisonnier pour grimper jusqu'au bord demeurèrent infructueux, ce qui lui enleva le peu de philosophie dont il était doué. Les cris de joie du Boschiman résonnaient désagréablement à ses oreilles; ils n'étaient pas faits, on en conviendra, pour le réconcilier avec sa triste position.

Bientôt, il n'entendit plus rien.

Que le Boschiman se fût amusé et même réjoui de son accident, il ne s'en étonnait aucunement. Mais il espérait que, le paroxysme passé, son camarade viendrait lui tendre une main secourable. Cependant, l'aide attendue faisant absolument défaut, et, bien plus, Facetannée, non content de rire de son infortune, paraissant l'avoir abandonné à son sort, le Cafre tomba dans un accès de rage folle.

Quelques minutes s'écoulèrent, qui parurent à Congo aussi longues que des heures; les cris discordants s'étaient éteints, mais celui qui les poussait ne se hâtait pas de paraître.

Facetannée avait-il repris le chemin du camp? Alors, pourquoi Arend, informé de l'accident, n'accourait-il pas au secours de son fidèle serviteur?

Pour comble de désagrément, la fosse pullulait de reptiles et d'insectes qui s'y étaient introduits de façon ou d'autre, et qui, comme Congo, n'en pouvaient plus sortir. Il s'y trouvait des crapauds, des grenouilles, de

grosses fourmis, et d'autres animaux désagréables, dans la compagnie desquels il ne tenait pas du tout à rester. C'est en vain qu'il appela : Facetannée! Baas Arend! Nul ne répondit à ses cris. L'esprit vindicatif de sa race s'éleva bientôt jusqu'au paroxysme. Désormais, il ne désira plus la liberté que dans un seul but : se venger de l'homme qui, au lieu de le délivrer de sa captivité, se plaisait à la perpétuer.

Quant au Boschiman, il ne s'était pas blessé en tombant dans le trou, comme on pourrait le supposer. Après s'être bien rendu compte de la péripétie qui avait mis un terme à son égoïste récréation, sa première pensée fut de se tirer d'affaire sans réclamer l'aide de l'homme qui lui avait servi de plastron. Quelle mortification pour son orgueil, si le Cafre, sortant de son trou, le trouvait dans l'autre! Quelle humiliante revanche!

Il écouta donc en silence les appels désespérés de Congo; en même temps, il avisait au moyen d'opérer seul sa délivrance. Il essaya d'arracher un pieu aiguisé qui se trouvait au fond de la fosse. Ce pieu avait pour objet d'empaler et de tuer dans sa chute l'hippopotame ou l'éléphant; si le Boschiman avait réussi à le déraciner, il aurait pu s'en servir pour remonter à la surface de la terre. Malheureusement ce travail dépassait ses forces, et il dut chercher un autre procédé de sauvetage.

Grâce à un système de logique, qui ne lui appartenait pas en propre, mais dont il usait volontiers, Facetannée finit par découvrir que sa détention dans un lieu dont il ne pouvait pas sortir devait procéder d'une cause première.

Cette cause n'était autre que Congo.

Si le Cafre ne s'était pas laissé choir dans un trou, Facetannée avait la certitude absolue que le même malheur ne lui serait pas arrivé. Après les premiers moments d'exaltation, il aurait certainement délivré Congo; peut-être même lui aurait-il témoigné quelque sympathie. Mais

maintenant qu'il se trouvait aussi pris au piége, il ne songeait plus qu'à une chose, c'est que ce désagréable incident n'aurait pu se produire sans la faute de quelqu'un, et il était incapable d'admettre que ce quelqu'un fût lui-même. L'accident lui était arrivé en compagnie du Cafre. La mésaventure de cet individu avait entraîné la sienne propre; ce qui était une autre raison pour qu'il se soumît à sa captivité dans un profond silence.

Différent en cela de Congo, il n'éprouva pas la cruelle pensée de se croire délaissé; aussi supportait-il sa réclusion avec une patience que ne pouvait avoir son camarade. Toutefois, il entretenait, au sujet de sa prompte délivrance, un espoir qui manquait à Congo. Il savait qu'Arend reviendrait bientôt au camp avec le cheval égaré, et que, n'y trouvant ni les domestiques, ni les seaux, il se dirigerait immédiatement vers le gué, la seule place où il fût possible de puiser de l'eau. Ce faisant, il ne pouvait manquer d'apercevoir les fosses.

Ces calculs de probabilités permirent à Facetannée d'attendre patiemment et en silence, tandis que le pauvre Congo, privé de ces consolantes idées, se démenait avec rage dans son trou.

CHAPITRE IV

ENTERRÉS

Cependant les heures s'écoulaient. A mesure que le soleil descendait sur l'horizon et que les ombres de la nuit s'étendaient sur la rivière, Facetannée sentait s'envoler ses espérances. Il ne pouvait comprendre pourquoi

le jeune chasseur n'était pas, depuis longtemps, venu les délivrer. Groot Willem, Hendrick et Hans étant de retour, les quatre amis avaient dû se mettre immédiatement à la recherche de leurs serviteurs absents.

Des circonstances particulières lui avaient commandé de rester muet. Mais le silence lui devint, à la fin, insupportable, et il se sentit subitement pris du désir d'exprimer son mécontentement de la façon dont le sort arrangeait les événements. Éprouver un désir et le satisfaire, c'était tout un pour Facetannée. Il se mit aussitôt à crier :

« Eh! Congo! vieux fou, où es-tu? Pourquoi ne retournes-tu pas au camp? »

La voix arriva aux oreilles du Cafre, sourde et affaiblie, et cependant il devina tout de suite d'où elle provenait. Comme lui, le Boschiman était enterré vivant! Ainsi s'expliquait l'apparente malveillance de son camarade.

« Eh! Facetannée! je t'attends, répondit Congo, en essayant de sourire, pour la première fois depuis sa chute. Je ne veux pas rentrer au camp et te laisser derrière moi.

— Tu as une trop bonne opinion de toi-même, répliqua le Boschiman. Qui se soucie d'être auprès d'un vieux fou noir tel que toi? Retourne au camp, et quand tu y seras arrivé, dis à Baas Hendrick que Facetannée désire le voir. J'ai quelque chose d'important à lui dire.

— Très-bien, dit le Cafre, se familiarisant de plus en plus avec sa situation. Pourquoi veux-tu voir Baas Hendrick? Je l'informerai de ce que tu désires sans lui donner la peine de venir ici. Que faut-il lui dire? »

En réponse à cette question, Swartboy entama un long discours, invitant le Cafre à faire connaître à leurs jeunes maîtres que lui, Congo, n'était qu'un sot de s'être laissé choir dans un trou, et qu'il avait fait preuve de plus de stupidité que les vaches marines (hippopotames) qui, selon toute apparence, dépistaient le piége depuis des années.

Naturellement, Congo se récria et demanda comment il

se pouvait faire que l'un d'entre eux fût plus stupide que l'autre, quand tous deux avaient subi même mésaventure. Sur quoi Facetannée essaya de démontrer que son malheur à lui-même était uniquement dû à la faute de Congo, le Cafre ayant commis le premier la bêtise de se laisser prendre au piége.

Pour Facetannée, rien n'était plus logique, et l'expression de ses griefs lui procura un certain soulagement.

Le plaisir qu'il goûtait à accabler son rival des foudres de son éloquence, et qui lui avait fait, pour un temps, oublier sa position, s'éteignit cependant bientôt. Sa pensée se reporta sur le fait positif de sa réclusion; il songea amèrement qu'au lieu de passer gaiement sa journée à préparer et à manger de l'antilope, il avait vécu de longues heures, triste et affamé, dans un trou noir et sordide, en compagnie de dégoûtants reptiles.

Son esprit subit l'influence de ce courant d'idées; la frayeur l'envahit. Qu'adviendrait-il si quelque accident était arrivé à Arend et l'avait empêché de rentrer au camp? Si Groot Willem et les autres étaient égarés et ne pouvaient, de deux ou trois jours, retrouver leur chemin? Il avait entendu parler d'événements semblables survenus à de stupides blancs; pourquoi ceux-là en seraient-ils exempts? S'ils avaient été rencontrés, tués ou faits prisonniers par une des sauvages tribus du pays?

Ces conjectures et mille autres de même nature traversaient la cervelle du Boschiman, aboutissant toutes à cette conclusion que, si l'une d'elles se réalisait, il lui faudrait d'abord manger les reptiles qui habitaient la fosse, puis mourir de faim. Il n'éprouvait aucune consolation à penser que son rival, enfoui dans l'autre fosse, subissait le même sort.

Ses déplaisantes rêveries furent interrompues par un court et furieux aboiement; il leva les yeux et vit se profiler sur la marge de la fosse la silhouette d'un quadrupède, — le chien sauvage des Boërs Hollandais.

Poussant un second cri, mais d'une nature différente, le chien se rejeta en arrière; et, d'après les sons qu'il entendit, le Boschiman comprit que l'animal était accompagné d'un certain nombre d'individus de son espèce.

Par suite de la crainte instinctive que les fauves, en général, éprouvent de l'homme, la troupe entière fit retraite jusqu'à une petite distance; mais ce fut pour revenir presque aussitôt.

Les chiens avaient faim; ils devinaient que l'ennemi qu'ils avaient découvert était incapable de leur résister. Peu à peu ils s'avancèrent, se groupèrent autour des fosses et constatèrent qu'au fond de chacune d'elles se trouvait une proie qu'il ne leur restait plus qu'à aller prendre.

La voix et le regard de l'homme avaient perdu toute leur puissance. Puisant du courage dans la certitude de l'impunité, les chiens sauvages, au nombre d'une centaine environ, se mirent en mesure de satisfaire leur appétit. Des dents et des ongles, ils commencèrent à déchirer la couverture des fosses, lançant au fond des nuages de poussière, de sable et d'herbes qui suffoquèrent presque les prisonniers. Le temps avait pourri les perches qui soutenaient l'écran de terre; tout l'échafaudage menaçait de s'effondrer sous les trépignements de la meute.

« S'il tombe une averse de chiens, pensa Facetannée, j'espère bien que cette brute de Congo en aura sa part. »

Ce vœu se réalisa sur le champ. Le Boschiman entendit le hurlement d'un des chiens précipité, évidemment, dans la fosse voisine.

Heureusement pour Congo, l'animal, dans sa chute, n'évita pas le danger auquel le Cafre n'avait échappé que par hasard. Il s'empala sur le poteau pointu planté au centre du piége.

La face du Cafre se trouvait à un pied tout au plus des mâchoires ouvertes du chien qui, dans ses convul-



Le chien sauvage s'empala. (Page 18.)

Digitized by Google



sions, tournait sur le pieu comme sur un pivot. Ne se souciant pas de se coucher dans la boue, il dut se presser contre une des parois latérales pour se mettre hors des atteintes de la bête enragée.

Facotannée distinguait parfaitement les cris de ce chien des hurlements de ses compagnons; il en conclut qu'un combat terrible se livrait entre l'animal et le Cafre. La jalousie et la malveillance si souvent manifestées par le Boschiman n'étaient pas enracinées dans son cœur aussi profondément qu'il le croyait lui-même. Son anxiété poignante relativement au résultat de la lutte, ses craintes pour la vie de Congo, lui prouvèrent que son amitié pour le Cafre dépassait de beaucoup l'animosité qu'il s'était imaginé ressentir.

Les hurlements diaboliques de la meute, la désagréable situation dans laquelle il se trouvait et l'incertitude quant à la durée de sa réclusion, étaient bien près de lui faire perdre l'esprit, lorsque, tout à coup, il lui sembla que les chiens sauvages battaient précipitamment en retraite.

Pourquoi? La délivrance était-elle proche?

Le Boschiman, retenant sa respiration, prêta anxieusement l'oreille.

CHAPITRE V

ARENĐ PERDU

Dans l'après-midi, quand Groot Willem, Hans et Hendrick revinrent au camp, ils le trouvèrent vide. A leur approche, quelques chacals s'enfuirent, abandon-

nant à regret le cadavre de l'antilope tuée par Arend et dont les trois amis ne virent plus que les os parfaitement nettoyés.

Le camp devait avoir été abandonné depuis plusieurs heures.

« Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Groot Willem. Qu'est devenu Arend?

— Je n'en sais rien, répondit Hendrick; il est étrange que Facetannée et Congo ne soient pas là pour nous le dire. »

Il s'était certainement passé quelque chose d'anormal; mais les jeunes gens jetèrent vainement autour d'eux des regards inquiets; rien n'expliquait le mystère.

« Qu'allons-nous faire? demanda tristement Willem.

— Attendre, répondit Hans. C'est le parti le plus sage. »

Deux ou trois objets, en mouvement dans la plaine, à un mille de distance, attirèrent, en ce moment, l'attention des chasseurs, qui reconnurent leurs propres chevaux de charge. Hendrick et Groot Willem se mirent aussitôt à leur poursuite.

Près d'une heure s'écoula avant qu'ils eussent réussi à les tourner et à les pousser du côté du camp. Le chemin qu'ils suivaient, au retour, n'étant pas fort éloigné du gué, ils se dirigèrent vers la rivière, dans le but d'abreuver leurs montures. Comme ils approchaient de la berge, plusieurs chiens sauvages, réunis en groupe et aboyant à pleine gueule, se dispersèrent et s'enfuirent à travers la plaine.

Sans faire attention à cet incident, les cavaliers entrèrent dans le courant et y firent boire leurs chevaux.

A ce moment, Hendrick crut entendre des sons étranges.

« Ecoute! dit-il. Quels singuliers cris!

— C'est un des chiens sauvages, répondit Willem.

— Où est-il ?

A cette question, nul ne put répondre d'abord. Mais bientôt les regards de Willem s'étant portés sur l'une des fosses, des bords de laquelle les chiens semblaient avoir effectué leur retraite :

— Voilà une trappe ! s'écria-t-il, et j'imagine qu'un chien s'y trouve. Bon ! je vais lui envoyer une balle et mettre fin à ses misères.

— C'est cela, répliqua Hendrick; j'exècre cette créature à l'égal de toute autre vermine nuisible, mais il serait cruel de la laisser crever de faim. Tue-là. »

Willem s'avança vers la fosse et mit pied à terre. Jusqu'alors, les amis n'avaient pas parlé assez haut pour que leurs voix se fissent entendre jusque dans les fosses; les deux prisonniers gardaient en ce moment le silence; le chien seul continuait à pousser ses hurlements d'agonie.

La seule chose qu'aperçut Willem en regardant dans le trou fut le chien sauvage fiché sur le pieu; et visant à l'œil, il fit feu.

L'animal était mort; mais l'explosion de la longue carabine fut immédiatement suivie de deux hurlements plus éclatants que ceux poussés par les chiens sauvages.

C'étaient les cris d'alarme des deux Africains, chacun, de son côté, craignant que la seconde balle ne lui fût adressée.

« Arend, s'écria Willem qui, dans son inquiétude, ne pensait qu'à son frère, Arend, est-ce toi ?

— Non, Baas Willem, répondit le Cafre, c'est Congo. »

Willem plongea dans le trou la crosse de sa longue carabine, en la tenant fermement par le canon. Le Cafre s'en saisit des deux mains et, grâce aux bras vigoureux de Willem, il fut bientôt hors de sa prison souterraine.

Facetannée fut hissé à son tour.

Une fois en présence, les Africains, souillés de boue,

se considérèrent mutuellement des pieds à la tête, chacun d'eux jouissant intérieurement de la piteuse mine de son rival.

Peu à peu, le feu de la colère qui, pendant cet examen, enflammait l'œil du Cafre, s'éteignit, et un large sourire illumina sa stoïque physionomie. Délivré enfin, il était convaincu qu'il ne devait blâmer personne de son long emprisonnement. Facetannée avait été puni de son intempestif accès de joie, et le Cafre était tout disposé à oublier et à pardonner.

« Où est Arend? demanda Willem qui s'était amusé, un instant, du singulier aspect des deux Africains, mais dont l'esprit était sans cesse occupé de l'absence de son frère.

— Je ne sais pas, Baas Willem, répondit Congo; il y a bien longtemps que je suis ici.

— Mais quand l'as-tu vu pour la dernière fois? s'enquit Hendrick. »

Congo était incapable de répondre; il semblait imbu de l'idée qu'il avait passé plusieurs jours dans les entrailles de la terre.

Les jeunes gens s'adressèrent à Facetannée. Ce dernier leur apprit que, peu après leur départ, Arend s'était mis à la poursuite d'un cheval égaré dans la plaine. Il ne savait rien de plus.

Le soleil baissait rapidement, et, sans perdre de temps en discours inutiles, Hendrick et Groot Willem remontèrent à cheval et galopèrent vers l'endroit où Arend avait été perdu de vue. Ils atteignirent la limite du bois, à près d'un mille du camp. Arrivés là, et ne sachant de quel côté diriger leurs pas, Willem tira un coup de carabine.

La détonation sembla se prolonger au loin dans la forêt, d'écho en écho. Pleins d'anxiété, les deux amis attendirent une réponse qui arriva, non par le son du fusil ou la voix de l'homme, mais dans le langage des

hôtes de la forêt, cris de vautours, glapissement de babouins, rugissements de lions.

« Qu'allons-nous faire, Willem? demanda Hendrick.

— Retourner au bivouac et ramener Congo et Spoor'em, répondit Willem.

Et tous deux reprirent le chemin du camp.

CHAPITRE VI

SPOOR'EM[1]

Le dernier rayon de soleil avait disparu à l'horizon de la vallée du Limpopo, lorsque Willem et Hendrick, munis d'une torche, suivis du Cafre et du chien Spoor'em, reprirent la recherche de leur compagnon perdu.

L'animal répondant au nom de Spoor'em était un grand limier espagnol, amené, tout jeune, des colonies portugaises du Nord, acheté par Groot Willem et baptisé par Congo. Pendant la longue route de Graaff-Reinet au Limpopo, il avait, à lui seul, occasionné aux voyageurs plus d'ennuis et de tribulations que la meute tout entière. Montrant fort peu de disposition à supporter la faim, la soif et les fatigues du voyage, il avait maintes fois témoigné le désir d'abandonner ses nouveaux maîtres. On l'emmenait aujourd'hui dans l'espoir d'obtenir de lui quelque service en compensation de l'embarras qu'il avait causé jusque-là.

Longeant la lisière de la forêt, de façon à couper la

1. Contraction pour *spoor them*, littéralement *dépiste-les* (*N. du T.*)

ligne parcourue par Arend, ils découvrirent les empreintes des sabots du cheval égaré et de la monture d'Arend.

Ils suivirent ces empreintes dans la forêt, le long d'un sentier bien battu, évidemment pratiqué par des buffles et d'autres fauves dans leurs voyages à la rivière. Ce sentier était bordé par d'épais buissons épineux, impénétrables, par conséquent, ce qui permit, pendant quelque temps aux chasseurs de ne pas faire appel à l'instinct du limier.

Congo marchait en avant.

« Es-tu sûr que les chevaux ont tous deux passé par ici, demanda Willem, en s'adressant au Cafre.

— Oui, Baas Willem, répondit Congo. »

Se tournant vers Hendrick, Willem reprit :

« Arend aurait bien dû laisser le cheval aller au diable. Il ne valait, certes, pas la peine qu'on le poursuivît dans un lieu semblable. »

Après avoir marché sous bois pendant près d'un demi-mille, ils débouchèrent dans une clairière. Là se terminait le sentier battu ; de nombreuses passées, divergeant dans toutes les directions, venaient y aboutir.

Les jeunes gens retrouvèrent les empreintes des sabots du cheval d'Arend, et le limier, jusqu'ici tenu en laisse, fut lancé sur la piste.

Contrairement aux habitudes de la plupart des chiens de son espèce, Spoor'em ne se précipita pas en avant, laissant ses maîtres bien loin derrière lui. Il sembla penser qu'il serait plus avantageux pour eux comme pour lui de rester réunis. Aussi, les jeunes gens n'éprouvèrent-ils aucune difficulté à garder l'animal en vue.

Le bruit d'une querelle entre quelques-uns des hôtes sauvages de la forêt vint tout à coup frapper leurs oreilles. Ces sons, les chasseurs les avaient déjà souvent entendus, et par suite, pouvaient facilement les interpréter.

Un lion et une troupe de hyènes se disputaient le cadavre de quelque grand animal.

Ils ne se battaient pas. Comme de juste, le roi des animaux était en possession incontestée du cadavre et les hyènes se bornaient à se plaindre dans la langue qui leur est propre.

Les grognements irrités du lion et le hideux ricanement des hyènes provenaient d'un point très-rapproché des chasseurs et dans la direction prise par Spoor'em.

La lune s'était levée et, à sa lumière, les jeunes gens aperçurent bientôt le groupe des fauves.

Des hyènes, au nombre d'une douzaine environ, glapissaient à l'entour d'un énorme lion accroupi auprès d'un objet sombre qu'il semblait dévorer.

A l'approche des chasseurs, les hyènes se retirèrent à une courte distance.

« N'est-ce pas un cadavre de cheval? dit Hendrick à voix basse.

— J'en suis sûr, répondit Willem, car je distingue la selle. Grand Dieu! C'est le cheval d'Arend! Où est mon frère? »

Spoor'em, avançant toujours, ne se trouvait plus qu'à quelques pas du lion. Il donna un coup de gueule menaçant, comme s'il ordonnait au lion d'abandonner son repas non terminé.

Le lion, sans bouger, se contenta de pousser un rauque grognement.

« Qu'allons-nous faire? dit Willem, le tuer ou l'obliger à déguerpir?

— Tue-le, répondit Hendrick, c'est plus sûr. »

Quittant prestement la selle, ils donnèrent leurs chevaux à garder au Cafre, et, Spoor'em sur les talons, ils s'avancèrent jusqu'à cinq pas du lion.

En voyant s'approcher les instrus, le fier animal interrompit son repas et se rasa, à la façon des félins, pour prendre son élan.

« Es-tu prêt, murmura Hendrick.

— Oui! Feu! »

Les deux coups ne produisirent qu'une seule détonation.

Au moment où ils tiraient la gâchette, les jeunes gens se jetèrent instinctivement de côté. Bien leur en prit; car le lion, poussant un horrible rugissement, fit un bond de vingt pieds et vint tomber lourdement juste entre les deux chasseurs.

Sans perdre du temps à s'assurer si le féroce animal était tout à fait mort, Willem et Hendrick se précipitèrent vers le cadavre du cheval.

C'était bien la monture d'Arend; mais du cavalier, nulle trace.

Quel qu'eût été son sort, rien ne témoignait qu'il avait été abattu en même temps que son cheval.

« Tâchons de savoir, conseilla Hendrick, si le cheval a été tué ici-même, ou s'il y a été traîné par le lion. »

Examen fait du terrain, Congo déclara que le cheval avait été tué sur place et par le lion.

Ceci était assez étrange.

Un nouvel examen fit connaître que l'une des jambes du cheval se trouvait prise dans le bridon.

Dès lors, le fait s'expliquait jusqu'à un certain point, autrement, il eût été difficile de comprendre comment un animal aussi rapide avait pu se laisser atteindre en plaine.

« C'est au mieux, dit Groot Willem, Arend n'est pas venu ici avec son cheval.

— Vrai, répondit Hendrick. Il nous faut maintenant chercher l'endroit où il a mis pied à terre.

— Retournons sur nos pas, dit Willem, et examinons plus soigneusement la piste. »

En conversant ainsi, les chasseurs avaient rechargé leurs carabines; ils se remirent en selle.

« Baas Willem, dit Congo, si Spoor'em cherchait encore un peu? »

Cette proposition ayant été acceptée, Congo, poussant

le chien devant lui, commença à décrire un grand cercle.

Lorsqu'il fut arrivé à une partie de la plaine non encore examinée, le Cafre s'arrêta et appela les jeunes gens.

Les empreintes du cheval d'Arend, de nouveau visibles, s'éloignaient du lieu où son cadavre avait été découvert et dans une direction opposée au camp.

Il était évident que l'animal s'était avancé au-delà de l'endroit ou reposaient maintenant ses os, qu'il avait probablement alors perdu son cavalier et qu'il revenait au camp lorsqu'il avait été surpris et tué par le lion.

Une fois de plus, Spoor'em s'élança sur la piste, suivi de près par Congo et par les deux cavaliers.

Mais revenons au camp, nous avons pour suivre la trace du chasseur égaré un moyen plus sûr que le flair subtil même de Spoor'em.

CHAPITRE VII

LE CHASSEUR ÉGARÉ

Quand Arend atteignit le cheval qui s'était échappé du camp, l'animal se trouvait sur la lisière d'un grand taillis et paraissait déterminé à pousser plus loin. Pour éviter d'être suivi il se jeta dans le bois, et prit un sentier tracé par les fauves. Arend y entra après lui.

Le sentier était trop étroit pour qu'il pût faire tête au fugitif. Mais craignant de le perdre tout à fait, il le suivit, dans l'espoir de rencontrer enfin une voie plus large

qui lui permît de dépasser l'animal et de le repousser dans la direction du camp.

Cet espoir semblait sur le point de se réaliser, lorsque le cheval sortit du bois et aborda une plaine tapissée de petites bruyères à fleurs blanches, l'*Erica vestila*.

Le chasseur avait alors les coudées franches; il enfonça ses éperons dans le ventre de sa monture et chercha à prendre l'avance. Mais le cheval, ému sans doute par le souvenir du bât et de son lourd chargement, s'emporta dans un galop furieux. Arend le suivit, augmentant proportionnellement la rapidité de son allure.

Vers le centre de la plaine, le fugitif s'arrêta soudain et fit un écart presqu'à angle droit avec sa course primitive. Arend s'étonna tout d'abord de cet acte excentrique; mais il en découvrit bientôt la cause dans la présence d'un énorme rhinocéros noir, qui traversait la plaine en droite ligne, comme pour se rendre à la rivière.

Le cheval fugitif lui avait laissé ce passage libre, et il eût été heureux pour le cavalier de faire preuve d'une égale prudence. Mais Arend van Wyk, était chasseur et, de plus, officier dans la milice du Cap; et quand le rhinocéros passa à ses côtés, lui offrant l'occasion d'un magnifique coup de fusil, il n'eut pas la force de résister à la tentation.

Enlevant son cheval, ou plutôt essayant de le faire, car l'animal se montra rétif en présence d'un tel danger, il fit feu.

Le résultat fut aussi inattendu que désagréable.

Poussant un mugissement semblable à celui d'un taureau furieux, le monstre se retourna et chargea le cavalier.

Arend fut obligé de chercher son salut dans la fuite et et le rhinocéros se mit en chasse de façon à prouver que, bien que blessé, il était capable encore de se venger.

Au début de la poursuite, une très-courte distance séparait le chasseur et le rhinocéros. Au lieu de s'écarter

subitement et de permettre à l'animal de le dépasser — ce qu'il aurait dû faire, connaissant le vice de conformation particulier à l'œil du rhinocéros — Arend continua sa course en ligne droite, se hâtant de recharger sa carabine.

Son erreur ne provenait ni d'ignorance ni de défaut de présence d'esprit, mais plutôt d'une insouciance basée sur la conviction que le rhinocéros ne parviendrait pas à l'atteindre.

Ses précédents succès lui avaient donné cet excès de confiance, source de tant de mésaventures auxquelles échappe un chasseur plus circonspect.

Tout à coup sa fuite se trouva arrêtée par un épais massif de ces buissons épineux, désignés, dans l'Afrique centrale, sous le nom significatif de « Attends un peu » (*Wäit a bit*); son cheval attendit, et si longtemps que le rhinocéros l'eut bientôt rejoint.

Actuellement, il n'avait plus ni le temps, ni l'espace nécessaires pour volter à droite ou à gauche.

Arend avait enfin réussi à charger sa carabine. Mais il était peu probable qu'il pût jeter bas le rhinocéros avec une seule balle, d'autant plus que les tremblements nerveux d'un cheval frappé de terreur devaient nécessairement compromettre la précision de son coup d'œil. Il sauta donc résolument à terre.

En agissant ainsi il avait un double but. D'abord son tir serait plus sûr; ensuite, il était possible que le rhinocéros s'acharnât après le cheval sans s'occuper du cavalier.

Le champ embrassé par le rayon visuel du rhinocéros n'est pas fort étendu; mais malheureusement le cheval, affolé, s'enfuit dès qu'il se sentit libre, démasquant ainsi son maître sur lequel seul s'arrêtèrent les regards du pachyderme.

Épaulant vivement sa carabine, Arend fit feu, puis se dirigea à toutes jambes vers un bouquet d'arbres qu'il

avait remarqué à une faible distance. Derrière lui galopait lourdement le rhinocéros. Ces pas qui faisaient trembler le sol, il les entendait se rapprocher de plus en plus. Il lui semblait sentir passer sur ses épaules le souffle puissant du monstre.

Son unique chance de salut était d'effectuer un brusque écart et de laisser passer le rhinocéros entraîné par l'impétuosité de son élan. C'est ce qu'il fit en tournant brusquement à droite, au moment même où l'animal, baissant la tête, s'apprêtait à le frapper de sa corne redoutable.

Cette manœuvre lui permit de prendre, dans une direction nouvelle, une avance qu'il ne garda pas néanmoins; car le rhinocéros se remit en chasse avec un redoublement d'ardeur qui ne laissait pas soupçonner la moindre fatigue, tandis que le jeune homme devenait de moins en moins capable de soutenir les efforts surhumains qui l'avaient sauvé jusque-là.

Il sentait qu'il lui restait à peine assez de force pour éviter une rencontre immédiate au moyen d'un second écart, quand, par bonheur, il aperçut gisant devant lui un énorme baobab qu'un violent orage avait abattu et qui, reposant d'un côté sur ses racines, de l'autre sur ses branches fracassées, laissait, entre son tronc et le sol, un espace béant d'environ deux pieds de hauteur.

Se jetant aussitôt à plat ventre, Arend se glissa sous l'arbre juste au moment où la pointe acérée de la longue corne allait lier connaissance avec l'envers de son individu.

Le chasseur eut alors le temps de reprendre haleine, et même jusqu'à un certain point confiance. L'arbre déraciné le protégeait suffisamment, en effet. Dans le cas où l'animal s'aviserait de le venir chercher de l'autre côté du baobab, il n'aurait qu'à se glisser en sens inverse pour se mettre hors de toute atteinte. L'espace, assez large pour lui, était hors de proportion avec le corps



Il se glissa sous l'arbre. (Page 32.)



massif du rhinocéros. En rampant alternativement, d'avant en arrière et d'arrière en avant, il restait toujours hors de danger.

Ce fut précisément ce qui arriva. Le monstre, apercevant Arend de l'autre côté de l'arbre, doubla immédiatement les racines et recommença l'attaque. Cet exercice se répéta assez de fois pour que le jeune homme eût, d'abord, peu de temps à donner à la réflexion. Il espérait que l'animal se lasserait à la fin de ces charges inutiles, et qu'il se déciderait, soit à se retirer, soit à lui donner à lui-même l'occasion de s'échapper.

Mais cet espoir fut complétement déçu. Le rhinocéros, rendu furieux par ses blessures, se montra implacable et, pendant plus d'une heure, il continua à tourner autour de l'arbre, essayant vainement d'atteindre son ennemi.

Comme Arend esquivait ces atteintes avec la plus extrême facilité, il eut tout le loisir de mûrir un plan destiné à régler un différend qui menaçait de s'éterniser. Sa première pensée fut de faire usage de sa carabine. L'arme était à sa portée, à l'endroit où il l'avait laissée tomber pour se glisser sous l'arbre. Mais lorsqu'il se mit en devoir de la charger, il s'aperçut que la baguette manquait. Si soudain avait été l'élan du rhinocéros, au moment où Arend chargeait sa carabine pour la seconde fois, que le jeune homme n'avait pas songé à remettre la baguette en place et l'avait abandonnée dans la plaine. C'était là une complication malheureuse, et pendant quelque temps, Arend ne trouva rien de mieux à faire que de passer d'un côté de l'arbre à l'autre.

A la fin, le rhinocéros donna des signes d'épuisement; tout au moins, commença-t-il à reconnaître l'inutilité de la tactique qu'il avait adoptée. Mais le sentiment de la vengeance existait en lui, aussi vivace que jamais, car il ne se montra, en aucune façon, disposé à quitter les lieux. Au contraire, il se coucha près du baobab, dans

une position qui lui permît d'embrasser, à la fois, les deux côtés de l'énorme tronc, évidemment résolu à demeurer à la même place et à attendre un moment favorable pour s'élancer et atteindre sa victime.

Le siége se trouvait converti en blocus; le jeune chasseur put donc, tout à son aise, songer au moyen de faire déguerpir l'ennemi ou d'opérer une sortie victorieuse.

CHAPITRE VIII

DÉLIVRANCE

Le soleil avait disparu; la lune, dont les grands arbres tamisaient les rayons, montait dans le firmament, et le rhinocéros gardait toujours sa menaçante immobilité. Sa rancune était aussi ardente qu'au moment où il avait reçu les balles qui l'avaient allumée.

Pendant de longues heures, le jeune homme attendit avec impatience, comptant que les exigences de l'estomac auraient, tôt ou tard, raison de cette vigilance. Il se trompait. L'animal n'avait ni faim ni soif; la douleur causée par ses blessures ne laissait subsister en lui d'autre besoin qu'un désir immodéré de vengeance; l'œil rivé sur son prisonnier, il épiait soigneusement chacun de ses mouvements.

Arend méditait. Mais pendant longtemps son imagination rétive ne lui offrit aucun moyen susceptible de le tirer d'embarras.

Il crut enfin avoir trouvé.

Bien qu'il lui fût impossible de charger sa carabine à

balle, la pensée lui vint que, grâce à une forte charge de poudre, il réussirait à aveugler le rhinocéros, tout au moins à le stupéfier de façon à pouvoir décamper sans opposition.

Ce plan semblait excellent; il était d'ailleurs si simple, qu'Arend s'étonna de ne l'avoir pas conçu plus tôt.

Il versa dans sa carabine une double charge de poudre; pour l'y maintenir jusqu'au moment opportun, il introduisit dans le canon un tampon d'herbes sèches.

L'occasion ne tarda pas à se présenter, et visant délibérément l'un des yeux du rhinocéros, la bouche du canon à deux pieds à peine de la tête de l'animal, il fit feu.

Le rhinocéros poussa un horrible mugissement, dans lequel se confondaient la rage et la douleur, et, se précipitant vers le chasseur, il employa toute sa force pour renverser le baobab.

« Une décharge dans l'autre œil, pensa Arend, et je suis libre. »

Il se mit aussitôt en devoir de verser dans sa carabine une autre charge de poudre; mais un nouveau danger se présenta soudain. La bourre d'herbes enflammée avait communiqué le feu aux feuilles sèches dont le sol était abondamment couvert. En un instant, le feu se propagea de tous côtés et s'avança rapidement vers le jeune homme. Désormais le baobab cessait d'être une protection. Bientôt le tronc allait se trouver enveloppé de flammes; rester auprès c'était s'exposer à une mort certaine. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait fuir.

Arend ne perdit pas une minute. Se glissant sous l'arbre, il sauta vivement sur ses pieds et détala rapidement. Il semblait avoir toutes chances d'échapper à l'attention du rhinocéros. Mais le sort s'acharnait décidément contre lui. A peine avait-il franchi une vingtaine de pas qu'il s'aperçut qu'il était poursuivi. Guidé soit par l'œil qui lui restait, soit par l'exquise finesse de son

ouïe, le monstre s'avançait et avec une vitesse qui devait l'amener bientôt côte à côte avec son ennemi.

De nouveau, le jeune chasseur ressentit quelque chose comme du désespoir. La mort semblait imminente. Quelques minutes encore et la terrible corne allait accomplir son œuvre. Sans cet amour de la vie, si puissant dans le cœur de l'homme, il se serait soumis à sa destinée. Ce sentiment lui donna l'énergie nécessaire pour lutter jusqu'à la fin.

Il était sur le point de tomber d'épuisement, lorsque ses oreilles furent saluées par le grave aboi d'un limier, puis par une voix qui criait :

« Voyez, baas Willem, voilà quelqu'un qui nous arrive. »

Deux secondes après, Arend était délivré de toute poursuite. Le limier Spoor'em, aboyant avec fureur, sautait autour de la tête du rhinocéros qui dut s'occuper uniquement de ce nouvel adversaire.

Bientôt arrivèrent Groot Willem et Hendrick et le monstre, frappé au bon endroit par une balle du roër, se coucha lourdement sur le sol, — pour ne plus se relever cette fois.

Willem et Hendrick sautèrent à bas de leurs montures et les trois jeunes gens se serrèrent la main aussi chaleureusement que s'ils se revoyaient après une longue absence.

« Que signifie tout ceci, Arend ? demanda joyeusement Hendrick ; cette brute t'a-t-elle poursuivi pendant les douze heures qui viennent de s'écouler ?

— Oui.

— Et combien de temps penses-tu que la chasse aurait pu durer encore ?

— Environ dix secondes, répondit sérieusement Arend.

— Très-bien, dit Hendrick, dont la joie demandait à s'épancher en plaisants propos. Nous connaissons main-

tenant la vigueur de tes jarrets. Tu peux tenir la chasse d'un rhinocéros juste pendant douze heures et dix secondes. »

Quant à Willem, son bonheur était tellement profond qu'il ne trouvait pas de termes pour l'exprimer et gardait le silence. Il ne recouvra la parole que lorsqu'on fut arrivé à l'endroit où le lion avait été tué. Là on fit une halte pour ramasser la selle et la bride d'Arend.

Groot Willem proposa de s'arrêter en ce lieu jusqu'au matin, donnant pour raison qu'en revenant par l'étroit sentier débouchant dans la plaine ouverte, on courait le risque de rencontrer des buffles, des rhinocéros ou des éléphants et d'être broyé, dans la nuit, sous les pieds de ces animaux.

« C'est juste, répliqua Arend; mais j'ai deux bonnes raisons pour désirer partir tout de suite. D'abord, je meurs de faim et serais enchanté de manger une grillade de l'antilope que j'ai tuée ce matin.

— Moi aussi, dit Hendrick; malheureusement, les chacals ont pris soin de nous éviter la peine de faire de la cuisine. »

Arend fut alors informé des événements survenus pendant son absence et rit de bon cœur au récit humoristique, fait par Hendrick, des infortunes de Facetannée et de Congo.

« Nous commençons mal notre expédition, dit-il, après avoir raconté ce qui lui était arrivé à lui-même. Le début n'est pas engageant.

— Il nous faut descendre la rivière plus en aval, dit Willem. Nous n'avons pas encore aperçu de traces d'hippopotames ou de girafes. Marchons jusqu'à ce que nous en rencontrions.

— Je ne veux plus revoir ni lion, ni rhinocéros, ni éléphant.

— Quelle est ta seconde raison pour retourner au camp? demanda Hendrick en s'adressant à Arend.

— Mais, répondit Arend, crois-tu par hasard que notre ami Hans soit dépourvu de cœur? Notre pauvre camarade doit éprouver à notre sujet une cruelle anxiété. »

Cette observation termina la discussion. Après avoir placé la selle et la bride du cheval mort sur le dos de Congo, les jeunes gens se dirigèrent vers le camp. Ils y arrivèrent à une heure avancée et trouvèrent Hans, ainsi que l'avait prévu Arend, mortellement inquiet de leur longue absence.

CHAPITRE IX

INCIDENT DE ROUTE

Le lendemain, les jeunes gens levèrent leur camp et se mirent en marche suivant, en aval, le cours de la rivière. Le gué où ils avaient traversé le Limpopo était à peine dépassé, que Willem, accompagné de Congo, se trouvait déjà à près d'un mille en avant de ses compagnons. Son but était de s'emparer de tout gibier digne d'un coup de fusil avant qu'il pût être effarouché par le reste de la caravane.

De temps en temps, il faisait partir devant lui une petite harde de l'une des nombreuses variétés d'antilopes, si communes en Afrique; mais le chasseur émérite ne daigna pas leur accorder la moindre attention. Ce qu'il désirait, c'était de trouver une région fréquentée par les hippopotames et les girafes.

Sur son chemin, il rencontra un grand nombre de majestueux pandanus. Quelques-uns étaient couverts de

plantes parasites qui leur donnaient l'apparence de hautes tours ou d'obélisques. Sous un de ces arbres, près de la rivière, à une distance d'environ 300 mètres, il aperçut un buffle femelle avec son veau.

Le soleil était très-bas ; l'heure approchait donc où un morceau de jeune buffle devait être accueilli avec joie, à la fois par les hommes et les chiens de l'expédition.

Ordonnant à Congo de rester en place, le chasseur gagna le dessous du vent et s'avança sous le couvert de quelques buissons. Sachant que la vache du buffle s'alarme aisément, surtout quand elle est accompagnée de son veau, il usa des plus extrêmes précautions. Sachant également qu'aucun animal ne déploie plus de courage et de mépris du danger quand il a son petit à protéger, il désirait ardemment tuer la vache sur le coup, afin d'éviter un conflit inévitable s'il ne faisait que la blesser.

Quand il se fut approché aussi près que le lui permit le couvert, il visa le défaut de l'épaule et fit feu. A sa grande surprise, non-seulement l'animal ne tomba pas, mais encore il ne prit pas la fuite; il se contenta de chercher d'où provenait la détonation. C'était là un mystère que le chasseur ne pouvait s'expliquer. Pourquoi la vache n'avait-elle pas bougé? Si elle n'était pas blessée à mort, pourquoi n'était-elle pas partie emmenant son petit?

« J'aurais aussi bien fait de viser l'arbre que le buffle, pensa Willem; car l'un ne semble pas plus que l'autre disposé à se mouvoir. »

Rechargeant rapidement son arme, il se porta résolument en avant. Le souper de la caravane lui semblait en ce moment assez aventuré. Quant à la vache, elle ne paraissait aucunement songer à la retraite, et Willem touchait presque l'emplacement qu'elle occupait, lorsque tout à coup elle chargea le chasseur. Une seconde balle, entre les deux yeux, arrêta net son élan furieux. Elle s'affaissa sur les genoux et mourut à la façon des buffles, — les jambes étendues et le dos en l'air, au lieu de

tomber sur le flanc. Une autre balle mit bas le veau qui beuglait lamentablement à côté de sa mère.

Congo arriva sur ces entrefaites et, en examinant le veau, découvrit qu'il avait déjà une jambe brisée. Willem comprit alors pourquoi la vache n'avait pas pris la fuite. Sa progéniture était incapable de la suivre; dans sa sollicitude maternelle, la mère était restée près de son petit.

Tandis que Willem rechargeait sa carabine, il entendit un bruissement dans les plantes parasites qui couvraient le pandanus auprès duquel il se tenait avec Congo.

Quelque chose s'agitait dans les branches.

« Garde à nous! s'écria Willem en s'écartant vivement de l'arbre et en armant sa carabine. »

A la distance d'une douzaine de pas, il se retourna, prêt à affronter l'objet en mouvement, quel qu'il pût être.

Debout devant lui se tenait un homme de haute taille qui s'était laissé choir des branches au moment où lui-même tournait le dos à l'arbre. Ses vêtements et son aspect général dénotaient un indigène, mais non pas un rejeton d'une de ces variétés inférieures de l'espèce humaine qui peuplent l'Afrique. C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand et vigoureux, aux traits bien dessinés, et empreints d'autant d'intelligence que de décision. Évidemment il n'appartenait pas à la race purement nègre, son teint était basané; par ses cheveux, il se rapprochait de l'Européen plus que de l'Africain.

Toutes ces remarques, Willem les fit en quelques secondes. Le survenant, d'ailleurs, ne lui laissa pas le temps d'un plus long examen, car il détala immédiatement dans la direction de la rivière, avec une rapidité telle, qu'il semblait que la frayeur seule pouvait lui donner ainsi des ailes. Il n'en était rien pourtant. Ce départ précipité avait un autre motif, que Congo fut le premier à découvrir.

« De l'eau! de l'eau! exclama le Cafre. C'est de l'eau qu'il veut! »

La vérité de cette observation devint bientôt évidente; car, en suivant l'étranger des yeux, Willem le vit se précipiter vers la rivière, plonger sa tête sous l'eau et commencer à se remplir, s'y prenant de la même façon que si son corps eût été une bouteille.

En entendant la détonation de la carabine, Hendrick et Arend partirent au galop, laissant les bêtes de somme sous la garde de Hans et de Facetannée. Ils arrivèrent juste au moment où l'Africain, après avoir apaisé sa soif, revenait vers l'arbre au pied duquel étaient restés Willem et Congo.

Sans accorder la moindre attention aux nouveaux venus, il marcha droit à Willem et, avec l'air de dignité naturel à la plupart des peuples demi-barbares, il commença à parler.

Dans sa reconnaissance pour le jeune homme qui l'avait délivré de son emprisonnement dans le pandanus, il semblait évidemment sentir que le devoir l'obligeait à dire quelque chose, qu'il fût ou non compris.

« Entends-tu ce qu'il dit, toi? demanda Willem à Congo.

— Oui, un peu, répondit le Cafre. » Et il traduisit à sa façon ce qu'avait dit l'Africain. C'était simplement qu'il devait la vie à Groot Willem et qu'il se mettait à sa complète disposition.

« C'est certainement promettre beaucoup, s'écria le sarcastique Hendrick; j'ose espérer que Willem ne se montrera pas trop exigeant dans sa requête et laissera quelque chose pour le reste de l'humanité. »

Hans et Facetannée se présentèrent, en ce moment, avec les bêtes de somme. Choisissant un emplacement près de l'endroit où la vache avait été tuée, la caravane y établit son camp pour la nuit.

Pendant quelque temps, tous furent activement occu-

pés à ramasser du bois et à tout disposer pour le bivouac. Le soin de dépouiller et faire cuire le jeune buffle fut dévolu au Boschiman.

Tandis que se préparait le souper, les jeunes gens, assistés de Congo comme interprète, obtenaient de leur hôte le récit des événements auxquels ils devaient sa présence au camp.

CHAPITRE X

MACORA

L'Africain, dans son débit, déploya une emphase qui n'échappa pas à ses auditeurs, et dont ces derniers eurent l'explication en apprenant ce que l'on pourrait appeler la position sociale du narrateur. Car il commença par parler de lui-même.

Il s'appelait Marcora, et avait le rang de chef. Sa tribu appartenait à la nation des Makalolos [1]; elle vivait indépendante dans un village peu distant du lieu où les chasseurs avaient établi leur campement. La veille il remontait la rivière dans un canot, avec trois de ses sujets, dans le but de se procurer une plante croissant dans ces parages, et qui fournit le suc toxique destiné à enduire les pointes des flèches et des lances. Passant sur un bas-fond, ils avaient essayé de tuer un hippopotame qu'ils

1. Les détails donnés par l'auteur sur les tribus africaines dont il va parler sont rigoureusement historiques. La nation des Makalolos, détachée de la grande famille des Betchuanas, s'est établie, il y a une quarantaine d'années, sur les rives du Zambèse. Son chef actuel est Sékélétou, fils et successeur de Sébétoané. (*N. du T.*)

avaient aperçu se promenant au fond du lit de la rivière, comme un buffle pâturant dans la plaine. Montant soudain à la surface, le monstre avait fait chavirer le canot, et Macora s'était vu forcé de gagner la rive à la nage, sacrifiant un fusil qu'il avait échangé contre huit défenses d'éléphants. Depuis, il n'avait eu aucune nouvelle de ses compagnons. A peu de distance de la berge, il avait rencontré une troupe de buffles, de vaches et de veaux se dirigeant vers la rivière, et qui se détournèrent pour l'éviter. Malheureusement, dans ce moment, un veau fut renversé par un buffle, et si grièvement blessé, qu'il ne put suivre le troupeau. La mère, voyant sa progéniture rester en arrière, revint sur ses pas et, apercevant Macora, le chargea immédiatement. Le chef fit retraite vers l'arbre le plus voisin, poursuivi par l'animal qui semblait vouloir le rendre responsable de la blessure faite à son petit. Il s'élança dans les branches juste à temps pour éviter le choc du buffle. Le veau se traîna péniblement jusqu'au pandanus; arrivé là, il ne put faire un pas de plus, et la mère resta près de lui. C'est ce qui explique pourquoi Macora avait été trouvé dans les branches de l'arbre. Il avait fait plusieurs tentatives pour en descendre; mais chaque fois il avait trouvé le buffle préparé à le recevoir sur ses cornes. Il souffrait horriblement de la soif, lorsqu'au premier coup de fusil tiré par Willem, il comprit que le moment de sa délivrance était prochaine. Le chef termina son récit en invitant les chasseurs à le suivre le lendemain matin jusqu'à son kraal, où il serait heureux de leur faire de son mieux les honneurs de l'hospitalité.

En apprenant que le kraal se trouvait en aval et à peu de distance de la rivière, les jeunes gens acceptèrent la proposition..

« Cet homme, remarqua Willem, a dit une chose qui m'a fait un plaisir extrême. Nous savons qu'il y a, ou qu'il y a eu un hippopotame près de notre terrain de chasse,

et peut-être n'avons-nous pas beaucoup de chemin à parcourir encore pour commencer la guerre que nous avons déclarée à ces animaux.

— Interroge-le sur les vaches marines, Congo, dit Hendrick ; assure-toi si elles fréquentent ces parages. »

Aux questions du Cafre, le chef répondit qu'on ne rencontrait pas souvent d'hippopotames dans cette partie de la rivière ; mais qu'à une journée de marche, en aval, se trouvait une lagune traversée par un cours d'eau, et que les vaches marines y étaient aussi nombreuses que les étoiles dans le firmament.

« C'est précisément ce que nous cherchons, dit Willem. Maintenant, Congo, parle lui des girafes. »

Macora ne pensait pas que les chasseurs eussent grande chance de rencontrer des girafes dans cette partie de la vallée du Limpopo. Il savait, par ouï-dire, qu'on en avait aperçu de temps en temps une ou deux ; mais ce n'était pas un pays de girafes, et l'on ne pouvait considérer celles dont il parlait que comme des animaux errants.

« Demande-lui s'il sait où se trouve un semblable pays, » dit Willem, qui semblait plus inquiet qu'aucun de ses compagnons de se renseigner sur les girafes.

Macora ne put ou ne voulut répondre à cette question qu'au moment et de la façon qui lui conviendraient.

Il dit que le pays natal de sa tribu et de lui-même, situé très-loin au nord et à l'ouest, gémissait sous la tyrannie du grand roi Zoulou, Mosélékatsé, qui se prétendait propriétaire du sol et levait des contributions sur tous les chefs d'alentour. Il ajouta que, par des circonstances mystérieuses il avait perdu l'estime de Sékélétou et d'autres grands chefs de la nation des Makalolos, à laquelle il appartenait, qu'ils lui avaient retiré leur protection, ce qui l'avait obligé d'émigrer avec sa tribu, et de venir s'établir au lieu où il allait conduire ses nouveaux amis.

« Mais ce n'est pas cela que je lui demande, » dit

Groot Willem, qui, ne s'occupant jamais des affaires politiques de son propre pays, s'inquiétait fort peu de celles d'un microscopique chef africain.

Ramené à la question, Macora constata qu'en parlant comme il venait de le faire, il avait voulu donner une preuve positive de sa connaissance des girafes, puisque nulle part ces animaux n'étaient plus abondants que dans le pays dont il avait été chassé par la tyrannie du roi Zoulou. C'était sa patrie, et, depuis son enfance, il y avait chassé des girafes.

Ici, la conversation fut interrompue par Facetannée qui vint annoncer que le souper était prêt et qui, un moment après, plaça devant les chasseurs et leur hôte environ une dizaine de livres de côtes de buffle.

Macora qui, selon toute apparence, avait attendu très patiemment l'heure du repas, se tint d'abord dans une sorte de réserve. Mais, bientôt, renonçant à toute contrainte, il se mit à manger avec voracité, dévorant à lui seul, plus du quart de la montagne de viande préparée pour la caravane. Il crut, toutefois, devoir s'excuser de sa gloutonnerie qu'il rejeta sur l'abstinence forcée à laquelle il avait été soumis pendant près de deux jours.

Le souper terminé, chacun s'étendit le plus commodément possible autour du feu, et le sommeil ne tarda pas à clore toutes les paupières.

La nuit s'écoula sans incident. Le premier rayon de soleil éveilla les dormeurs; mais l'un d'eux, plus matinal, avait silencieusement quitté le camp. C'était Macora.

« Holà! Facetannée! Congo! s'écria Arend, en s'apercevant que le chef avait jugé à propos de leur fausser compagnie, voyez s'il ne nous manque pas de chevaux; il est très-possible que nous ayons été bernés avec une histoire apocryphe et volés, par dessus le marché.

— Par qui? demanda Groot Willem.

— Par ton ami, le chef. Il s'est dérobé lui-même, s'il n'a pas dérobé autre chose.

— Tu te trompes, s'écria Willem avec une chaleur que ses amis ne lui connaissaient pas. Je me fais garant de l'honnêteté de ce garçon et de la vérité de ce qu'il nous a raconté, bien que je ne puisse rendre compte de son absence. C'est un chef, et il en a l'apparence.

— Oui, c'est un chef, sans aucun doute, répondit ironiquement Hendrick. Tout individu, dans cette partie du monde, est un chef, s'il possède seulement une famille. Que son histoire soit vraie ou fausse, la façon dont il nous a quittés est bien suffisante pour justifier nos soupçons. »

Hans, comme d'habitude, n'avait à formuler aucun avis sur un sujet qui lui était complétement indifférent et Facetannée, après avoir constaté qu'il ne manquait ni un cheval, ni un fusil, exprima l'opinion que jamais on ne l'avait si complétement mystifié. Rien n'avait été enlevé du camp; et cependant il avait la conviction que tout individu parlant une langue africaine comprise par Congo était incapable de rester honnête s'il trouvait l'occasion de faire autrement.

Pendant que leurs chevaux paissaient l'herbe de la prairie, nos aventuriers déjeunèrent. Après quoi, ils se mirent en route en suivant la berge de la rivière.

CHAPITRE XI

LE KRAAL DE MACORA

Au bout de trois heures de marche, les jeunes chasseurs atteignirent une région offrant des preuves flagrantes de la présence ou, tout au moins, du passage de

l'homme. De petits palmiers avaient été abattus, les troncs enlevés et les bouquets de feuilles abandonnés sur le sol. Des éléphants, des girafes, ou quelque autre animal se nourrissant de végétaux, auraient pu dépouiller les arbres de leurs couronnes, mais ne les auraient certainement pas abattus à coups de hache dont les traces se voyaient sur les souches laissées debout.

Un demi-mille plus loin, des champs en pleine culture prouvaient que le pays était habité par un peuple doué de quelque intelligence.

« Voyez! s'écria tout à coup Arend. Voilà une nombreuse troupe d'hommes venant de notre côté. »

Dans la direction indiquée par Arend, une cinquantaine d'individus suivaient la crête d'une chaîne de collines courant vers le nord.

« Ces gens-là ont peut-être de mauvaises intentions, dit Hans. Qu'allons-nous faire?

— Courir à leur rencontre, s'écria Hendrick. Pourquoi nous traiteraient-ils en ennemis? Nous ne leur avons fait aucun mal.

Cependant les distances se rapprochaient, et à quelques pas en avant de la troupe, monté sur un bœuf, s'avançait un indigène, dans lequel les chasseurs reconnurent bientôt leur hôte de la veille.

Son salut, adressé à Groot Willem, fut interprété par Congo.

« Je t'ai invité à venir visiter mon kraal, dit-il, et à amener avec toi tes compagnons. Je t'ai quitté ce matin de bonne heure et suis venu chez moi pour y préparer une réception digne de celui qui a traité Macora en ami. Quelques-uns de mes sujets — les plus braves et les meilleurs — m'ont accompagné pour te souhaiter la bienvenue. »

Le cortége s'organisa et se dirigea vers le village africain situé à une courte distance.

Cent-cinquante femmes environ étaient groupées à

l'entrée du kraal. Dès que parut le cortége, elles entonnèrent un chœur doucement modulé, presqu'un murmure, assez semblable à ces mélopées traînantes avec lesquelles les mères endorment leurs enfants.

Les maisons du kraal, construites comme des palissades, étaient formées de rangs de poutres perpendiculaires, avec un entrelacs de roseaux et de longues herbes, et un toit plat en boue durcie.

Les chasseurs furent conduits à un grand hangar couvert, élevé au centre du village et où ils mirent pied à terre. Leurs chevaux débridés et dessellés, furent conduits au pâturage.

Bien que les sujets de Macora n'eussent eu, pour faire leurs préparatifs, qu'un délai de trois heures, ils présentèrent aux hôtes de leur chef un plantureux repas composé d'antilope rôtie, d'étuvées de viande d'hippopotame et de buffle, de poisson cuit au four, de graines de maïs grillées, de miel sauvage, de compotes de courges et d'une quantité d'excellent lait.

Les jeunes chasseurs et leur suite furent servis avec une délicate courtoisie dont les chiens mêmes eurent leur part. Quant à Facetannée et à Congo, jamais, dans toute leur existence, ils n'avaient été traités avec autant de considération.

Dans l'après-midi, Macora informa ses hôtes qu'il voulait leur donner un divertissement; et afin, qu'ils pussent mieux apprécier le spectacle, il leur fit, en guise de prologue, le récit des circonstances qui lui permettaient de le leur offrir.

Après la destruction du canot par l'hippopotame, les hommes qui accompagnaient Macora revinrent au village et y apportèrent la nouvelle de l'accident. La tribu s'était mise aussitôt à la recherche de son chef, et ne le trouvant pas, crut qu'il s'était noyé ou avait été tué par la vache marine. Sur quoi, un des membres influents de la tribu, nommé Sindo, s'en était spontanément pro-

clamé le chef. A l'heure matinale où revint Macora, Sindo n'était pas encore éveillé. Avant que l'usurpateur eût connaissance de la réapparition du chef, sa case avait été entourée et lui-même fait prisonnier. Solidement garrotté et gardé à vue, il attendait impassiblement la mort.

L'exécution de Sindo, tel était le divertissement promis aux chasseurs, et auquel aucun d'entre eux ne se sentait disposé à assister. Ils durent, cependant, céder aux obsessions de leur hôte, et le suivirent en dehors du village où ils trouvèrent Sindo garrotté à un arbre. A l'entour, se pressait presque toute la population du kraal.

Le prisonnier était un homme de bonne mine, d'environ trente-cinq ans.

« Ne pourrait-on pas le sauver? demanda Hans en s'adressant à Groot Willem. Tu as de l'influence sur le chef.

— Dans tous les cas, on peut essayer, répondit Willem. Nous verrons. »

Sindo devait être fusillé avec son propre fusil. Le bourreau était désigné, et le jugement allait recevoir son exécution, lorsque Willem s'avança vers Macora et intercéda pour le prisonnier. Il fit observer qu'il n'avait pas commis un bien grand crime; que s'il avait conspiré contre son chef pour le renverser et se mettre à sa place, dans ce cas-là il aurait mérité la mort; que si lui, Macora, avait réellement été tué, quelqu'un de la tribu en serait devenu le chef, et que l'on ne pouvait blâmer Sindo d'avoir aspiré à marcher sur les traces d'un prince qui avait gouverné son peuple à l'évidente satisfaction de tous. Il poursuivit en suppliant Macora d'épargner le prisonnier et, comme péroraison, offrit, en échange de la vie de Sindo, un fusil pour remplacer celui qui avait été perdu dans la rivière,

Macora resta quelque temps silencieux. Il répliqua

enfin qu'il ne se sentirait jamais en sûreté tant que l'usurpateur resterait dans la tribu.

Willem proposa de le bannir du kraal, avec défense, sous peine de mort, d'y revenir jamais.

Macora hésitait encore; mais se souvenant de la promesse qu'il avait faite à son sauveur de lui octroyer telle faveur qu'il lui demanderait, il céda, aux conditions indiquées par Willem. Il ajouta qu'il désirait que chacun comprît bien qu'en faisant grâce à Sindo, il obéissait seulement à un sentiment de reconnaissance envers son ami, le grand chasseur blanc, et que la promesse d'un fusil n'entrait pour rien dans sa détermination.

Tous les sujets de Macora, y compris le condamné lui-même, parurent étrangement surpris d'une indulgence sans précédent chez les chefs africains.

Sindo, accompagné de sa famille, s'éloigna immédiatement et se mit en quête d'une tribu qui voulût le recevoir, bien décidé à montrer, à l'avenir, plus de réserve, sinon plus d'adresse, dans ses ambitieuses aspirations.

Dans la soirée, Macora donna à ses hôtes un divertissement composé de chants et de danses, avec accompagnement de tambour et de violon africain à une seule corde.

Puis on se retira pour la nuit, après avoir décidé que, le lendemain, les chasseurs seraient conduits dans une localité très-fréquentée par les hippopotames.



CHAPITRE XII

VOYAGE DE DÉCOUVERTE

Le lendemain matin, après avoir reconnu l'hospitalité de Macora, en offrant au chef le meilleur déjeuner qu'ils fussent capables de préparer, les chasseurs se mirent en chasse. Macora et quatre de ses sujets servaient de guides; cinquante autres suivaient comme rabatteurs. Les jeunes gens emmenèrent leurs bêtes de somme et tout ce qui leur appartenait; ils n'avaient pas l'intention de revenir au kraal, malgré les instances du chef qui les priait de considérer sa demeure comme la leur propre pendant la durée de leur séjour dans le canton.

Sur un peu plus d'un mille, ils traversèrent des champs de maïs appartenant aux sujets de Macora, et cultivés par les femmes et les enfants de la tribu. Nos aventuriers avaient eu l'occasion de voir de nombreux kraals de Boschimans, de Betchuanas et de Cafres, et ils s'étonnèrent de rencontrer de tels indices de civilisation à une aussi grande distance des enseignements et des exemples des colons du Cap.

En suivant la rivière, ils aperçurent de petits groupes de buffles, ainsi que des troupes de coudous[1] et de zèbres, et reconnurent avec joie qu'ils se trouvaient dans une contrée leur promettant précisément le genre d'aventures qu'ils étaient venus chercher.

A cinq milles environ du village, ils abordèrent une petite prairie couverte d'une herbe épaisse. Macora leur

1. Variété d'antilope. (N. du T.)

conseilla de s'établir en cet endroit, les bois épais qui s'élevaient un peu plus loin en aval étant le rendez-vous général de toutes les espèces de gibier du canton.

Cet avis ayant été adopté, les hommes de Macora s'occupèrent immédiatement de la construction d'un enclos palissadé, ou kraal, destiné à protéger le camp. Quant aux jeunes chasseurs, ils ne restèrent pas oisifs.

Au loin, dans la plaine, paissaient quelques antilopes. Hendrick et Arend se dirigèrent de leur côté, dans le but de se procurer de la venaison pour le dîner de la troupe de Macora.

Groot Willem, lui, préféra gagner le couvert où on l'avait assuré qu'il trouverait de plus gros gibier, et il partit accompagné de Macora et de quatre indigènes. Hans, avec Facetannée et Congo, restèrent pour garder les bêtes de somme et surveiller la construction du kraal.

A peu de distance de la berge de la rivière, Macora et Willem abordèrent la forêt par un sentier profond et marécageux. Ils marchaient sous bois depuis quelques instants lorsqu'ils vinrent en vue de quelques ritbocks (*Antilope eleotragus*). Ces animaux ne se trouvaient pas à plus de trois cents mètres, et, d'après l'insouciance avec laquelle ils continuèrent à brouter, Willem jugea qu'ils n'avaient jamais été chassés au fusil, bien que dans le voisinage presque immédiat d'un village de Makalolos. Ces innocentes créatures étant indignes d'un coup de son roër, il passa outre sans les inquiéter.

Il rencontra bientôt un sentier montrant des preuves caractéristiques du passage de grands animaux. Parmi d'autres empreintes, il reconnut avec joie celle de l'hippopotame. Quelques-uns de ces animaux avaient évidemment quitté la rivière depuis deux ou trois heures à peine, et se trouvaient probablement alors dans le voisinage. Contrairement aux habitudes de l'espèce, ils venaient paître pendant le jour, ce qui prouvait combien peu jusque-là ils avaient été inquiétés par l'homme.

Certain que les hippopotames ne quitteraient pas leur pâturage pendant un certain temps, Willem ne s'avança pas plus avant et résolut de commencer la chasse en mettant bas un des deux buffles qu'il voyait, à quelque distance, couchés à l'ombre d'un bouquet d'arbres.

Laissant Macora et ses hommes en charge de son cheval et de trois chiens qu'il avait amenés, il gagna le dessous du vent, cherchant à se placer entre la forêt et le gibier, pour le cas où ce dernier voudrait fuir sous le couvert.

Willem était un chasseur trop intrépide pour dissimuler sa marche et frapper un animal endormi. Après s'être posté selon sa convenance, il siffla ses chiens dans le but de faire lever les buffles et d'en tirer un à la course. Il avait à peine donné son signal qu'il entendit de grands cris poussés par les indigènes et la détonation du fusil de Macora; presque aussitôt, il vit son cheval galopant en liberté dans la plaine et les indigènes se sauvant de côté et d'autre, évidemment sous l'impulsion de la peur. Le bœuf qui servait de monture à Macora semblait vouloir lutter de vitesse avec son cheval. Les trois chiens accouraient vers leur maître.

Ils étaient poursuivis par une créature qui franchissait le terrain en bondissant; cependant, elle perdait tant de temps à ramasser ses forces entre chaque bond que la distance restait à peu près la même entre elle et les animaux qu'elle chassait.

Les buffles s'étaient brusquement levés et détalaient à toute vitesse vers la forêt, passant à moins de cinquante pas de l'endroit où se tenait Willem. Mais ce dernier n'y prit pas garde; un gibier plus digne de son attention s'approchait rapidement d'un autre côté.

CHAPITRE XIII

DÉVOUEMENT DE SMOKE

Jusque-là, les chiens ne semblaient pas s'être aperçus qu'un ennemi les suivait. Leur maître les avait sifflés et ils ne songeaient qu'à une chose, à obéir. Quand les buffles se levèrent, ils crurent sans doute qu'ils avaient été appelés pour les chasser et les porter bas; et, insoucieux du reste, ils s'élancèrent sur la piste des grands quadrupèdes, frôlant presque le chasseur qui essaya vainement de les arrêter.

L'animal lancé à la poursuite des chiens et qui avait causé la fuite de Macora et de ses gens était un grand léopard femelle. Grâce à sa perspicacité de chasseur, Willem devina les circonstances sous l'empire desquelles agissait l'animal.

Laissant ses petits dans son repaire il s'était rendu à la rivière, en quête d'eau et de nourriture. Il n'avait poursuivi ni Macora ni ses gens, parce que sa sollicitude maternelle s'était éveillée et que les chiens couraient dans la direction du lieu où ses petits étaient cachés.

En apercevant Willem, le léopard s'arrêta court, se rasa sur le sol et s'avança en rampant avec un empressement tempéré par l'instinctive prudence inhérente à sa race. Sa tête relevée couvrait le corps; ses yeux, étincelants de férocité, étaient rivés sur ceux du jeune chasseur.

Le félin ne se trouvait plus qu'à une dizaine de pas. Il fallait prendre un parti. Willem épaula vivement son roër, visa le museau et fit feu.

Le coup porta juste; le léopard tomba sur le flanc, se

se releva, tourna deux ou trois fois sur lui-même, et, pendant quelques secondes, sembla avoir perdu toute conscience des faits accomplis. Il avait la mâchoire brisée et la douleur éteignait en lui le souvenir de sa progéniture aussi bien que celui de son ennemi. Cet affaissement ne fut, cependant, que momentané, et la vue du chasseur réveilla sa rage et doubla ses forces.

Aussitôt après avoir fait feu, Willem s'éloigna d'une cinquantaine de pas et rechargea son arme sans quitter des yeux le léopard. Ce dernier se retournait sur le chasseur, non plus avec la précaution dont il avait usé lors de sa première attaque, mais avec une impétuosité qui prouvait que le seul sentiment auquel il cédât désormais était la vengeance.

Willem venait à peine de glisser la balle dans le canon de son roër que l'animal était sur lui. Il n'avait le temps ni de retirer la baguette ni de placer la capsule.

Saisissant sa carabine par le canon, il se prépara à se défendre en se servant de la crosse comme d'une massue.

La créature affolée allait sauter sur lui, lorsque se présenta un secours inopiné.

L'un des chiens, un grand bouledogue nommé Smoke, n'avait pas suivi les buffles sous le couvert, obéissant à l'ordre de son maître d'abandonner la chasse. Au moment où le léopard se ramassait pour prendre son dernier élan, Smoke le saisit par une des pattes de derrière. Willem ne perdit pas une seconde. Une nouvelle chance lui était offerte de sauver sa vie et il se hâta d'en profiter. En un clin d'œil il arma et amorça son roër. Mais quelque rapidité qu'il eût mise à exécuter ce double mouvement, au moment où il épaula, le pauvre Smoke gisait mourant sur l'herbe et le félin s'élançait les griffes en avant. Il poussa la détente et sauta en arrière. Quand la fumée se fut dissipée, il vit le léopard étendu sur le sol à côté du chien blessé, et, comme lui, s'agitant dans les dernières convulsions de la mort.

En cherchant des yeux ses compagnons, Willem reconnut que Maçora et ses gens s'étaient arrêtés dans leur fuite à une distance d'environ cinq cents mètres d'où ils avaient prudemment assisté à toutes les péripéties de la lutte. Quand tout fut fini, le chef accourut vers le vainqueur et, lui montrant le bœuf éloigné d'un demi-mille, essaya de lui faire comprendre que cet animal s'était emporté, l'empêchant ainsi, bien contre son gré, de courir vers son ami.

Quand les indigènes, voyant le danger passé, s'approchèrent à leur tour, le grand chasseur les invita par signes à dépouiller le léopard. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre avec une dextérité qui lui prouva que, sous peu de temps, il serait en possession d'une fourrure magnifique, trophée de sa victoire, en même temps que souvenir du danger qu'il avait couru.

Willem ne tarda pas davantage à s'occuper du chien blessé qui râlait encore, et le regardait avec une expression touchante, semblant lui demander pourquoi il ne venait pas le secourir. Le pauvre Smoke avait sacrifié sa vie pour sauver celle de son maître. Il avait les reins brisés, sans compter d'autres graves blessures; il était bien évidemment perdu.

Willem, se tournant vers Macora, remarqua qu'il avait rechargé son fusil. Il lui montra du doigt, d'abord la tête du chien, puis son arme.

Le chef comprit et épaula.

Willem se détourna et les yeux pleins de larmes se mit en quête de son cheval.

CHAPITRE XIV

LA LAGUNE.

Quand Willem et Macora revinrent au camp ils apprirent qu'Hendrick et Arend avaient réussi à tuer deux antilopes dont la plus grande partie rôtissait devant un feu ardent.

Une masse énorme de branches d'arbres avait été récoltée et la construction du kraal avançait rapidement. En rémunération du travail de ses gens, Macora ne voulut accepter qu'une petite quantité de café, une bouteille d'eau-de-vie et un peu de tabac. Dans la soirée, il prit congé de ses amis après les avoir vus établis sûrement dans leur camp. Il leur laissa trois indigènes à qui il ordonna d'obéir aux chasseurs comme à lui-même.

Cette augmentation de personnel devint, néanmoins, une source d'ennuis pour le Boschiman, qui ne pouvait communiquer avec les nouveaux venus que par l'entremise de son rival, Congo. Le Cafre avait quelqu'un au-dessous de lui, des gens à qui il donnait des instructions et des ordres. Facetannée n'en avait pas; aussi ne pouvait-il déguiser sa mauvaise humeur et sa profonde mortification.

« Hendrick, dit Arend, le lendemain matin au déjeuner, ne penses-tu pas à faire quelque chose, aujourd'hui?

— Certes, répliqua Hendrick. Willem a eu le premier la chance d'une aventure; j'espère que le hasard ne tardera pas à nous favoriser à notre tour.

— Il nous a tous favorisés, je pense, dit Willem. Pou-

vons-nous avoir une plus belle perspective de succès? Tout indique une grande abondance de gibier; nous avons rencontré des gens disposés à nous mettre sur la piste, prêts à prendre pour eux presque tout le travail et à nous laisser le plaisir.

— Tu as parfaitement raison, dit Hendrick, nos plus brillantes espérances n'auraient pu être couronnées par un plus favorable début...; et, il y a deux jours, nous commencions à murmurer. Qu'en dis-tu, Facetannée? ajouta-t-il, en se tournant vers le Boschiman. Es-tu content?

— Très-content, baas Hendrick, » répondit Facetannée d'un ton boudeur et en cherchant maladroitement à se donner une physionomie satisfaite.

Ce même jour, les jeunes chasseurs, laissant Facetannée et Congo à la garde du camp, firent une visite à la lagune où ils espéraient rencontrer des hippopotames. Passant sur le théâtre de la victoire de Willem, ils ne virent plus, du léopard et du fidèle Smoke, que des os disséminés sur le sol et parfaitement nettoyés par la dent des hyènes et des chacals.

Un demi-mille plus loin, ils atteignirent la lagune. Tandis qu'ils en suivaient les rives, leurs oreilles furent tout à coup frappées par un bruit inconnu et indescriptible, semblant provenir de deux masses noires surnageant à fleur d'eau. C'était les têtes d'une couple d'hippopotames. Les amphibies nageaient vers le bord en poussant de grands cris que les chasseurs ne pouvaient comparer à rien de ce qu'ils avaient encore entendu.

Tirer sur eux en ce moment, c'eût été gaspiller inutilement des munitions, les yeux et le museau seuls se montrant au-dessus de la surface.

Les monstres témoignèrent d'abord quelque intention d'aborder et d'entamer la lutte; mais en approchant du bord ils chargèrent d'avis et, tournant court, furent bientôt hors de portée.

Un peu plus loin, les chasseurs aperçurent trois autres hippopotames, non plus dans l'eau, cette fois, mais dans la plaine. Ils broutaient tranquillement, sans se douter de l'approche du danger.

« Plaçons-nous entre eux et la rivière, dit Willem. De cette façon, ils ne pourront nous échapper. »

Poussant vivement leurs chevaux, les chasseurs se rangèrent en avant de la berge. La retraite des hippopotames semblait dès lors impossible.

L'instinct de ces animaux ne les porte pas à fuir l'ennemi. Ils vont droit à l'eau, sans s'inquiéter des obstacles. Aussi, à la première alarme, les trois hippopotames se dirigèrent-ils vers la lagune d'un pas lourd, il est vrai, mais beaucoup plus rapide que ne permettait de le supposer leur massive corpulence.

Comme ils couraient en droite ligne, les chasseurs furent obligés de s'écarter pour ne pas courir le risque d'être renversés et foulés aux pieds.

Hans et Willem se trouvaient réunis. Aussitôt que l'un des hippopotames leur présenta le flanc, ils firent feu en même temps, visant au défaut de l'épaule. Au même moment, Hendrick et Arend en frappaient un autre.

Les immenses masses continuaient à rouler vers la rivière; mais l'animal touché par Hans et Willem ralentissait sensiblement son élan. Avant d'atteindre la berge, il trébucha et tomba sur le flanc. Il fit deux ou trois efforts inutiles pour se remettre sur ses jambes, s'affaissa lourdement, et fut saisi de tremblements convulsifs bientôt suivis de l'immobilité de la mort.

Les deux autres hippopotames plongèrent dans l'eau, laissant Arend et Hendrick assez mortifiés de leur maladresse.

Hans et Willem n'avaient aucune prétention aux prouesses militaires; le premier même se laissait généralement absorber par sa passion pour la botanique; mais il avait contribué à tuer un hippopotame, et dans des

circonstances qui n'étaient pas plus propices pour lui que pour les deux chasseurs dont le gibier nageait maintenant tranquillement au fond de la rivière.

CHAPITRE XV

L'HIPPOPOTAME[1]

Hérodote, Aristote, Diodore et Pline ont donné des descriptions, plus ou moins correctes, de l'hippopotame ou cheval de rivière, la vache marine (Zeekoe) des Hollandais de l'Afrique australe.

Si grand était l'intérêt, tout de curiosité, qu'inspirait cet animal, dont les Européens avaient beaucoup entendu parler sans l'avoir jamais vu, que lors de la grande Exposition de Londres, en 1851, la Société zoologique réalisa dix mille livres sterling (cinquante mille francs) avec l'individu exposé dans les jardins de Regent's Park.

Les hippopotames, provenant de l'Afrique septentrionale, n'étaient pas rares dans les spectacles donnés aux Romains. Ensuite, et pendant quelques centaines d'années, le souvenir s'en perdit en Europe. Suivant divers auteurs, ils disparurent complétement du Nil.

Plusieurs siècles après avoir figuré dans les cirques de Rome et de Constantinople, on prétendit qu'ils ne pouvaient plus être transportés vivants en pays étranger; mais les progrès de la civilisation ont réfuté cette hypothèse erronée et, depuis le mois de mai 1851, le rauque

1. Hippopotame, du grec ἵππος, cheval et ποτάμος, fleuve, rivière. (*N. du T.*)

et profond mugissement de l'animal est devenu familier à ceux qui fréquentent les jardins zoologiques.

Selon Michel Boyne, on trouve l'hippopotame dans les fleuves de Chine. Marsden le place à Sumatra et d'autres assurent qu'il existe aux Indes. Mais aucun fait bien authentique ne confirme ces énoncés; au contraire, on a toute raison de croire que cet animal est exclusivement originaire d'Afrique.

M. Desmoulins en décrit deux espèces : — l'hippopotame du Cap, *Hippopotamus Capensis*, et l'hippopotame du fleuve Sénégal, *Hippopotamus Senegalensis*.

Quant au nom qui lui a été donné par les naturalistes grecs, et que la science moderne lui a conservé, on se l'explique difficilement, car il n'existe pas d'animal qui ressemble moins à un cheval.

Dans l'eau, l'hippopotame tient ses yeux, ses oreilles et ses narines au niveau de la surface, de sorte qu'il voit, entend et respire sans courir grand risque d'être atteint par une balle. Il est souvent féroce dans son élément, où il peut se mouvoir à l'aise; à terre, il n'en est pas de même, et comme il a le sentiment de sa maladresse, il y est d'une timidité qui frise la poltronnerie.

On suppose que ces massives créatures servent à déraciner et à détruire les grands végétaux aquatiques qui, autrement et par suite de leur multiplication, pourraient obstruer le courant et empêcher le drainage des régions riveraines.

Les indigènes tirent un excellent parti du cuir de l'hippopotame. Assez flexible quand il est frais, ce cuir devient tellement dur en séchant que les Africains en fabriquent des boucliers et des lances.

Beaucoup de colons du Cap sont très-friands de ce qu'ils appellent *zeekoe speek*; ce n'est autre chose que de la chair d'hippopotame salée et conservée.

Aux yeux de l'homme, la valeur de l'hippopotame réside surtout dans ses dents, ses grandes défenses canines

fournissant le plus bel ivoire connu et le plus apprécié des dentistes. Il conserve sa couleur et dure plus longtemps qu'aucun autre ivoire employé à la fabrication des pièces artificielles.

On rencontre quelquefois des défenses d'hippopotame de seize pouces de longueur et du poids d'une douzaine de livres. Des voyageurs ont même assuré en avoir vu qui mesuraient vingt-six pouces de longueur; mais aucun échantillon de cette dimension n'a jusqu'à ce jour été exposé dans les musées publics de l'Europe.

La peau de l'hippopotame adulte est plus épaisse que la peau du rhinocéros; il n'existe pas, d'ailleurs, entre les deux, d'autre différence. Cette épaisseur, qui protége l'animal contre les flèches et les javelines empoisonnées des indigènes, empêche seule l'extinction de la race dans les rivières africaines, puisque, différent en cela de la plupart des animaux, l'hippopotame se laisse facilement approcher à portée de flèche.

Les indigènes ne parviennent à le tuer qu'avec beaucoup de peine et en usant d'une extrême adresse. Le plan généralement adopté par eux consiste à creuser des fosses dans les endroits où l'on sait que passe l'hippopotame pour se rendre de la rivière à son pâturage. Ces fosses doivent être faites dans la saison pluvieuse, alors que le sol est malléable; car pendant la sécheresse, la terre devient assez dure pour résister aux instruments primitifs dont se servent les naturels en guise de bêche. L'ouverture de la fosse est dissimulée avec le plus grand soin; et comme des mois peuvent se passer avant qu'un hippopotame tombe dans le piége, on peut s'imaginer quelle somme de patience et de persévérance est nécessaire pour opérer la capture de l'un de ces amphibies.

Les indigènes emploient, pour les tuer, un autre procédé. Ils suspendent des pieux très-lourds et très-pointus à une corde tendue à trente ou quarante pieds de hau-

teur, en travers des sentiers fréquentés par les hippopotames. Cette corde communique avec une détente que fait partir le moindre choc. Le pieu tombe et la pointe aiguë s'enfonce dans le dos de l'animal.

L'usage des armes à feu est devenu général parmi les indigènes d'Afrique; et comme la recherche de l'ivoire d'hippopotame est très-rémunérative, il est permis de supposer que cet animal, très-commun aujourd'hui dans les cours d'eau de l'Afrique australe, en deviendra bientôt l'un des plus rares.

CHAPITRE XVI

CHASSE A L'HIPPOPOTAME

L'hippopotame tué par Hans et Groot Willem, fort bel échantillon de l'espèce, était un mâle adulte, porteur de dents et de défenses magnifiques. Willem le mesura au moyen du canon de son roër et trouva qu'il avait seize pieds de longueur et quinze pieds de circonférence.

Laissant l'animal où il était tombé, les jeunes gens se dirigèrent vers une autre partie de la lagune. Ils avaient vu déjà cinq hippopotames, favorable présage pour l'avenir, en ce qui concernait, au moins, la chasse de cette sorte de gibier; mais la fortune leur ménageait une surprise plus brillante qu'ils n'auraient osé l'espérer.

A moins d'un demi-mille de l'endroit où le premier animal avait été tué, ils rencontrèrent un petit étang, d'environ quatre pieds de profondeur, dans lequel se vautraient sept hippopotames. Quelques autres paissaient, à quelque distance, sur un terrain bas et marécageux.

Ceux qui barbottaient dans l'étang se trouvaient complétement à la merci des chasseurs, qui ne se sentaient pas le courage de laisser échapper une si belle aubaine, l'eau n'étant pas assez profonde pour les cacher ou les protéger. Pendant près d'une demi-heure, les jeunes chasseurs demeurèrent sur le bord de l'étang, chargeant et déchargeant leurs carabines.

Laissant les sept massives créatures mortes ou mourantes, les chasseurs retournèrent à leur kraal.

Ils y trouvèrent Macora venu, selon son expression, pour leur dire bonjour; il leur amenait une vache laitière, présent qui fut reçu avec la plus vive reconnaissance.

L'animal fut aussitôt confié à Facetannée avec la stricte recommandation d'en prendre le plus grand soin.

« Cette vache est plus précieuse pour nous qu'aucun de nos chevaux, dit Hendrick au Boschiman, et je ne me soucie pas de la donner à garder à Congo. Je sais qu'elle est en sûreté avec toi. »

Facetannée fut ravi de cette distinction qui lui semblait, d'ailleurs, méritée.

En apprenant que ses jeunes amis avaient, le matin même, tué huit hippopotames, Macora s'abandonna aux transports d'une joie extravagante. Il expédia immédiatement au village deux indigènes pour annoncer à ses sujets l'agréable nouvelle qu'une quantité illimitée de leur nourriture de prédilection était à leur disposition.

Trouvant qu'ils avaient assez fait pour un jour, les chasseurs se retirèrent à l'ombre de leur tente, et y reposèrent tranquillement jusque vers deux heures de l'après-midi. A ce moment, arrivèrent environ trois cents individus, hommes, femmes et enfants, de la tribu de Macora, demandant avec instance à être conduits vers les cadavres des hippopotames.

Groot Willem craignait, non sans raison, que le trouble occasionné par cette foule n'effarouchât le gibier

et ne le chassât du voisinage, ce qui entraînerait la levée du camp. Mais sachant que cet argument n'aurait pas assez de puissance pour obliger tous ces gens affamés à abandonner une semblable quantité d'excellente viande, il consentit à leur servir de guide.

Groot Willem et Hendrick, suivis de Congo, furent bientôt en selle, disposés à profiter de la circonstance pour faire une chasse de nuit sur la lagune. Hans, Arend et Facetannée gardaient le camp.

On arriva au lieu où avait été tué le premier hippopotame. A l'approche de la troupe, une nuée de vautours et de chacals s'éloigna précipitamment du cadavre, auprès duquel restèrent quelques indigènes chargés de tenir en respect les carnivores.

Conformément aux instructions de leur chef, les gens de Macora s'étaient munis de longues et fortes cordes en cuir de rhinocéros. Quand on eut atteint l'étang où gisaient les sept hippopotames, Macora ordonna de haler les corps hors de l'eau. Dans des circonstances ordinaires, ce travail eût été presque impossible; mais grâce au peu d'élévation de la rive et aux efforts combinés de cent cinquante vigoureux gaillards, il fut promptement accompli. L'opération du dépouillement et du dépècement commença aussitôt; pendant ce temps, les femmes et les enfants allumaient le feu et préparaient toutes choses pour ces pantagruéliques agapes.

Les indigènes restèrent à l'œuvre jusqu'à une heure avancée de la nuit. Une partie de la viande fut mise de côté pour une consommation immédiate; le reste, découpé en longues bandes, devait être séché au soleil et converti en *biltongue*[1]. Les dents, en totalité, furent réservées aux chasseurs.

Pendant la nuit, Groot Willem et Hendrick eurent

1. Viande séchée au soleil. (N. du T.)

peu de chemin à faire pour se livrer à leur plaisir favori. Attirés par les émanations des pachydermes tués, lions, hyènes et chacals vinrent rôder autour de l'étang, exprimant hautement leur mécontentement de n'avoir pas été admis à prendre part au festin.

Malgré la réunion d'un si grand nombre d'êtres humains, les hyènes s'approchèrent en poussant des grognements assourdissants et parurent disposées à prendre l'offensive.

Pendant un temps, les carabines de Willem et d'Hendrick furent activement occupées. Les vermines, devenues plus circonspectes, se décidèrent enfin à se retirer hors de portée.

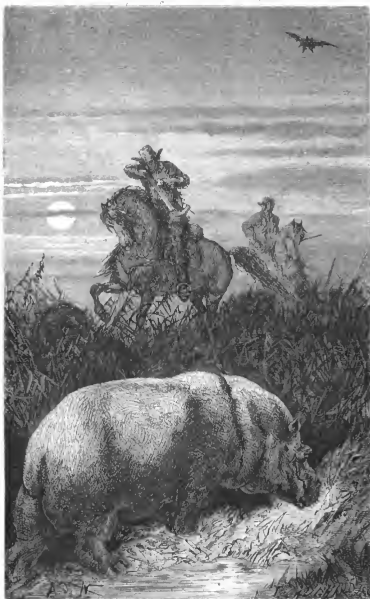
Les chasseurs ne se souciaient pas de tuer uniquement pour tuer et de gaspiller sans profit leur temps et leurs munitions. Ils ne recherchaient que le gibier susceptible de compenser les fatigues et les frais de leur long voyage. Aussi, cessant le feu contre les hyènes et les chacals, ils quittèrent l'étang, et se dirigèrent, en côtoyant la lagune, vers l'endroit où, le matin, ils avaient aperçu les hippopotames.

La nuit étant ordinairement le moment que ces animaux choisissent pour paître, les jeunes gens comptaient sur une nouvelle victoire.

A un demi-mille de l'emplacement où festoyaient Macora et sa tribu s'étendait une plaine ouverte, alors éclairée par les rayons d'une lune brillante. Dix ou quinze masses noires y vaguaient lourdement. Les chasseurs, en se dressant sur leurs selles, reconnurent des hippopotames. Ils s'approchèrent doucement.

Les animaux, ignorant le danger qui les menaçait, continuaient leur promenade. Ils firent attention aux chasseurs seulement lorsque ces derniers se furent approchés presque à les toucher.

« Celui-là me semble le plus gros de tous, murmura Groot Willem, en désignant un mâle énorme broutant à



Visant entre les deux yeux, il fit feu. (Page 71.)

Digitized by Google


Biblioteca Nazionale
NAPOLI

une centaine de pas de distance. Je le prends pour moi. Choisis-en un autre, et tirons ensemble. »

Tout en parlant, Willem avait épaulé son roër. Visant entre les deux yeux, il fit feu.

Le monstre tomba sur le flanc et expira.

Hendrick avait tiré en même temps. Le résultat n'étant pas aussi instantané; pendant quelques secondes, il put avoir la mortification de croire qu'il avait manqué de coup d'œil. Son hippopotame partit avec les autres et se dirigea vers la lagune. Mais en route, il parut chanceler et vaciller sur ses jambes.

Après avoir rechargé leurs armes, les cavaliers coururent vers l'animal qui, affaissé sur ses jarrets, essayait en vain de se relever. La balle d'Hendrick l'avait atteint au défaut de l'épaule droite. Une seconde balle l'acheva.

Ce double succès ne satisfit pas encore les chasseurs. Gagnant un bouquet d'arbres, ils mirent pied à terre et attendirent dans l'ombre que les hippopotames leur fissent le plaisir de revenir en plaine.

La chance les favorisait décidément. Ils entendirent d'abord le souffle puissant des animaux venant respirer à la surface de l'eau; puis ils les virent sortir l'un après l'autre de la lagune et s'avancer dans la direction de l'affût.

Réservant leur feu jusqu'au moment où l'un d'eux arrivât à quelques mètres, ils déchargèrent leurs armes presque instantanément.

Avec un cri participant à la fois du grognement du porc et du hennissement du cheval, l'hippopotame se retourna brusquement; mais au lieu de se précipiter vers le lac, il tourna plusieurs fois sur lui-même, comme le fait souvent le chien avant de se reposer. L'animal se coucha de la même façon — pour ne plus se relever.

Trois autres hippopotames furent tués cette nuit, ce qui portait à quatorze le nombre des victimes en vingt-quatre heures.

C'était, dit Macora, plus que sa tribu n'en avait pris pendant les deux années précédentes.

CHAPITRE XVII

DÉPART POUR LE PAYS DES GIRAFES

Au bout de quatre ou cinq semaines de chasse à l'hippopotame, Groot Willem crut qu'il était temps de songer sérieusement au but spécial de l'expédition. Les jeunes chasseurs avaient recueilli plus de sept cents livres du plus bel ivoire, succès qui ne les empêcha pas de se fatiguer d'une chasse qui n'était plus un plaisir, et s'était transformée en une pure et simple affaire de commerce.

Macora, consulté, leur apprit que les jeunes girafes ne se capturaient pas vivantes sans beaucoup de mal et d'adresse. Quand on rencontre des girafes, il n'est pas fort difficile de les forcer et de les abattre. Mais s'assurer des jeunes, sans les avoir blessées, au préalable, est une tout autre affaire. L'entreprise méditée par les jeunes gens devait, selon Macora, occuper tout le temps qu'ils comptaient passer loin de Graaff-Reinet.

Groot Willem aspirait à la renommée et à la récompense que lui vaudrait la remise de deux jeunes girafes au consul hollandais. Hendrick et Arend soupiraient après leurs fiancées et Hans ne rêvait qu'à son voyage en Europe. Aussi la proposition faite par Willem de lever le camp fut-elle accueillie par un assentiment unanime.

Quand Macora apprit que le départ était résolu, il se montra fort troublé.

Google

« Je ne puis me séparer ainsi de vous, dit-il. Des dangers sans nombre, la mort peut-être, vous attendent dans mon pays natal. Au lieu de ramener des girafes vivantes, vous risquez de laisser vos os blanchir dans la plaine. Vous ne partirez pas seuls. Ils est possible que l'objet de vos désirs nous échappe; je vous accompagnerai néanmoins et mes plus braves guerriers vous serviront d'escorte. Il est possible encore que le tyran Mösélékatsé nous massacre tous: mais cette prévision ne saurait me retenir. Il ne sera pas dit que Macora permettra à ses amis de courir un danger sans le partager avec eux. Demain, je serai prêt avec tous mes guerriers. »

Tel fut, en substance, le discours de Macora, interprété par Congo. Touchante preuve de la grandeur d'âme du chef, qui, par reconnaissance pour un service rendu par hasard, se déterminait à quitter son kraal et à entreprendre un voyage d'au moins deux cents milles, dans lequel il avait tout à perdre et rien à gagner.

Il est inutile de dire avec quelle gratitude sa proposition fut accueillie par les jeunes chasseurs, qui commencèrent aussitôt à organiser leur expédition. Leur ivoire fut placé en lieu sûr pour être pris au retour. C'était à peu près le seul préparatif de départ qu'ils eussent à faire. Quant aux guerriers de Macora, ils durent empoisonner leurs flèches, mettre en état leurs arcs et leurs boucliers, aiguiser leurs zagaies.

Le lendemain matin, Macora se présenta accompagné de cinquante-trois hommes bien découplés, et l'on se mit en marche dans la direction du Nord. On emmenait un certain nombre de bœufs chargés de chair d'hippopotame séchée, de maïs concassé et d'autres vivres, ainsi que quelques vaches laitières. Un des chevaux de somme appartenant à nos chasseurs fût mis à la disposition du chef qui, juché sur la bête, marchait constamment à côté de Willem.

En raison de la configuration géologique du pays, et

de la marche pesante des bœufs, on avançait lentement. Le gibier foisonnait sur la route; mais les chasseurs, pressés d'arriver, n'en tuèrent que la quantité nécessaire pour alimenter le camp de viande fraîche, ce qui ne demandait que peu de temps, les antilopes se trouvant sans cesse à bonne portée.

Le voyage ne présenta qu'un seul incident digne d'être rapporté.

La sixième nuit après le départ, un des gens de Macora se leva pour ranimer le feu qui brûlait auprès de lui. Il avait à peine mis la main sur le sol, pour ramasser des branches d'arbres, qu'il fit un bond en arrière, en poussant un cri d'angoisse. Quelques-uns de ses compagnons sautèrent sur leurs pieds. La scène de confusion qui suivit empêcha d'abord les jeunes chasseurs d'obtenir la moindre explication.

A la fin, on apprit que la cause du tumulte était un serpent ; l'animal, qui mesurait environ huit pieds de longueur, fut traîné près du feu. La tête écrasée, il se tordait dans les convulsions de la mort. A sa couleur, presque noire, les indigènes reconnurent immédiatement la nature du reptile qu'ils venaient de tuer.

« Pickahola ! Pickahola ! » s'écrièrent-ils à diverses reprises, en s'empressant auprès de l'homme qui avait été mordu.

Ce dernier portait, au dos de la main droite, deux profondes écorchures. Après les avoir examinées, ses compagnons laissèrent échapper un murmure de commisération et fixèrent les yeux sur l'infortuné avec une expression qui semblait dire : *Tu ne peux échapper à la mort.*

Sa peau prit bientôt une teinte plus foncée; ses doigts et ses lèvres s'agitèrent convulsivement et ses yeux devinrent fixes et vitreux. Environ dix minutes après le moment où il avait été mordu, il semblait complétement paralysé et aurait roulé dans le feu si ses camarades ne

l'avaient retenu. En moins d'une demi-heure, il était mort, et alors encore, le corps du serpent, malgré sa tête écrasée, se tordait sur l'herbe. . .

Le Makalolo fut enterré au lever du soleil, trois heures après sa mort. Le venin du Pickahoia est tellement subtil qu'avant d'être déposé dans la tombe, le cadavre était déjà en pleine décomposition.

CHAPITRE XVIII

CHASSE A LA GIRAFE

Dans la soirée du onzième jour, l'expédition arriva sur les bords d'une petite rivière que Macora nomma la Luize. En même temps, il informa les chasseurs que, dans vingt-quatre heures, en suivant la rivière en aval, il arriverait au village où il était né et où, sauf les trois dernières années, s'était écoulée sa vie.

Le plan proposé par Macora pour capturer des jeunes girafes consistait à construire un *hopo* ou *biap*[1] dans lequel on pourrait forcer un troupeau de girafes, tuer les vieilles et prendre les jeunes vivantes.

Ce plan, et il était impossible d'en trouver un meilleur, fut adopté à l'unanimité.

L'emplacement d'un *hopo* doit être choisi avec intelligence, de façon à économiser la main-d'œuvre. Convaincus que le chef ferait de son mieux, les chasseurs se décidèrent à lui abandonner complétement le soin de cette construction.

Macora se souvint d'avoir jadis remarqué un site con-

1. Voir un peu plus loin la description d'un *hopo* (*N. du T.*)

venable à quelques milles plus loin. On s'y rendit aussitôt. En chemin, on rencontra les ruines d'un village abandonné et les indigènes reconnurent, au milieu d'un monceau de décombres, la place où s'élevaient jadis leurs cabanes. Cinq milles plus bas, on arriva au lieu qui devait être enclos et servir de *hopo*.

C'était une vallée étroite, une sorte de tranchée conduisant d'une vaste forêt au bord de la rivière. Le nombre et la variété des empreintes marquées sur le sol prouvaient qu'elle était journellement parcourue par la plupart des animaux de la contrée. La forêt composée surtout de mimosas, dont les feuilles constituent la nourriture favorite des girafes, renfermait une foule d'autres essences susceptibles de fournir les matériaux de l'enclos projeté.

Macora promit de se mettre à l'œuvre dès le lendemain, de faire creuser des fossés et abattre des arbres pour la palissade du *hopo*. Willem demanda s'il ne vaudrait pas mieux s'assurer auparavant de la présence de girafes dans le voisinage. Macora répondit que cela n'était pas nécessaire et qu'il avait la certitude que les girafes se trouveraient au moment où le piége serait dressé. En même temps, il conseilla aux chasseurs de ne pas inquiéter les girafes qu'ils pourraient rencontrer avant que la clôture ne fût terminée, travail qui, suivant ses calculs, exigerait environ deux semaines.

Les chasseurs commencèrent, dès lors, à comprendre les difficultés de la tâche qu'ils avaient entreprise, et ils bénirent le hasard auquel ils devaient la coopération du chef makalolo. Sans son aide, en effet, et celle de ses guerriers, ils n'eussent pu songer à prendre des girafes vivantes. Étant bien montés, ils pouvaient en forcer et en tuer autant que cela leur aurait fait plaisir. Mais ce n'eût été qu'une triste chasse, et Willem lui-même s'en serait bientôt lassé. Leur long voyage avait un tout autre but.

Le lendemain matin, les gens de Macora entreprirent la construction du *hopo;* et pour prouver aux chasseurs que ce travail ne serait pas inutile, le chef leur montra les empreintes d'un troupeau de girafes venues, cette nuit-là même, visiter la rivière.

Macora n'ayant pas voulu permettre à ses jeunes amis de participer en aucune façon à la plantation de la palissade, Groot Willem, Hendrick et Arend résolurent, pour employer utilement leur temps, de faire une excursion le long de la rivière. Hans, absorbé par ses recherches botaniques, resta au camp; mais il se chargea d'abattre le gibier nécessaire à la nourriture des ouvriers. Facetannée demeura avec lui.

Désirant éviter tout encombrement, pendant les deux jours que devait durer leur absence, Willem et ses compagnons n'emmenèrent, outre leurs montures, qu'un seul cheval, qui fut confié à Congo, lequel, comme de juste, suivait son maître Willem.

Rien de plus charmant que le paysage qui se déroula devant les yeux des chasseurs pendant leur premier jour de chasse. Des bosquets de mimosas et d'autres arbres dressaient leurs formes élégantes au-dessus d'une prairie émaillée de fleurs, où toutes les variétés d'antilopes broutaient en paix. Des myriades d'oiseaux au brillant plumage voltigeaient dans les branches. Paradis du chasseur, tel que l'imagination, même la plus active, n'en eût pu rêver de plus beau.

Ce jour-là, nos aventuriers aperçurent pour la première fois la majestueuse girafe. Sept de ces animaux descendaient d'une chaîne de collines bornant au loin la prairie.

« Ne bougez pas! dit Willem; peut être vont-elles s'approcher assez pour que nous puissions les tirer avant d'avoir été éventés. »

Les grands animaux s'avançaient à travers la plaine baignée de soleil, semblables à des tours vivantes, pro-

jetant au-devant d'eux de longues ombres. Dans la perspective, leurs têtes crêtées dépassaient les plus grands arbres. Arrivées à environ deux cents mètres des chasseurs, elles découvrirent ces derniers et faisant subitement volte-face s'enfuirent avec rapidité.

« Nos chevaux sont frais, s'écria Willem, nous les atteindrons. Quoi qu'en ait dit Macora, je veux tuer une girafe. »

Les trois amis sautèrent en selle et se mirent en chasse, laissant le cheval de somme à la garde de Congo. Pendant quelque temps, ils ne s'aperçurent pas qu'ils gagnaient du terrain sur les girafes qui trottaient devant eux en longues et lourdes enjambées. Ils n'en perdaient pas non plus, cependant, ce qui les porta à redoubler de vitesse.

Ils dévorèrent ainsi environ quatre milles. Leurs chevaux commençaient à donner des signes de fatigue, lorsqu'ils remarquèrent que le pas des girafes se ralentissait sensiblement.

« J'en tiens une, » hurla Willem, en forçant sa monture à un dernier effort.

Un grand mâle, plus fatigué que les autres, était resté en arrière. Les chasseurs l'eurent bientôt atteint et, le séparant de la troupe, firent sur lui une décharge générale. Les balles, qui auraient dû le mettre bas, semblèrent donner une nouvelle vigueur à ses membres exténués et il s'enfuit plus rapide que jamais.

Les chasseurs ne s'arrêtèrent que le temps nécessaire pour recharger leurs carabines, reprirent la chasse, rattrapèrent la girafe et lancèrent une seconde volée, Willem visant entre les deux épaules, les autres à la tête.

La girafe s'arrêta subitement et vacilla comme un arbre prêt à tomber. Sa tête s'agita convulsivement à droite, puis à gauche. Elle fit deux ou trois efforts impuissants pour maintenir son équilibre et tomba lourdement sur le sol.

Fiers de leur victoire, les chasseurs mirent pied à terre près de la majestueuse créature, tout à l'heure monument mobile, preuve vivante de la puissance créatrice, maintenant gisante sur le vert tapis de la prairie, dans les dernières convulsions de la mort.

CHAPITRE XIX

LA GIRAFE

Il n'existe peut-être pas au monde de quadrupède présentant des formes plus gracieuses, un plus magnifique pelage, une apparence plus imposante et plus majestueuse que le *Cameleopardus*, généralement connu aujourd'hui sous le nom de girafe que lui ont donné les Français. Mesurant dix-huit pieds, du sabot de la jambe de devant au sommet du crâne, c'est l'animal le plus grand de la création.

On ne compte qu'une seule espèce de girafe. L'élégance et la hauteur de sa taille, l'agréable variété et la disposition des couleurs de sa robe, la douceur de son caractère ont excité, lors de sa réapparition en Europe, à une époque relativement récente, un intérêt immense.

Quoiqu'elle fût parfaitement connue des anciens Romains et qu'elle jouât un rôle assez considérable dans les fêtes somptueuses du peuple-roi, la girafe disparut d'Europe après l'écroulement de l'empire romain, et resta, pendant des siècles, complétement étrangère au monde civilisé.

Ce ne fut que vers la fin du quinzième siècle que l'on entendit, en Europe, parler de nouveau de la girafe,

Laurent de Médicis en ayant fait venir une à Florence.

Le premier de ces animaux qui parut en Angleterre était un don du pacha d'Égypte à Georges IV. Elle arriva en 1828, mais mourut l'année suivante. Le 24 mai 1836, quatre girafes furent exposées dans le Jardin zoologique de Regent's Park. Elles avaient été amenées du sud-ouest du Kordouan: leur transport à Londres avait coûté un peu plus de 2800 livres sterling (70000 fr.).

Au premier coup d'œil, les jambes de devant de la girafe semblent presque deux fois aussi longues que celles de derrière; mais il n'en est réellement pas ainsi. Cette différence apparente provient de la hauteur des épaules comparée à celle des hanches. La tête est petite proportionnellement au reste du corps; elle est supportée par un cou de six pieds de longueur s'effilant gracieusement aux environs du crâne. La hauteur de l'animal, calculée du sommet de la tête aux sabots des pieds de devant, se partage à peu près également entre le cou, les épaules et les jambes. Mesurée du sommet des hanches aux sabots des pieds de derrière, elle dépasse rarement six pieds et demi à sept pieds.

La tête est munie d'une paire d'excroissances, improprement appelées cornes; elles n'ont, en effet, rien de commun avec celles des autres animaux. D'une substance poreuse, elles sont recouvertes de poils gros et courts. Jusqu'à présent les naturalistes n'ont pu réussir à déterminer l'usage de ces protubérances osseuses, qui ne peuvent servir ni à l'attaque ni à la défense. Elles se déplacent trop facilement pour offrir la moindre résistance en cas de choc[1].

1. Les cornes de la girafe, bien que petites et revêtues de peau et de poil, sont loin d'être aussi inoffensives que veut bien le dire l'auteur. On a vu, à Londres, les mâles s'en servir les uns contre les autres avec une vigueur singulière; c'est leur arme naturelle la plus à craindre, parce qu'on n'a pas le temps de prévoir le coup que l'ani-

L'œil est admirable. Plus doux, plus expressif encore que celui de la gazelle, il est enchâssé de manière à ce que l'animal puisse voir dans toutes les directions sans tourner la tête.

La girafe possède des sens très-subtils; comme, de plus, elle est d'une timidité excessive, on ne peut l'approcher qu'avec un cheval rapide.

Elle se nourrit des feuilles et des fleurs d'un arbre en forme de parasol, une espèce de mimosa, nommée mokaala par les indigènes d'Afrique et kameel-dorn (épine à chameau) par les colons hollandais du Cap.

Sa langue est longue, flexible, admirablement disposée pour la préhension; elle s'en sert, comme l'éléphant de sa trompe, pour arracher les branches qui croissent hors de l'atteinte de ses lèvres.

La peau de la girafe a une épaisseur qui atteint souvent un pouce et demi; elle est si résistante que vingt ou trente balles sont quelquefois nécessaires pour mettre l'animal à bas. Toutes ces blessures, l'animal les reçoit en silence, car il est muet.

Contrairement aux autres animaux, son poil brunit avec l'âge. La robe de la femelle est un peu plus claire que celle du mâle; sa taille est aussi bien moins élevée.

La girafe ne se défend qu'avec ses pieds de derrière dont elle se sert avec beaucoup plus d'efficacité que tout autre quadrupède, sans en excepter le cheval. La proéminence de ses yeux lui permettant de voir par derrière, quand elle veut frapper un ennemi, elle le fait, pour ainsi dire, à coup sûr. Ses ruades sont assez violentes pour briser le crâne ou enfoncer les côtes.

mal va porter. La girafe, en effet, ne frappe pas comme le daim, le bœuf ou le bélier, en abaissant et en relevant le tête; elle frappe en dirigeant, par un mouvement latéral du cou, l'extrémité obtuse et calleuse de ses cornes contre l'objet qu'elle veut atteindre. On a vu une girafe femelle percer ainsi, en jouant, une planche de sapin qui avait deux centimètres et demi d'épaisseur. (N. du T.)

Si on ne l'inquiète pas, c'est le plus inoffensif des animaux.

Une bête si étrangement charpentée, douée d'autant de vitesse et de vigueur, est certainement créée pour un autre usage que pour brouter les feuilles des mimosas; mais cet usage, l'homme ne l'a pas encore découvert.

CHAPITRE XX

LUTTE DE VITESSE

Laissant en place le corps de la girafe, assez à contrecœur, car Groot Willem désirait ardemment l'emporter, les chasseurs se mirent en quête de la rivière. A leur grande satisfaction, la Luize, ou un autre cours d'eau de la même largeur, se présenta presque aussitôt à leurs yeux, et ils en longèrent le bord, cherchant un endroit favorable pour faire baigner leurs chevaux altérés.

Sur un demi-mille environ, ils trouvèrent la rivière inaccessible, à cause de l'escarpement de la berge. Mais ils découvrirent, non loin du bord, un petit étang auprès duquel ils firent halte.

Leurs montures avaient soif; elles avaient faim aussi, et les chasseurs se décidèrent à les laisser, pendant une couple d'heures, brouter l'herbe luxuriante qui entourait l'étang.

« Je suppose, dit Hendrick, que Congo aura eu le bon esprit de nous suivre.

— Oui, répondit Groot Willem, je pense qu'il sera ici dans deux heures.

— Mais es-tu sûr qu'il puisse nous trouver?

— Certainement, il le peut, répliqua Willem. Il sait que nous devons suivre la rivière en aval, et le courant le guidera. Sinon, il a Spoor'em avec lui. En remontant la rivière, nous le rencontrerions probablement en chemin.

— Mais nous n'avons que faire de remonter actuellement, reprit Hendrick ; notre route est en aval.

— Alors, restons ici et attendons-le. »

Tandis qu'ils discouraient ainsi, un son grave et profond se fit entendre, accompagné d'une vibration du sol, réelle ou imaginaire. Les arbres d'un bosquet voisin s'agitaient en tous sens, quelques-uns même tombaient brisés ; on aurait dit que la futaie était assaillie par un violent ouragan. Les chevaux prirent l'alarme, dressèrent la tête, hennirent et galoppèrent çà et là, comme s'ils ne savaient de quel côté diriger leur fuite.

Au même moment, des arbres froissés émergea une troupe d'éléphants qui, en abordant la prairie, poussèrent des cris ressemblant, à s'y méprendre, aux éclats de la trompette.

Les chevaux s'enfuirent rapidement, et les chasseurs, sachant que leur existence dépendait de leurs montures, s'élancèrent à la poursuite des fugitifs. Presque aussitôt, cependant, ils furent obligés d'y renoncer. Un des éléphants, qui tenait la tête de la troupe, les chargea ; ils durent s'occuper d'eux-mêmes et songer à effectuer leur propre retraite.

Les autres éléphants suivirent les chevaux. Tous les pachydermes semblaient frappés de folie, à l'exception de trois ou quatre qui restèrent près de l'étang.

Les chasseurs se trouvaient dans un immense danger. Une volée bien dirigée pouvait arrêter l'élan du pachyderme courant sur leurs talons et mettre les autres en fuite. L'idée en vint simultanément aux trois jeunes gens ; car chacun d'eux épaula et fit feu au même moment et dans la même direction. Cette décharge n'eut

d'autre résultat que de pousser jusqu'au paroxysme la rage de l'éléphant et d'activer son élan.

Il ne fallait pas songer à recharger. Tous trois gagnèrent au pied, tremblants de se voir atteints et de tomber, l'un ou l'autre, sous la patte du gigantesque quadrupède. Ils coururent vers la rivière. Prendre toute autre direction, c'eût été se jeter sur les défenses des autres éléphants qui arrivaient, exaspérés par les cris de leur congénère blessé. Ils réussirent à atteindre la berge et allaient plonger dans l'eau, lorsqu'une exclamation d'Arend les arrêta.

« Suivez-moi! » dit-il.

Et, au même instant, il s'élança sur le tronc d'un cotonnier tombé en travers du courant.

L'éléphant enragé était si près, que Groot Willem, arrivé le dernier, sentit sa jambe frôlée par la trompe.

Le sommet de l'arbre se trouvait de plusieurs pieds plus bas que la berge où ses racines adhéraient encore. Les jeunes gens n'eurent donc qu'à se laisser glisser sur le tronc. Les branches reposaient sur quelques rochers perçant la surface, ce qui avait empêché l'arbre d'être emporté par le courant, très-rapide en cet endroit.

Les jeunes gens se croyaient sauvés; et bien que, dans ces circonstances ordinaires, la situation ne leur eût paru rien moins qu'agréable, ils éprouvaient ce sentiment de bonheur indescriptible qu'on ne ressent qu'après avoir échappé à quelque grand danger.

L'éléphant, s'acharnant contre les racines de l'arbre, faisait, pour atteindre ses ennemis, des efforts impuissants.

Les chasseurs étaient bloqués, mais, pour le moment, en sûreté. En examinant leur lieu de refuge, ils virent que le roc sur lequel s'appuyait la cime de l'arbre avait seulement trente pieds de circonférence au fond et dix pieds de diamètre à la surface. C'était juste autant d'espace qu'il leur en fallait; mais comme les branches

étaient longues et larges, ils pouvaient se mouvoir tout autour, en procédant comme l'auraient fait des singes en semblable occurrence.

D'après sa manière d'agir, l'ennemi se rendait parfaitement compte de leur situation; pendant quelques minutes il parut se consulter sur l'opportunité d'abandonner le siége ou de le continuer. Pendant ce temps, les chasseurs, après avoir repris haleine, rechargèrent leurs armes, se préparant à recommencer les hostilités. Comme s'il eût compris leurs intentions, l'éléphant s'éloigna tranquillement.

« Il est parti, s'écria Groot Willem, mais ne nous hâtons pas de le suivre. Je ne serais pas fâché de me reposer encore un peu.

— J'espère que nous n'attendrons ici que le temps nécessaire, fit observer Hendrick, c'est-à-dire jusqu'à ce que toute la troupe ait pris congé. Contrairement à ce que nous avons observé jusqu'ici, ces éléphants-là ne semblent pas le moins du monde avoir peur de nous. »

La place qu'occupaient nos chasseurs se trouvant à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la rive, ils ne pouvaient voir ce qui se passait dans la plaine. Arend proposa de remonter le tronc et d'envoyer à l'ennemi une balle d'adieu s'il était encore à portée.

Groot Willem et Hendrick s'y opposèrent énergiquement. Ils voulaient laisser partir les éléphants sans les inquiéter davantage.

Quelques minutes s'écoulèrent; Arend offrit de nouveau de s'assurer si leur adversaire avait quitté la place.

« Non, pas encore, dit Willem; ne nous montrons sous aucun prétexte. L'éléphant peut nous guetter; en te voyant, il s'imaginerait que nous sommes impatients de déguerpir, et il s'entêterait à rester. Il faut agir avec autant de prudence que si nous avions affaire à un homme. »

Au bout d'une demi-heure, Groot Willem se hissa le long de l'arbre jusqu'à ce que sa tête fût au niveau de la

berge. Un coup d'œil suffit. Il se retourna gravement vers ses compagnons :

« C'est comme je pensais, dit-il; l'animal est toujours là; il nous surveille. Il veut une vengeance, et je commence à croire qu'elle ne lui échappera pas. Nous aurons le temps de mourir de faim, avant qu'il ne se décide à s'éloigner.

— Où est-il? demanda Hendrick.

— Au bord de l'étang, s'arrosant avec sa trompe; mais je vois bien qu'il tient ses yeux toujours fixés de notre côté.

— Est-il seul? s'enquit Arend.

— Oui; je n'aperçois pas les autres. Il est seul près de l'étang. Nous l'avons blessé; mais il est toujours aussi vif et alerte, et il nous faudra le tuer raide si nous voulons reconquérir notre liberté. »

Sur cette observation, qui ne reçut aucune réponse, Groot Willem regagna le rocher, et les trois compagnons, saisissant leurs carabines, se disposèrent à attaquer l'ennemi.

CHAPITRE XXI

UN ENNEMI DIFFICILE A TUER

Groot Willem recommença son ascension, armé, cette fois, de sa carabine, et suivi de ses compagnons.

L'éléphant se tenait toujours auprès de l'étang. Pour l'obliger à l'abandonner et à s'avancer à portée, Willem se montra sur la rive. L'animal l'aperçut. Mais, obéissant à un instinct dont l'intelligence humaine aurait pu être

jalouse, il attendait évidemment que ses ennemis eussent quitté leur retraite pour prendre de nouveau l'offensive.

« Il est parfaitement inutile de tirer d'aussi loin, dit Willem. Je vais essayer d'avancer. Faites attention à me laisser la voie libre, car, selon toute probabilité, je serai encore chargé. »

Trois cents mètres au moins séparaient la rive de l'étang. Willem franchit le tiers de cette distance et s'arrêta. L'éléphant le regardait faire, parfaitement indifférent en apparence. La position prise par l'animal empêcha Willem de prendre son point de mire habituel; mais comme l'éléphant semblait décidé à ne pas bouger, le jeune homme visa à la tête. La détonation fut immédiatement suivie d'un cri bruyant et d'une charge impétueuse. Willem se hâta de regagner l'arbre; quand il atteignit sa retraite, l'éléphant ne s'en trouvait qu'à cinq ou six pas.

Au même moment Arend et Hendrick firent feu. L'énorme bête se contenta de secouer les oreilles, et, tandis que les chasseurs rechargeaient leurs armes, elle retourna d'un pas mesuré vers l'étang. Là, elle fut saluée de sept nouvelles balles, sans qu'elle fît seulement mine de se déranger.

L'heure avançait; il n'y avait plus que deux heures de jour, et de lourds nuages noirs s'amoncelaient au sud-ouest. Treize coups de feu avaient été tirés sur l'éléphant, sans que rien témoignât qu'il fût blessé. Les chasseurs se voyaient indéfiniment bloqués; selon toute probabilité, ils auraient à passer sur leur arbre la nuit entière, et à lutter contre les fureurs d'un orage tropical.

Chacun d'eux déchargea une fois encore sa carabine, sans résultat apparent.

La pluie commença bientôt à tomber, non pas en gouttes, mais en nappes. Jamais, dans leur existence aventureuse, les jeunes gens n'avaient été exposés à un pareil

déluge. Ayant à s'occuper exclusivement du soin de garantir leurs munitions et le bassinet de leurs carabines, ils durent, pour le moment, renoncer à toute tentative d'évasion.

Aux dernières lueurs du jour, Groot Willem fit une nouvelle reconnaissance : l'éléphant n'avait pas bougé; il attendait avec patience et veillait.

Une obscurité si profonde que les chasseurs ne se voyaient plus l'un l'autre s'étendit sur la rivière, et le ciel continua, sans se lasser, à verser des torrents d'eau. Ils auraient pu alors s'échapper sans être aperçus; mais ils n'en éprouvaient plus le désir. Certains que l'animal ne résisterait pas jusqu'au matin à ses nombreuses blessures, il résolurent d'attendre tranquillement sa chute, afin de s'emparer de ses magnifiques défenses.

Deux ou trois heures se passèrent. La pluie tombait toujours, quoique moins violemment.

« Eh bien, vrai, je suis très-mal à mon aise! dit Hendrick. Facetannée et Congo, dans leurs fosses, ne pouvaient être beaucoup plus malheureux que nous. L'ennemi n'est probablement plus sur ses gardes. Si nous délogions!

— Ceci mérite considération, répondit Arend. Quand même l'éléphant serait parti, nous ne pourrions trouver nos chevaux dans une nuit aussi noire. S'il nous guette encore, nous ne le verrions pas à cinq pas. Nous ferions mieux de passer la nuit ici.

— Tu as raison, Arend, dit Groot Willem; je ne crois pas qu'entre nous trois, nous ayons un fusil susceptible d'être déchargé. Une attaque nous trouverait actuellement sans défense. »

L'avis d'Arend fut adopté, et il fut décidé qu'on resterait sur le roc jusqu'au matin.

Pendant toute la nuit, le ciel continua à se fondre en eau, et nos amis finirent par douter de revoir jamais la lumière du jour. Elle parut enfin. Au moment même où

les premiers rayons du soleil illuminaient l'horizon, un soudain craquement de branches fit tressaillir les chasseurs : le pont qui les avait aidés à gagner le rocher s'inclinait vers le courant.

« Attention! s'écria Arend. Gare aux branches! »

Ils s'élancèrent au sommet du rocher juste à temps pour ne pas être balayés. Un moment après, toute communication avec la terre ferme leur était enlevée.

Le jour les trouva sur un îlot de pierre si étroit qu'ils pouvaient à peine s'y tenir debout. La rivière, grossie par l'orage, venait baigner leur pieds et menaçait de monter encore. Ils avaient la perspective, fort peu agréable, d'être entraînés à la suite de leur pont de bois.

L'éléphant ne leur causait plus la moindre inquiétude. Eussent-ils voulu, d'ailleurs, affronter l'animal, la possibilité leur en faisait absolument défaut. Nouveaux Prométées, ils étaient cloués à leur rocher.

Sur les deux rives, la berge, trop haute, ne leur aurait pas permis d'aborder, en supposant qu'ils eussent réussi à vaincre la rapidité du courant. Habiles nageurs tous trois, ils auraient pu descendre la rivière jusqu'à un point où la berge se serait trouvée au niveau de l'eau. Mais diverses raisons s'opposaient à ce qu'ils adoptassent ce moyen de sauvetage. D'abord il leur faudrait abandonner leurs carabines, ce qui équivalait à renoncer à leur expédition. Ensuite, dans cette partie de la rivière où les avait jetés le hasard le courant était d'une extrême violence. Ils pouvaient être entraînés avec une force irrésistible et brisés sur les rochers des rapides.

« Et j'ai, dit Hendrick, un troisième motif pour ne pas choisir le chemin de l'eau : hier, en arrivant ici, j'ai aperçu un couple d'énormes crocodiles. Il ne doit pas en manquer dans la rivière.

— Alors, dit Arend, ne bougeons pas pour le présent. Les crocodiles ont toujours faim, et je ne tiens pas à leur servir de pâture.

— Quant à moi, je ne consentirai jamais à perdre mon roër, ajouta Groot Willem; j'appuie la proposition. »

Ils restèrent donc sur le rocher, mais en maugréant; leur patience s'épuisait.

Le soleil montait dans le firmament et ses rayons semblaient vouloir se concentrer uniquement sur les chasseurs, qui ne se rappelaient pas avoir jamais éprouvé une chaleur aussi intense ni un aussi vigoureux appétit. Cette sensation géminée rendit bientôt Arend et Hendrick presque fous. Groot Willem seul conservait encore un peu de calme.

« Je serais curieux de savoir si l'éléphant nous guette toujours, dit ce dernier. Dans ce cas, il mériterait bien cette épithète de vieux fou dont Facetannée est si prodigue envers Congo. Je suis fâché de ne pouvoir lui renune petite visite et le récompenser de sa veille prolongée. »

En parlant ainsi, Willem n'avait d'autre but que de relever l'esprit de ses compagnons. Mais sa plaisanterie n'obtint aucune réponse, pas même un sourire.

CHAPITRE XXII

SÉPARATION

Tout le jour, ils restèrent sur l'îlot de pierre. Ils ne craignaient plus d'être balayés par le flot qui, évidemment, avait atteint son maximum de crue, mais dont la baisse ne se manifestait pas encore.

Le soleil, au zénith, plus brûlant que jamais, les grillait littéralement sur le rocher. La situation était devenue intolérable.

« Aurons-nous à passer ici une autre nuit? demanda impatiemment Hendrick.

— J'en ai bien peur, répondit Willem.

— Et demain?... que ferons-nous? dit Arend. La chance nous favorisera-t-elle demain plus qu'aujourd'hui? Ce n'est pas probable.

— C'est vrai, dit Willem. Aussi, devons-nous absolument trouver un moyen de sortir de cette situation infernale.

— J'ai une proposition à faire, dit Hendrick, après avoir réfléchi un instant. Que l'un de nous entre dans l'eau et cherche en aval un point de débarquement. S'il réussit à prendre terre, il remontera la berge jusqu'ici et lancera dans le courant l'une de ces plantes grimpantes que nous voyons pendre aux arbres. Les autres la saisiront, se hâleront jusqu'à la rive, l'escaladeront et nous serons sauvés.

— Voilà une bonne idée, répliqua Arend; mais qui de nous la mettra à exécution? Quant à moi, je suis disposé à en courir le risque.

— Le danger est grand, sans aucun doute, dit Hendrick; mais il y en a un autre tout aussi grand qui nous menace si nous ne prenons pas une décision : c'est de mourir de faim.

— Très-juste, reprit Arend. Et comme j'aime mieux servir de pâture à un crocodile que d'attendre ici une telle mort, je vais incontinent me mettre à l'eau. Si, dans trois ou quatre heures, vous ne me revoyez pas sur la berge, vous en conclurez, ou que j'ai été dévoré par les crocodiles, ou que je me suis brisé la tête contre les rochers. »

Les autres jeunes gens ne voulurent pas accepter le dévouement d'Arend, et il s'éleva entre les trois compagnons une lutte de générosité. Chacun d'eux affirmant, — ce qu'il n'aurait pas fait en toute autre circonstance, — qu'il était meilleur nageur que les deux autres.

Cette discussion menaçait de s'éterniser, aucun ne consentant à céder le péril aux autres; on convint, enfin, de s'en rapporter au sort, qui désigna Hendrick.

« Bravo! s'écria ce dernier Le hasard est intelligent! Je suis l'auteur de la proposition; il est juste que je la mette à exécution. Adieu! va! »

Se dépouillant vivement de ses vêtements, il serra les mains d'Arend et de Willem, s'élança dans la rivière et partit avec la rapidité de la flèche. Les deux amis le suivirent des yeux avec anxiété; mais la violence du courant était telle, qu'en moins de trois minutes il avait disparu.

Les deux premières heures s'écoulèrent, pour Willem et Arend, dans une pénible attente; à l'expiration des deux dernières heures, cette attente s'était convertie en une inexprimable angoisse.

« La nuit approche, fit observer Arend; si, à la chute du jour, Hendrick n'est pas revenu, je pars à sa recherche.

— Oui, répondit Willem, profitons de la force qui nous reste. Si tu pars, je pars avec toi. Quand nous mettrons-nous en route?

— Sous peu. Certainement Hendrick a dû rencontrer, à un mille tout au plus, un point où il a pu aborder. Cette distance, il l'a vite parcourue, à en juger par la rapidité avec laquelle il a été entraîné. Il sera de retour bientôt, ou jamais. »

Une autre heure se passa sans apporter des nouvelles de l'absent.

« Reste, toi, Willem, dit Arend, et laisse-moi partir seul.

— Non, répondit le grand chasseur, nous irons ensemble. J'avais cru d'abord que, tant que je vivrais, je n'abandonnerais pas mon roër; mais je vais m'y résoudre. Il ne faut pas rester ici un moment de plus. Ma faiblesse augmente d'heure en heure. »

Les deux compagnons retiraient leurs bottes et se préparaient à entrer dans l'eau, lorsque les sons d'une voix connue parvint à leurs oreilles.

La silhouette de Congo, à cheval, se profilait sur la berge, juste en face du rocher.

« N'ayez pas peur, baas Willem, cria-t-il, je reviens tout à l'heure. »

Ce disant, il partit au galop. Le bruyant ronflement d'un éléphant expliqua la cause de cette fuite soudaine.

« Puissances célestes! s'écria Arend. Combien de temps encore devons nous rester ici?

— Seulement jusqu'à demain, j'espère, répondit Willem. Congo se rend au camp; il ne peut être de retour avant le matin.

— Mais penses-tu qu'il s'en ira sans essayer de nous venir en aide?

— Oui; que peut-il faire? — Rien. Il le sait, et va chercher du secours. Seul, il ne pourrait tuer l'éléphant; et, en admettant même l'absence de l'animal, comment parviendrait-il à nous tirer d'embarras? La distance d'ici à la berge est d'environ vingt mètres. Certes, au moyen d'une corde, nous réussirions à gagner la rive. Les plantes pourraient en tenir lieu; mais Congo ne les a pas remarquées. Je crois qu'il a observé d'un coup d'œil les difficultés de notre position et qu'il va s'occuper de les surmonter.

— Je l'espère, répliqua Arend; et, dans ce cas, nous n'avons plus de craintes à éprouver pour nous-mêmes. Il ne nous faut plus qu'une petite dose de patience. Mais notre pauvre Hendrick! »

Willem ne répondit pas. Ce silence fit comprendre à Arend que son compagnon avait à peu près perdu l'espérance de revoir jamais Hendrick.

Le soleil s'inclina lentement et la nuit enveloppa de nouveau la rivière de ses ombres. L'anxiété, à défaut

des étreintes de la faim, aurait suffi pour empêcher nos aventuriers de goûter un seul instant de repos. De l'eau, ils en avaient abondamment, bien qu'ils ne l'obtinssent pas sans quelque difficulté; ils devaient, en effet, se pencher sur le courant pour y plonger une de leurs poires à poudre vidée à cet effet.

Une autre aurore éclaira l'horizon; le soleil parut rouge et ardent, versant des nappes de chaleur de plus en plus intenses à mesure qu'il montait dans un ciel sans nuages. Les jeunes gens n'avaient plus que quelques heures à attendre. Mais le Cafre viendrait-il? C'est surtout en Afrique que les déplacements sont soumis aux péripéties les plus imprévues. Nos amis le savaient; leur situation présente n'était-elle pas une preuve que quelque accident avait pu empêcher Congo de parvenir au camp? A ce moment, ils avaient, en ce qui concernait Hendrick, la certitude presque absolue d'un malheur sérieux; — de la mort peut-être.

Pour les confirmer dans cette opinion, trois crocodiles se présentèrent. Nageant autour du rocher à fleur d'eau et sans s'éloigner, ils semblaient s'attendre à voir bientôt tomber entre leurs tranchantes mâchoires les proies vivantes qu'ils guettaient. La vue de ces hideuses créatures fit bouillir le sang dans les veines de Willem, qui se prit à songer au sort probable de son compagnon. La même destinée ne les menaçait-elle pas, Arend et lui? Il saisit sa carabine, en retira la poudre mouillée, la rechargea, visa l'un des monstres à l'œil, et fit feu. La détonation fut suivie d'un bruyant plongeon. Le crocodile frappé se dressa d'abord au-dessus de la surface, puis retomba et se mit à tourner sur lui-même avec vélocité, couvrant d'écume les chasseurs qui surveillaient son agonie. Ses compagnons descendirent rapidement la rivière. Comme ils s'éloignaient, la même idée se présenta spontanément à l'esprit des deux frères. Ils songeaient à Hendrick!

Qu'était-il devenu ? Suivons aussi le courant et nous le saurons.

CHAPITRE XXIII

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Une fois dans l'eau, Hendrick n'eut pas à se livrer à de violents efforts. Un léger mouvement des membres le maintint à la surface et la rapidité avec laquelle il était entraîné lui faisait espérer la prochaine conclusion de son voyage. Il lui fallait atteindre un endroit où la rive fût assez basse pour lui permettre d'aborder et le courant assez peu rapide pour qu'il pût le couper. Il passa près de plusieurs rochers qu'il n'évita que par hasard, tant ses mouvements se trouvaient paralysés par la violence des eaux.

A un mille environ du lieu où il avait laissé ses amis, Hendrick s'aperçut que, des deux côtés de la rivière, la berge s'inclinait en pente douce et il essaya de gagner le bord. Le courant était aussi rapide que jamais; pour chaque pied qu'il faisait dans la direction de la terre, il dévallait de plusieurs mètres.

La vélocité de sa course éveilla dans son esprit le sentiment vague d'un péril auquel il n'avait pas songé avant le départ et qui, par le fait, n'avait aucun rapport avec les éventualités qu'il avait à prévoir. Jusqu'ici, son voyage s'était accompli sans encombre. Il avait échappé aux rochers et aux crocodiles; mais il sentait qu'un danger tout aussi terrible, sinon plus redoutable encore, le menaçait. L'eau semblait glisser sur un plan incliné; et,

par de là, directement en face, il croyait entendre le grondement d'une cataracte.

Ce qui n'était d'abord qu'une conjecture devint bientôt une certitude. Il était porté, avec la rapidité d'une flèche, vers la cime d'une chute d'eau.

Déployant toute son énergie, il s'efforça d'atteindre la terre à un point où la berge était accessible. Il y réussit presque. Une dizaine de brasses encore, il se trouvait à portée des buissons surplombant la rive; il était sauvé. Mais cette courte distance, il ne put la franchir, et le courant implacable le roula vers l'abîme.

Sur la berge même du précipice, un petit rocher dressait sa pointe aiguë à trois pieds environ de la surface. Par le jeu du hasard, plutôt que par le fait d'une volonté déterminée, Hendrick fut porté vers ce rocher; il le saisit dans ses bras et s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Son corps pivota autour de la pointe qu'il tenait embrassée, jusqu'à ce que ses jambes pendissent au-dessus du gouffre.

Quoique la force du courant fût partiellement brisée par l'interposition du rocher, Hendrick eut besoin de toute sa vigueur pour ne pas être entraîné. Peu après, il réussit à sortir de l'eau et à se hisser sur le rocher, un pied sur le rebord, l'autre sur la pointe de la petite pyramide.

Essayer de gagner la rive à la nage, c'eût été s'exposer à une mort immédiate. D'un bond, Hendrick aurait pu atteindre la berge; mais il n'avait pas l'espace nécessaire pour prendre son élan, et le défaut de précision lui eût certainement été fatal. Il n'avait qu'un perti à prendre, l'immobilité.

Les heures s'écoulèrent. La torture d'une situation aussi pénible devint bientôt intolérable. Il n'obtenait de soulagement qu'en se replongeant dans l'eau, se soutenant, comme il l'avait fait d'abord, avec ses bras passés autour de la pointe rocheuse. Mais ce genre de repos —

s'il est permis de lui donner ce nom — ne pouvait se prolonger au delà de deux ou trois minutes; le pauvre jeune homme était bientôt obligé de reprendre la position perpendiculaire.

« Il n'y a pas ici le moindre danger de crocodiles, pensait-il, tandis qu'il était dans l'eau suspendu au rocher, s'il en venait un, il n'aurait pas le temps de me toucher, mourût-il d'inanition. »

Il passa toute la nuit dans cette horrible situation.

Le jour vint et il éprouva de nouveau la douleur de voir la rive se dresser à quelques pieds de lui, aussi hors de sa portée, cependant, que s'il en était séparé par plusieurs milles d'eau courante.

La fortune semblait vouloir épuiser contre lui toutes ses rigueurs.

Ne pouvant atteindre la rive, il lui vint l'idée de regarder au-dessous. Se penchant autant que possible, il examina la chute. Elle avait environ trente pieds perpendiculairement. Au delà, s'étendait une vaste nappe d'eau presque dormante.

Devait-il s'abandonner à la cataracte? Cette question, il commença à la discuter avec lui-même.

S'il avait été persuadé de tomber dans une eau profonde, sa décision aurait été bientôt prise. Mais, selon toute probabilité, il serait précipité sur des rocs dentelés et, par conséquent, tué sur place. De plus, il constata que, en deçà de la cataracte, les bords de la rivière étaient infranchissables des deux côtés, à cause de leur escarpement, et qu'il aurait à parcourir une longue distance avant de pouvoir aborder. Après une chute de trente pieds, la force devait lui manquer pour se soutenir à a surface; dans tous les cas, il serait incapable de nager longtemps.

Après de mûres et anxieuses réflexions, il abandonna l'idée d'une aussi périlleuse tentative.

En dépit de ses cruelles préoccupations, sa pensée se

reportait sans cesse sur les amis qu'il avait laissés sur le rocher. Il avait la certitude que Willem et Arend suivraient sa voie périlleuse, si ce n'était déjà fait. L'un ou l'autre avait dû quitter le roc; tous deux, peut-être, étaient partis en même temps et avaient été lancés par-dessus la cataracte au milieu des ténèbres, sans qu'il pût les apercevoir.

A mesure que fuyait le temps, ses souffrances augmentaient. Son agonie morale atteignit enfin un tel degré d'intensité, qu'il éprouva souvent la tentation d'y mettre un terme, en abandonnant son corps à la cataracte et son âme à son Créateur.

Mais la pensée du suicide s'évanouit devant une angélique vision. L'image de Wilhemina van Wyk passa devant ses yeux; il crut entendre la voix de sa bien-aimée lui ordonner de prendre patience et de conserver l'espoir.

Hendrick obéit et attendit.

CHAPITRE XXIV

RÉUNION

Les deux frères, abandonnés sur le rocher attendaient aussi.

Ils étaient sûrs que Congo viendrait à leur aide aussitôt que possible; mais la plus grande partie du chemin devait être faite pendant la nuit, — temps dangereux pour voyager. — Il avait eu plus que le temps d'aller au camp et d'en revenir. Sœur Anne, en plongeant ses regards sur la plaine poudroyante, du haut de la tour du

château de Barbe-Bleue, n'éprouvait certes pas plus d'anxiété que n'en ressentaient Willem et Arend en fixant le sommet de la falaise.

Leurs angoisses eurent enfin un terme. Vers midi, des voix d'hommes vinrent frapper agréablement leurs oreilles et, un moment après, ils virent paraître sur la berge Hans, Congo et Macora. Ce dernier s'était fait accompagner d'une vingtaine d'indigènes munis de longues cordes.

« Où est Hendrick ? demanda tout d'abord Hans d'une voix tremblante.

— Nous ne pouvons le dire, répondit Willem. Il a descendu la rivière à la nage pour chercher une place où il pût aborder. Nous craignons qu'il ne lui soit arrivé malheur. »

Pendant ce colloque, Macora avait emmené une partie de ses gens à quelque distance en amont de la rivière. Près de la berge se trouvait couché un tronc d'arbre d'environ cinquante pieds de longueur, tout à fait mort et parfaitement sec. Des cordes furent fixées à l'une des extrémités ; puis, le tronc fut poussé dans le courant et dirigé de manière à ce qu'il dérivât sur le rocher où se tenaient les deux jeunes gens. Emporté par le courant, il arriva promptement en contact avec le rocher et les amarres, vigoureusement tenues par quelques indigènes, l'empêchèrent de descendre plus loin. Avec l'agilité d'une couple de chats, Willem et Arend s'élancèrent à califourchon sur ce pont improvisé et furent halés vers la rive sur laquelle, avec une joie profonde, ils posèrent enfin le pied.

Le premier objet qui attira leurs regards fut le corps de l'éléphant sur lequel ils avaient tant de fois fait feu. L'animal avait enfin succombé; sa rage implacable ne s'était éteinte que dans la mort.

L'absence de toute préoccupation personnelle eut pour résultat de rendre plus poignantes les appréhensions entretenues par les chasseurs sur le compte de l'ami ab-

sent. Bien qu'épuisés par la fatigue et mourants d'inanition, Willem et Arend ne voulurent prendre ni repos ni nourriture, avant de s'être mis à la recherche d'Hendrick.

De tous les sentiments humains, l'égoïsme seul excepté, il n'en est pas de plus tenace que l'espérance. Il y avait alors vingt-quatre heures qu'Hendrick avait disparu. Il existait à peine une chance contre cent de le retrouver, et cependant les jeunes gens espéraient encore.

Munis de vivres destinés à être consommés en route, ils descendirent le cours de la rivière. Les gens de Macora, au moins la plupart d'entre eux, ne les suivirent qu'à contre-cœur. Ils venaient d'accomplir à marche forcée un voyage de près de trente milles et se sentaient fatigués. Mais ce n'était pas l'unique raison de leur visible répugnance. Ils savaient de quelle manière Hendrick avait quitté ses compagnons. Manquant naturellement de ce vif sentiment d'amitié qui animait Hans, Willem et Arend, ils n'écoutaient que la froide logique, et, contrairement aux jeunes gens, n'entretenaient pas la moindre espérance de revoir l'absent. Enfants du pays, ayant une parfaite connaissance de la cataracte, ils étaient convaincus qu'Hendrick, lancé par-dessus les chutes, s'était brisé en tombant dans le gouffre et, désormais, roulait vers l'Océan.

Quand on eut fait un peu plus d'un mille, Groot Willem déchargea sa carabine. Le bruit de la détonation se prolongea, d'écho en écho, fort loin le long de la rive. Chacun s'arrêta, tendant anxieusement l'oreille.

La réponse arriva. Malgré l'éloignement, on reconnut distinctement le son de la voix humaine. Poussant une exclamation de joie, les trois chasseurs s'élancèrent; et, un instant après, au moment où Hans appelait : Hendrick! les mots suivants partaient du sein de la rivière : « Par ici, c'est moi! »

Bientôt les jeunes gens, debout sur la berge, à quel-

ques pieds seulement de celui qu'ils cherchaient, se rendaient compte des circonstances qui l'avaient empêché de venir au secours de ses compagnons.

Quand les chasseurs affamés eurent fait honneur aux vivres apportés par les gens de Macora, on retourna à l'endroit où était tombé l'éléphant. On y établit un campement et, les feux ayant été allumés, chacun fit ses dispositions pour la nuit.

Mais avant de s'abandonner au sommeil, les jeunes gens durent entendre le récit que Congo avait à leur faire.

Resté seul, après que ses maîtres se furent lancés à la poursuite des girafes, le Cafre attendit tranquillement pendant deux ou trois heures. Ne voyant personne revenir, il était parti, suivant la piste des chasseurs; mais ayant à prendre soin du cheval de somme, il avançait lentement. La nuit le surprit auprès du corps de la girafe morte. Incapable de suivre les traces pendant les ténèbres, il resta là jusqu'au matin. Dans l'intervalle, la pluie avait effacé les empreintes, si bien que le limier Spoor'em, lui-même, ne les relevait qu'avec la plus extrême difficulté.

Bientôt, Congo s'aperçut que les pistes des chevaux se séparaient. Il suivit l'une d'elles et finit par rencontrer un cheval, mais sans selle, sans bride et sans cavalier. C'était la monture de Willem, qui s'était échappée à la vue des éléphants.

Reconnaissant qu'il avait pris une mauvaise voie pour retrouver son maître, Congo rétrograda sur la piste du cheval. Celle-ci le conduisit à l'endroit où les éléphants avaient chargé pour la première fois, et, en atteignant la berge de la rivière, il aperçut ses maîtres debout sur le rocher. Mais l'éléphant blessé le chassa de son poste d'observation et l'obligea à prendre précipitamment la fuite. Il en avait vu assez, toutefois, pour comprendre qu'il devait se rendre au camp et y demander du secours. C'est ce qu'il avait fait.

Les chasseurs passèrent tranquillement la nuit près de l'étang. En dépit de leur épuisement, la joie qu'ils éprouvaient de se trouver encore une fois réunis les eût tenus éveillés. Mais Hâns et Macora, les voyant exténués, n'insistèrent pas pour obtenir les détails de leur périlleuse expédition, et, dès le coucher du soleil, le plus profond silence régna dans le camp.

Deux chevaux étaient perdus; malheur sérieux, dans les circonstances présentes. Mais la vie des trois jeunes gens avait été miraculeusement sauvée, et aucun d'eux ne se sentait en disposition d'accuser le sort.

Le lendemain matin, on retourna à l'emplacement où se construisait le piége destiné aux girafes. On y trouva Facetannée attendant avec impatience le retour des chasseurs. Sa joie éclata en bruyants transports; mais il trouva moyen de faire observer que ses maîtres avaient été plus heureux qu'il ne s'y attendait en les voyant s'éloigner avec Congo seul pour guide.

CHAPITRE XXV

MÉPRISES NOCTURNES

La construction du *hopo* ne pouvant, on s'en souvient, être terminée avant quinze jours, Groot Willem résolut d'organiser une nouvelle partie de chasse.

Le gibier abondait dans le voisinage immédiat du campement; mais le chef protesta énergiquement contre l'usage des carabines, dont les détonations devaient nécessairement trahir leur présence. Plusieurs girafes avaient été aperçues, dans les bouquets de mimosas, et les bords

de la rivière portaient des marques évidentes de leur passage. Macora craignait qu'elles ne prissent l'alarme et ne disparussent du canton avant l'achèvement du piége.

Mais Willem était chasseur et il n'avait quitté ses foyers que pour satisfaire sa passion. Il ne pouvait, en conséquence, rester pendant deux semaines, les bras croisés. Avec Hendrick et Congo, il quitta le camp pour visiter une rivière située, d'après le dire du chef, à une trentaine de milles au nord-ouest. Les chasseurs espéraient atteindre ce cours d'eau en une journée, et ils y auraient réussi s'ils n'avaient donné en chemin sur une troupe d'élans dont la poursuite les retarda.

Ils bivaquèrent cette nuit à une distance de la rivière qui, dans leur estimation, ne devait pas dépasser cinq milles ; et, le lendemain matin, ils continuèrent leur voyage dans la même direction. Ils parcoururent dix à quinze milles sans rencontrer d'eau.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent près d'un petit ruisseau sortant d'un étang. Supposant que c'était un affluent de la rivière indiquée par Macora, ils conclurent qu'en le descendant ils atteindraient enfin le cours d'eau désiré. Toutefois, ils ne s'empressèrent pas de se mettre en route, le canton environnant présentant toutes les apparences d'un excellent terrain de chasse. Dans le sol détrempé s'imprimaient les brisées d'animaux de toutes sortes ; et Willem proposa de passer la nuit à l'affût sur les bords de l'étang. Hendrick y ayant consenti, les chevaux furent entravés et mis au vert.

En moins d'une heure, les chasseurs eurent creusé, à vingt pas du bord, deux trous assez profonds pour les cacher complétement.

Dès la première heure de la nuit, laissant Congo sous la protection d'un grand feu, ils se glissèrent chacun dans son trou et commencèrent leur silencieuse veillée.

Les premiers animaux qui se présentèrent à l'abreuvoir furent des antilopes d'une petite espèce. N'ayant aucun

besoin de vivres, les chasseurs laissèrent boire les charmantes créatures, sans les inquiéter.

Tout à coup, il se produisit, dans le troupeau, une vive commotion suivie d'une fuite rapide. Un léopard avait bondi sur une des antilopes; et tandis que les autres détalaient, le carnassier jeta sa proie sur ses épaules et se prépara également à quitter la place.

Willem ne lui en laissa pas le temps. Il fit feu, et la lourde balle du roër s'enfonça dans les flancs du léopard. Poussant un épouvantable rugissement, l'animal se dressa tout debout sur ses pattes de derrière, fit quelques pas en avant et s'affaissa. L'obscurité était profonde et le coup avait été tiré presque au juger; mais le chasseur n'eût pu mieux réussir, même en plein jour.

L'étang fut ensuite visité par des hyènes, des chacals et d'autres fauves ne valant pas la poudre qui aurait été employée à les tuer.

Un temps se passa pendant lequel les chasseurs n'eurent d'autre distraction que les glapissements et les grognements des mangeurs de charognes assemblés autour de l'étang.

« Je ne m'amuse pas du tout, murmura Hendrick d'un ton boudeur. C'est à peine si je puis tenir mes yeux ouverts »

Une heure encore s'écoula sans qu'ils aperçussent de gibier digne d'un coup de fusil, et Willem commençait aussi à se fatiguer de son inaction.

Les deux amis songeaient à abandonner leurs trous et à rejoindre Congo près du feu, lorsqu'ils entendirent des pas plus pesants que ceux des hyènes s'approcher de l'étang. Les yeux seuls au niveau du sol, cherchant à percer les ténèbres, ils regardaient anxieusement dans la direction du son.

Deux grands animaux s'approchaient de l'étang.

« Des couaggas[1] ! dit Willem à voix basse.

1. *Couagga* (*Equus Quaccha*) rappelle le cheval par la petisse

— Oui, répondit Hendrick. Jetons-les bas. Ça ne vaut pas grand'chose, mais l'exercice nous tiendra éveillés. »

Willem, incapable de refuser un coup de fusil, tira le premier. L'animal qu'il avait visé bondit en avant et plongea dans l'étang. Son compagnon tournait le dos pour prendre la fuite, lorsque, à son tour, Hendrick fit feu. Il crut d'abord avoir manqué son coup. Mais bientôt il entendit l'animal tomber lourdement sur le sol, en poussant un cri qui n'était pas inconnu aux chasseurs, mais qui ne ressemblait en rien à celui du couagga.

Sans dire un mot, les jeunes gens sautèrent hors de leurs trous, et coururent vers les animaux abattus. Le premier qu'ils rencontrèrent fut le quadrupède tué par Hendrick. C'était tout simplement un cheval !

« Un cheval ! s'écria Willem, en se penchant sur le cadavre pour l'examiner. Ce n'est pas le mien, Dieu merci ! ni le tien non plus.

— Ton exclamation ne manque pas d'égoïsme, Willem, dit Hendrick. La bête appartient à quelqu'un. Je vois sur son dos l'empreinte de la selle.

— Soit ! murmura Willem qui estimait sa monture presqu'à l'égal de son roër. En attendant, je suis enchanté que ce ne soit pas le mien. »

Ils marchèrent alors vers l'étang, où l'autre cheval se débattait dans un bas-fond. Comme il était évidemment blessé à mort, une autre balle termina son agonie.

En se demandant quels pouvaient être les propriétaires de ces deux chevaux, les jeunes gens revinrent au bi-

de sa tête et la brièveté de ses oreilles, mais il a la queue, la bande dorsale et les barres transversales de l'âne. Son poil, sur le cou et les épaules, est brun, rayé en travers d'un gris blanc tirant sur le roussâtre ; sa croupe est gris-roussâtre et ses jambes blanchâtres. Cette variété du genre cheval paraît limitée à l'Afrique centrale où elle habite les plateaux de la Cafrerie. Divers voyageurs l'ont désignée sous le nom de *Cheval du Cap*. Quant à celui de *Couagga*, il lui a été donné à cause de son cri *couagg!* qui a quelque analogie avec celui du chien. (*N. du T.*)

vac, tous deux sous l'impression qu'ils avaient détruit suffisamment de créatures vivantes pour cette nuit.

Le lendemain matin, dès l'aube, ils s'éloignèrent de l'étang et, continuant à suivre le courant, ils atteignirent après une marche de deux heures, la rivière tant désirée. Ils résolurent de rester là jusqu'au lendemain. Les chevaux furent entravés et les chasseurs fatigués s'étendirent à l'ombre d'un mimosa.

Leur repos fut subitement troublé par les aboiements de Spoor'em et les cris de Congo. Sautant sur leurs pieds, ils se virent entourés par une bande d'environ quarante indigènes armés, les uns, de lances, les autres, d'arcs et de flèches. A l'attitude des survenants, les chasseurs jugèrent les hostilités imminentes. Ils saisirent leurs carabines bien décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

CHAPITRE XXVI

PRISONNIERS

Se précipitant devant Groot Willem, Congo le supplia de ne faire aucune résistance. Son désir de voir ses maîtres se rendre, sans faire un effort pour conserver leur liberté, était si violent, qu'il s'empara de la carabine qu'Hendrick avait déjà portée à son épaule.

« Poison! Flèches et lances, tout poison! » cria le Cafre qui semblait hors de ses sens.

Willem et Hendrick en savaient assez, personnellement, par ouï-dire ou par leurs lectures, sur les tribus africaines qui empoisonnaient leurs lances et leurs flèches,

pour partager les craintes de Congo. Ils n'étaient pas timides, tant s'en faut; mais ils faisaient face à des hommes portant des armes plus mortelles à courte distance que leurs carabines. La plus légère piqûre de javeline entraînait une mort inévitable escortée d'une horrible agonie. Espérer vaincre quarante hommes sans recevoir dans la lutte une ou deux écorchures, c'eût été folie. Les chasseurs écoutèrent donc les objurgations de Congo et déposèrent leurs armes.

Voyant que la capture de ses maîtres et de sa propre personne s'effectuait sans combat, le Cafre rentra en possession de lui-même et demanda arrogamment aux naturels la raison de leur étrange conduite.

L'un d'eux, qui semblait exercer sur les autres une certaine influence, s'avança alors. Son discours rendit Congo un peu moins altier et beaucoup plus soucieux.

L'Africain s'exprimait dans un idiome compris seulement par le Cafre. Il dit qu'il avait perdu deux chevaux, lesquels avaient été tués au bord d'un étang où ils allaient boire. Ces chevaux, il les avait tous deux reçus en présent ; et le chagrin que lui causait leur perte était allégé par la découverte de ceux qui, croyait-il, avaient volontairement détruit sa propriété.

Les chasseurs répondirent, par l'intermédiaire de Congo, que les chevaux avaient été tués par une méprise qu'ils regrettaient profondément, et qu'ils étaient disposés à tenir amplement compte du dommage provenant de leur fait.

Le chef noir assura qu'il n'en demandait pas davantage et invita les chasseurs à l'accompagner à son village, où se débattraient à loisir les clauses de la compensation.

On se mit aussitôt en marche en remontant la rivière. Mais l'attitude et la division méthodique de leur escorte prouvèrent aux chasseurs qu'ils étaient considérés comme prisonniers.

« C'est fort malheureux! dit Hendrick. Nous allons passer sous des fourches caudines. Ces gens-là ne sem-

blent pas d'humeur à se contenter de bagatelles; peut-être exigeront-ils nos chevaux en échange de ceux que nous avons tués.

— Ils ne les auront pas! » s'écria Willem d'un ton déterminé, oubliant qu'en ce moment, il se trouvait prisonnier et que les chevaux étaient déjà en possession des indigènes.

A un mille environ en amont, on arriva à une agglomération de huttes d'où sortit une foule de femmes et d'enfants. C'était évidemment le kraal des ravisseurs.

Sans perdre une minute, le chef de la troupe entama la négociation. Mais s'il semblait désireux d'en terminer promptement, Willem et Hendrick n'éprouvaient pas moins d'impatience de se tirer de ses mains. On rappela Congo en qualité de truchement.

Le chef noir l'invita à informer son maître que les chevaux qu'il avait perdus étaient d'une valeur immense: qu'ils lui avaient été donnés par un estimable ami, un marchand d'esclaves portugais, ajoutant que, dans son opinion, ces bêtes étaient les meilleures du monde et impossibles à remplacer.

— Très-bien! dit Groot Willem, quand cet exorde par insinuation lui eut été traduit; demande-lui son prix.

— Tout ce verbiage a un but, fit observer Hendrick, tandis que Congo causait de nouveau avec le chef. Je crains que nous ne puissions nous tirer d'affaire sans abandonner tout ce que nous possédons.

— Il ne faut pas qu'il demande trop, répliqua Groot Willem, ou il n'aura rien. Nous avons commis un acte irréfléchi, nous en subirons les conséquences, pourvu qu'elles soient raisonnables.

— Voilà d'énergiques paroles, dit ironiquement Hendrick. Seulement, tu oublies que nous ne sommes pas ici pour imposer des conditions mais pour en recevoir. Nous allons, d'ailleurs, savoir à quoi nous en tenir. Le nègre a parlé. Écoutons Congo. »

Avant de décliner ses prétentions, le chef désirait qu'il fût bien compris que le fait dont il se plaignait étant le résultat d'une simple méprise, il ne se montrerait pas exigeant; qu'il ne voulait pas punir les chasseurs de l'acte qu'ils avaient commis, autrement qu'en demandant compensation de sa perte, laquelle, donnait-il de nouveau à entendre, était irréparable.

D'après l'apparence des bêtes qu'ils avaient tuées, les chasseurs pouvaient raisonnablement supposer qu'elles avaient été abandonnées par quelque marchand d'esclaves trop compatissant pour les emmener plus loin. Elles étaient évidemment épuisées par un long voyage; et leur premier propriétaire avait dû savoir gré au chef nègre de leur permettre de mourir, dans ses domaines, de leur belle mort.

Le montant du dommage fut enfin établi par le plaignant, à la fois juge et partie.

« Informe-les, dit-il à l'interprète, que je ne demande comme compensation que leurs chevaux, leurs carabines et leurs munitions.

— Quoi! hurla Groot Willem, en bondissant. Mon cheval et mon roër! Jamais; quand ce serait pour payer tous les chevaux de l'Afrique! »

Hendrick ne se montra pas moins surpris et furieux de cette tentative d'extorsion. Voyant qu'il serait inutile de parlementer plus longtemps, les jeunes gens, sans dire un mot, se dirigèrent vers leurs chevaux, dans l'intention de sauter en selle et de décamper.

Naturellement, le chef et ses gens s'interposèrent, et il s'ensuivit une mêlée dans laquelle Groot Willem fit sentir aux indigènes la pesanteur de ses poings. Une dizaine de noirs le pressaient, cherchant à lui enlever son arme; quelques-uns allèrent bientôt mesurer le sol et parmi eux le chef lui-même. Il s'abstint de décharger son arme. Il ne pouvait tuer qu'un homme et ses ennemis étaient une légion.

Digitized by Google

On n'aurait probablement pas réussi à s'en rendre maître sans lui ôter la vie, si l'un des Africains, plus rusé que les autres, ne s'était avisé d'un ingénieux stratagème. Prenant un grand panier conique, servant à la pêche du poisson, il s'avança derrière le chasseur et l'en coiffa comme d'un éteignoir. Quelques indigènes se saisirent des bords du panier, le géant fut terrassé et solidement garrotté avec des courroies de peau de zèbre.

Quant à Hendrick, il avait, dans le commencement de la lutte, reçu d'un des naturels un coup qui l'empêcha de faire aucune résistance. Bientôt après, ficelé comme son compagnon, il se trouvait, comme lui, hors d'état de bouger.

Congo n'avait pris aucune part à la lutte, ce qui n'empêcha pas les Africains de le garrotter comme ses maîtres.

La rage d'Hendrick, en se réveillant de son court évanouissement et en sentant les cordes qui l'immobilisaient, est impossible à rendre. Il n'existe pas, pour un homme courageux et impressionnable, de supplice plus cruel que de se trouver impuissant à se venger après avoir été soumis à une profonde humiliation.

Groot Willem, non moins brave, mais d'un tempérament différent, se résigna plus facilement. Sa colère avait été allumée par la tentative faite pour lui enlever ce qu'il estimait le plus au monde — son roër. Il avait été vaincu en cherchant à le conserver. Maintenant qu'il l'avait perdu, en même temps que sa liberté, il fit appel à sa philosophie et attendit stoïquement la suite des événements.

Congo, qui avait vu avec indifférence et même avec un plaisir apparent, garrotter ses maîtres, faisait fort piteuse mine depuis qu'il avait été soumis au même traitement. Mais sa situation ne pouvait inspirer à ses compagnons de captivité aucune commisération, sa conduite étant bien de nature à le faire soupçonner d'ingratitude.

CHAPITRE XXVII

TRISTES PENSÉES

Les prisonniers durent assister immobiles au partage de leurs dépouilles, dont la plus grande partie fut accaparée par le chef lui-même, comme une sorte de compensation pour la perte de ses chevaux ainsi que pour le dommage qu'avait subi sa propre personne dans la lutte avec le grand chasseur. Mais le sentiment de leur humiliation n'était pas le seul qui remplît le cœur des jeunes gens ; ils en éprouvaient un autre, plus violent, celui de la vengeance.

« C'est inutile, baas Willem, dit Congo, qui avait réussi à se rapprocher de son maître. Nous serons mis à mort pour avoir combattu. »

Congo s'évertua ensuite à démontrer que si aucune résistance n'avait été faite, on aurait pu trouver une occasion favorable pour rejoindre Macora. Cette occasion, elle était perdue maintenant, même pour lui, qui n'avait simulé la trahison que pour se faire bien venir des indigènes et trouver ainsi le moyen de venir en aide à son jeune maître.

« Penses-tu vraiment qu'ils aient l'intention de nous assassiner, Congo, interrogea Willem.

— Oui, baas, certainement, répondit le Cafre. Ils ont peur maintenant de nous laisser partir.

— Mais s'ils veulent nous tuer, pourquoi ne le font-ils pas tout de suite? » demanda Hendrick.

Congo leur expliqua que ceux qui les avaient capturés

étaient un fragment d'une tribu errante de Cafres Zoulous, peuplade guerrière, craignant peu les blancs. Ils appartenaient à une race qui demandait un tribut aux colonies portugaises du Nord et l'obtenaient; et il était persuadé qu'ils ne pardonneraient jamais l'insulte que Willem avait faite à leur chef en le jetant bas devant tous ses sujets. Ce fait seul les condamnait à mort. Il ajouta que les hommes blancs n'étaient jamais suppliciés en vue du kraal, de peur que les femmes et les enfants n'en parlassent à d'autres blancs que le hasard amènerait dans la contrée. Toute la tribu savait parfaitement ce qui allait se passer; mais l'exécution n'aurait qu'un petit nombre de témoins. On les conduirait, pendant la nuit, à deux ou trois milles du village; là on les mettrait à mort. En revenant leurs exécuteurs raconteraient que les patients avaient été renvoyés dans leur pays. Dans l'opinion de Congo, le chef n'était pas disposé encore à assister à l'exécution; il voulait, toutes affaires cessantes, jouir tranquillement des dépouilles qu'il s'était récemment adjugées.

Ces explications prouvaient une connaissance trop approfondie des mœurs et coutumes du peuple entre les mains duquel ils étaient tombés, pour que Willem et Hendrick n'ajoutassent pas foi aux assertions de leur domestique. Ils ne renoncèrent pas cependant, à tout espoir. Une occasion de sauver leur vie pouvait se présenter; leur vie seule, il est vrai, car ils ne devaient prétendre à rentrer en possession ni de leurs chevaux, ni de leurs carabines.

Quand arriva le soir, les prisonniers crurent s'apercevoir que la surveillance dont ils étaient l'objet se relâchait. Mais ils essayèrent vainement de briser leurs liens ou même de les relâcher. Ils avaient été trop soigneusement garrottés, sans doute, par des gens dont l'habileté s'était perfectionnée aux dépens de leurs propres compatriotes livrés aux négriers.

Dans la soirée, un noir s'approcha de Groot Willem et l'examina avec une profonde curiosité. Willem crut voir des traits qui ne lui étaient pas inconnus. En considérant plus attentivement le personnage, il reconnut en lui l'homme qu'il avait sauvé de la colère de Macora, l'exilé Sindo.

Le chasseur tressaillit. Il sentit subitement son abattement se dissiper et faire place à l'espérance. Certainement le noir ne se montrerait pas ingrat et intercéderait en faveur des prisonniers. Il ne ferait ainsi que remplir un devoir.

Willem essaya de lui faire comprendre qu'il l'avait reconnu, espérant que cela stimulerait son zèle.

La tentative échoua. Une expression de méprisant dédain se peignit sur les traits du nègre qui s'éloigna lentement.

« C'est Sindo, murmura Hendrick. Il semble être au mieux avec nos ennemis. Ne nous viendra-t-il pas en aide?

— Oui, c'est Sindo, dit Congo; mais ne comptez pas sur lui.

— Pourquoi cette idée, Congo?

— Il est trop sage pour se mêler de nos affaires. »

Ceci pouvait être vrai. Sindo, par trahison, s'était mis une fois dans l'embarras et avait vu la mort de près. Il eût été imprudent à lui de s'exposer au même danger dans la tribu qui l'avait recueilli.

Telle était l'interprétation que Groot Willem se sentait enclin à donner de la conduite de l'Africain. Sindo était un ingrat. Il n'avait pas témoigné la moindre sympathie à ceux qui lui avaient tendu la main à l'heure de l'adversité. Au contraire, il les avait reniés imperturbablement.

Toute la nuit les chasseurs restèrent dans leurs liens. Le jour arriva; on ne parut pas songer à les en délivrer.

« Que signifie cette conduite? demanda Hendrick. Qu'entendent-ils faire de nous?

— Je commence à croire que Congo a raison, répondit Willem. Ils ne nous veulent pas de bien. Ils nous ont volés et laissés garrottés toute la nuit. Cela me semble suspect.

— Mais oseront-ils nous tuer? demanda le cornette. Nous sommes des blancs et d'une race qui sait venger le mal fait à ses frères. Ne craindront-ils pas les conséquences de leur forfait?

— Je l'aurais pensé jadis, répliqua Willem. Mais à la façon dont ils nous traitent, je crois qu'ils ne craignent rien.

— Je vais vous dire, baas Willem, dit Congo. Ce chef a trop peur.

— Eh bien! il a une singulière manière de le faire voir.

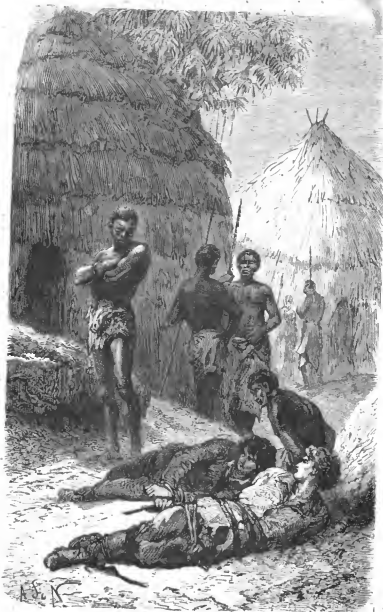
— J'entends qu'il a peur de nous laisser partir. Nous mourrons, baas Willem. »

Le Cafre prononça ces mots d'un ton de résignation qui prouvait qu'il avait la ferme conviction de leur réalité.

« Est-ce possible, Hendrick? dit Willem en se tournant vers son compagnon. Dis-moi, ne rêvons-nous pas?

— Je puis en répondre pour moi-même, répliqua Hendrick, car jamais je n'ai été aussi éveillé; les courroies qui entourent mes poignets m'entrent dans la chair. Je mourrai, s'il faut que je reste plus longtemps attaché. Mais ces gens-là oseront-ils nous assassiner? »

Pendant quelque temps, les captifs gardèrent le silence. Ils réfléchissaient aux atrocités nombreuses qu'ils savaient avoir été commises par les Cafres Zoulous sur les blancs de la colonie du Cap — actes de violence perpétrés sans provocation et sous la menace même de représailles, peu probables, dans les circonstances actuelles. Les sauvages qui les tenaient prisonniers se trouvaient à une trop grande distance pour craindre d'être châtiés par les colons du Sud; et ils n'avaient aucune espèce de considération pour les trop timides Européens du Nord.



Un noir s'approcha. (Page 113.)

Digitized by Google



Digitized by Google

Ce n'était pas tout encore. Les chasseurs avaient causé aux indigènes un préjudice et avaient ensuite refusé ce qui leur était demandé comme compensation. Dans leur résistance, ils avaient frappé un chef; grave injure. Enfin, les chevaux, les carabines, les munitions tombés entre les mains des sauvages, étaient, pour ceux-ci, des objets d'une inappréciable valeur; et le moyen le plus sûr d'en conserver la possession était de mettre les captifs dans l'impossibilité de les réclamer jamais, ou de demander réparation de leur spoliation.

En somme, le cas se présentait sous les plus sombres couleurs. Nos aventuriers commencèrent à croire que décidément Congo avait raison en affirmant qu'il fallait mourir.

CHAPITRE XXVIII

VOIE DOULOUREUSE

Un autre jour s'écoula sans modification dans la situation des prisonniers. Par le fait, à l'exception des femmes et des enfants, personne ne s'occupait d'eux. Le chef, en compagnie de quelques hommes de la tribu, passa toute la journée à tirer à la cible avec les carabines capturées et à se familiariser avec l'usage des divers objets enlevés à ses prisonniers.

« Qu'attendent-ils donc? s'écria Hendrich avec impatience. S'ils doivent nous tuer, qu'ils se hâtent. Je préfère la mort aux misères que j'endure.

— Vrai, répondit Willem. On ne tient guère à la vie quand on souffre autant. Mais l'incertitude est encore de

l'espoir. Pense à cela, Hendrick. Nous n'avons pas vu Sindo aujourd'hui. Avec quel soin l'ingrate créature se dérobe à nos regards !

— Si nous n'avions pas besoin d'amis, dit Hendrick, j'ose affirmer qu'il ne nous renierait pas. Mais n'importe : c'est le dernier qui se montrera ingrat envers nous, puisque, selon toute probabilité, nous n'aurons plus jamais l'occasion de rendre service à personne. »

La nuit vint. Une agitation anormale se manifesta alors chez les naturels. Quelques hommes couraient de côté et d'autre, portant des torches et se préparant évidemment à quelque grave événement.

Les chevaux furent sellés.

« Je vous l'ai bien dit, s'écria Congo. Ils vont nous emmener pour nous tuer. »

Willem et Hendrick restèrent silencieusement spectateurs de ce qui se passait. Un acte sérieux et solennel allait s'accomplir ; mais, accablés par leur misère, presque anéantis par leur longue immobilité, tout changement leur semblait un soulagement.

Le chef de la tribu apparut, monté sur le cheval de Willem, à la tête d'une douzaine de noirs, et se dirigeant vers l'étang où avaient été tués les chevaux. Les prisonniers furent entraînés à sa suite. Spoor'em et les autres chiens escortaient la marche, parfaitement inconscients des terribles préoccupations de leurs maîtres.

Le cortége traversa le village, entre une double haie de vieillards, de femmes et d'enfants. Tous considéraient curieusement les condamnés, quelques-uns avec pitié, d'autres avec une intime satisfaction.

Les prisonniers se demandèrent pourquoi la tribu se pressait ainsi sur leur passage. On s'était à peine inquiété d'eux, lors de leur arrivée et tout le temps qu'ils étaient restés attachés aux arbres. D'où venait ce subit intérêt?

On aurait pu leur répondre que les naturels les regar-

daient avec cette expression de triste curiosité que l'homme accorde toujours à celui de ses semblables qui va mourir de mort violente.

Le chef portait le roër de Willem et semblait se préparer à s'en servir sous peu. De temps en temps, il le portait à son épaule et glissait un regard le long du canon.

« Demande-leur où ils nous mènent, Congo, » dit Hendrick.

Le Cafre s'adressa à l'un des naturels qui se contenta de pousser un sourd grognement.

« Il ignore où nous allons, dit Congo, interprétant cette rauque réponse; mais je le sais, moi.

— Et où?

— Nous allons mourir.

— Congo, s'écria Willem, informe-toi de Sindo. Il peut faire quelque chose pour nous être utile, ou il ne le peut pas. Dans tous les cas, nous ne risquons rien d'essayer. Si c'est non, nous aurons toujours trouvé le moyen de le brouiller avec ses nouveaux amis, en le signalant comme une vieille connaissance. Ce sera pour moi un vrai plaisir. »

Obéissant à son maître, le Cafre s'enquit de Sindo. Le chef l'entendit, fit faire halte et adressa plusieurs questions à ses gens.

« Le chef est comme vous, baas Willem, dit Congo. Il désire savoir où est Sindo. »

Quand le dialogue fut terminé, le chef reprit, avec un des noirs, le chemin du village, alors distant d'environ un demi-mille, ordonnant à sa troupe d'attendre son retour.

Il resta absent près d'une heure. Quand il revint, ses traits étaient bouleversés par la rage. Sa voix tremblait de colère.

Congo écouta attentivement.

« Il parle de Sindo, dit le Cafre. Il jure de massacrer cette vermine dès demain.

— J'espère qu'il tiendra son serment, dit Willem. Je pense que nous avons réussi à éveiller ses soupçons contre le misérable qui recevait de lui l'hospitalité. Il sera puni de son ingratitude. N'aurait-il pas dû essayer de nous sauver, au risque même de changer encore de tribu? »

On se remit en marche, le chef en tête, flanqué de chaque côté d'un noir portant une torche. Quand on s'arrêta, les jeunes gens reconnurent l'emplacement où ils avaient été faits prisonniers.

Le chef, alors, se tournant vers sa troupe, lui adressa un discours que Congo traduisit à ses maîtres.

Il dit, en substance, que les étrangers blancs avaient volontairement et malignement tué deux de ses chevaux, les plus beaux animaux de la création; qu'ils avaient refusé toute réparation; et que quand lui, le chef, avait essayé de se dédommager de ses propres mains, il n'avait pu le faire qu'après une vive résistance, et qu'il avait été jeté bas et sérieusement blessé, en présence de son peuple. Il ajouta que, d'après l'opinion unanime des plus vieux et des plus sages de ses sujets, les prisonniers méritaient une punition pour ces crimes, et que cette punition devait être la mort. Enfin, qu'il les avait amenés au lieu même où l'offense avait été commise, comme à l'endroit le plus propre à l'exécution d'une juste condamnation.

Après avoir entendu la traduction de ce discours, les chasseurs ordonnèrent à Congo d'informer le chef que, s'il consentait à leur rendre la liberté, ils lui abandonnaient volontiers la possession de leurs chevaux, de leurs carabines, de tout ce qu'il leur avait pris, et qu'ils s'engageaient à ne jamais revenir dans le pays et à ne pas l'inquiéter dorénavant. Ils promettaient, de plus, de lui envoyer un présent comme rançon pour leur liberté et leurs vies.

Le chef leur fit répondre qu'étant des hommes blancs, ne pouvait s'en rapporter à leur parole; qu'au lieu de

lui adresser des présents ils reviendraient avides de vengeance; et que, pour se garantir contre cette éventualité, il avait résolu qu'ils mourraient.

Contre cette décision, on ne leur permit pas de faire appel; à partir de ce moment, on ne les écouta plus. Leurs gardiens se contentèrent de pousser des cris assourdissants toutes les fois que Congo essayait de placer un mot, tandis que les naturels qui entouraient le chef se préparèrent à mettre à exécution la sentence de mort.

CHAPITRE XXIX

IL ÉTAIT TEMPS

Les captifs connurent bientôt le genre de mort qui leur était destiné. Les gestes du chef prouvaient surabondamment qu'il allait essayer sa nouvelle arme, le roër de Willem. L'un des motifs pour lesquels il avait épargné si longtemps la vie de ses prisonniers était qu'il voulait apprendre le maniement de l'arme, de façon à s'en servir efficacement dans une occasion aussi importante que l'exécution de deux blancs.

Les courroies qui entouraient les poignets d'Hendrick avaient été serrées, plus qu'il n'était nécessaire, avec du cuir frais qu'avait racorni le soleil; ses mains étaient gonflées et il souffrait plus qu'aucun des deux autres. Et ce n'était pas la seule douleur qu'il éprouvât. Le sort que Congo n'avait d'abord fait que pressentir devenait une horrible réalité. La mort semblait inévitable; ses approches torturaient l'esprit d'Hendrick, esprit actif et susceptible de violentes émotions. Il en avait peur. Mais

cette peur ne procédait d'aucun sentiment bas; c'était tout simplement l'amour de la vie et le désir de s'y cramponner. Hendrick voulait vivre et jouir de l'avenir qu'il avait rêvé. Plus s'avançait le moment d'y renoncer, et plus ses angoisses prenaient d'intensité. Une pensée, cependant, planait sur les regrets qu'il éprouvait d'être rayé du nombre des vivants. Wilhemina van Wyk! Il ne la verrait plus. Son amour pour sa fiancée était plus grand que son amour pour l'existence.

« Willem, s'écria-t-il, est-ce possible! Allons-nous donc mourir ici! Je ne le veux pas! Je ne le puis pas! »

Et il fit, pour briser les liens qui attachaient ses poignets, un violent effort dont le seul résultat fut d'amener des gouttes de sang à l'extrémité de chacun de ses doigts.

Willem, à cette heure solennelle, sentit s'évanouir son impassibilité. Comme Hendrick, il éprouvait les affres de la mort. Il avait aussi ses regrets : ses parents qu'il ne devait plus revoir, l'objet de son expédition qu'il ne pourrait pas accomplir.

Quant à Congo, le sort cruel qui le menaçait et dont le moment était proche, n'avait pas endurci son cœur.

« Baas Willem, dit-il en jetant à son jeune maître un triste regard, vous allez mourir. Je bénis le Dieu que votre père et votre mère m'ont appris à connaître. Je ne retournerai plus jamais à Graff-Reinet, et je ne les verrai pas pleurer sur vous. »

Tout était prêt pour l'exécution, et le chef levait son arme pour viser un des condamnés, lorsque parut soudain une bande considérable de noirs.

Dans la scène de confusion qui suivit, les Zoulous ne surent d'abord s'ils avaient affaire à des amis ou à des ennemis. Ils furent fixés, à cet égard, en entendant un cri de guerre inconnu et en voyant l'attitude menaçante des robustes guerriers, armés de lances, de flèches et de fusils, qui les entouraient.

Enfin, se présentèrent deux blancs que les captifs reconnurent avec bonheur : Hans et Arend ! Leurs compagnons étaient Macora et ses Makalolos.

Une minute avait suffi pour intervertir les rôles, les condamnés étaient délivrés, et leurs exécuteurs prisonniers.

Pas une goutte de sang ne fut répandue, aucune résistance n'ayant été faite. Avant toute explication, les chevaux, les carabines, les munitions pris par les Zoulous rentrèrent en possession de leurs véritables propriétaires.

Une nouvelle occasion se présenta pour Willem d'obéir aux impulsions de sa généreuse nature en intercédant auprès de Macora en faveur de ses bourreaux.

Le chef makalolo était bien décidé à tuer les Zoulous sur place, sans en épargner un seul, et à se rendre ensuite à leur kraal pour le mettre à sac. Cet acte terrible de représailles, il l'eût certainement accompli, sans les instances de ses amis blancs, qui réussirent à lui persuader de s'abstenir de toute violence et de permettre aux Zoulous de s'en retourner chez eux sains et saufs.

« Votre arrivée, dit Hendrick en s'adressant à Hans et Arend, a été des plus opportunes. Juste à temps ! ce qui me semble inexplicable.

— Il n'y a pas là grand mystère, répondit Hans. Quand nous avons appris ce matin votre capture et le danger de mort qui vous menaçait, nous sommes partis immédiatement ; nous avons voyagé toute la journée avec la plus extrême rapidité.

— Mais qui vous a donné connaissance de notre situation ?

— Qui ? Sindo, l'homme dont Macora voulait punir de mort l'ambition. »

Ainsi Sindo n'était pas un ingrat. Il avait marché, ou plutôt couru, toute la nuit, pour porter la nouvelle du

danger que couraient ceux qui lui avaient sauvé la vie. Ne possédant aucune influence sur les ravisseurs, il avait compris que le seul moyen de rendre service aux prisonniers était de faire connaître leur infortune à ceux-là seuls qui se trouvaient en mesure de la conjurer. Ce devoir de reconnaissance, il l'avait heureusement accompli.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, dit un proverbe qui, ce jour-là, rencontra son application. Si, tandis qu'on les conduisait au supplice, les chasseurs n'avaient pas prononcé le nom de Sindo, éveillant ainsi, dans l'esprit du chef zoulou, un soupçon de trahison, leurs sauveurs seraient arrivés trop tard. Le délai occasionné par la recherche du transfuge makalolo fut précisément le fait insignifiant grâce auquel se confirma une fois de plus la sagesse des nations.

Les captifs délivrés réclamèrent Sindo pour l'embrasser. Mais Sindo n'était pas présent. Épuisé par sa longue course, il n'avait pas eu la force d'accompagner les libérateurs; il était resté au camp où se continuait la construction du *hopo*.

Les chasseurs avaient hâte de s'éloigner de ce lieu maudit. Au point du jour, ils se mirent en route avec leurs amis africains.

A leur arrivée, ils trouvèrent Facetannée dans une étrange confusion d'esprit; la joie qu'il éprouvait du retour de ses maîtres était contre-balancée par sa colère contre Congo dont la stupidité avait, selon lui, causé tout le mal.

Macora sut reconnaître le service rendu par Sindo à ses amis blancs : il l'autorisa à reprendre sa place dans la tribu, faveur inouïe chez ces peuples primitifs et qui fut accueillie par l'exilé avec des transports de reconnaissance.

CHAPITRE XXX

LE HOPO

Les derniers événements avaient guéri Willem, au moins pour un temps, de sa passion pour les aventures cynégétiques. Il était venu dans ce pays dans le but exprès de se procurer deux jeunes girafes et de les livrer dans de bonnes conditions au consul hollandais. L'expérience lui avait prouvé que ce but il ne l'atteindrait que difficilement et en s'exposant à périr de mort violente. Rendu prudent par l'adversité, il se contenta de s'occuper avec les Makalolos, de la construction de l'enclos, aidé, en cela, par ses trois compagnons qui, aujourd'hui pensaient plus à leurs foyers qu'aux girafes, ou à toute autre espèce de gibier.

Le piége se composait de deux hautes palissades, d'environ un mille et demi de longueur, convergeant l'une vers l'autre de façon à présenter à peu près la forme de la lettre V. L'ouverture des branches offrait un espace suffisant pour le passage des plus grands quadrupèdes. Au sommet de l'angle qu'auraient formé les palissades, si elles s'étaient rencontrées, on creusa une fosse d'environ quarante pieds de longueur, sur quinze pieds de largeur et huit de profondeur, entourée de lourds troncs d'arbres disposés de manière à en couvrir les bords, et soigneusement dissimulée sous un lit d'herbes et de roseaux.

Le but de cette construction est maintenant facile à comprendre.

Un animal chassé dans l'enceinte, la suivait, pour s'échapper, dans toute sa longueur et tombait nécessairement dans la fosse d'où la fuite était impossible.

Dans les environs de la fosse, la palissade avait une solidité et une élévation suffisantes pour défier toute tentative faite pour la franchir ou pour la renverser.

Grâce au travail combiné des blancs et des noirs, le hope fut promptement terminé. Quand il fut prêt à recevoir le gibier, on décida qu'on en ferait immédiatement l'essai. Une épaisse forêt de mimosas s'élevait en face de l'enclos, — cause première du choix de l'emplacement. Les gens de Macora devaient la battre et en chasser dans la trappe tous les hôtes à quatre pattes.

Le lendemain, dès l'aube, les Makalolos, les jeunes gens et leurs chiens, organisèrent la battue monstre. Ils se divisèrent en deux groupes. Willem, Hendrick et Macora, en tête du premier, se dirigèrent à gauche; Hans, Arend et un des principaux guerriers de la tribu conduisirent l'autre à droite, de sorte que la forêt se trouvait prise sur les deux flancs.

La zone ainsi embrassée avait une superficie d'environ quatre milles de longueur sur trois de diamètre.

Les rabatteurs, accompagnés de la plupart des chiens, pénétrèrent dans la futaie par la lisière septentrionale. Les chasseurs blancs, montés sur leurs propres chevaux, et quelques Makalolos, juchés sur des bœufs, gardèrent les lisières latérales, afin d'empêcher le gibier effarouché de s'échapper du couvert dans tous les sens.

Pendant quelque temps, rabatteurs et chiens semblèrent lutter à qui ferait le plus de tapage; l'effet ne tarda pas à se manifester aux chasseurs postés en dehors.

Avant d'avoir atteint une distance d'un demi-mille, à partir du point de séparation, chacun des groupes obt[illegible] preuve évidente que le repos de nombreuses [illegible]uves avait été violemment troublé. Un

Digitized by Google

effrayant concert éclatait sous bois : trompettes, des éléphants, craquement des branches, rugissements des lions, cris des babouins, rires sauvages et horriblement humains des hyènes.

Macora avait recommandé aux chasseurs de rester un peu en arrière de la ligne des rabatteurs, Willem et Hendrick reconnurent bientôt la sagesse de ce conseil. Une troupe d'éléphants déboucha brusquement du couvert, à quelques mètres seulement en avant du point où ils se tenaient postés. On laissa passer les pachydermes sans les inquiéter.

Peu après, filèrent rapidement quelques zèbres qui s'échappèrent aussi sains et saufs.

Non loin de l'extrémité de la ligne d'affût, du côté que gardaient Willem et Hendrick, un grand troupeau de buffles fit irruption dans la plaine. Heureusement, les chasseurs se trouvaient alors à quelque distance de la forêt et un peu en arrière du troupeau ; autrement, ils auraient difficilement évité d'être renversés et écrasés.

Immédiatement après le départ des buffles, les animaux tant désirés apparurent aux yeux ravis de Willem. Sept ou huit girafes, chassées par les rabatteurs qui s'avançaient bruyamment dans les arbres, sortirent du couvert, du côté de l'extrémité en forme d'entonnoir de l'enclos. Si elles parvenaient à doubler la palissade, elles s'échappaient et le travail de deux semaines était complétement perdu.

Enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, Groot Willem, suivi d'Hendrick, se porta en avant pour leur couper la retraite.

Jamais Willem n'avait éprouvé une aussi violente émotion. Deux jeunes girafes faisaient partie de la harde. Échapperaient elles au hopo ? Quelques secondes en décideraient.

La harde et les chasseurs suivaient deux lignes formant angle et rapidement convergentes. Les timides

girafes s'en aperçurent; et ignorant le danger qui les menaçait, elles obliquèrent et entrèrent dans le hopo.

Les rabatteurs sortaient alors de la forêt de mimosas, et les hommes postés sur la lisière revenaient en toute hâte. Tous les chasseurs se trouvèrent bientôt réunis.

Devant eux, entre les deux branches de la palissade, s'agitait une masse vivante, composée d'espèces diverses de fauves, parmi lesquelles ils aperçurent, avec regret, deux éléphants et un rhinocéros. Au-dessus de cette foule se dressaient, semblable à des tours, les cous des girafes qui semblaient faire tous leurs efforts pour pénétrer les premières dans le hopo.

La masse des animaux devenait de plus en plus compacte, à mesure que se rétrécissait l'espace circonscrit par les bras de l'enclos. A un quart de mille environ de la fosse, les sagaces éléphants firent volte-face et, en voyant marcher vers eux une armée d'hommes et de chiens, ils pratiquèrent une brèche dans la palissade et s'enfuirent. Au grand contentement des chasseurs, plusieurs zèbres suivirent le même chemin. Quant aux girafes, elles étaient trop loin pour profiter de la rupture de l'enclos.

L'excitation de la chasse avait littéralement affolé les Makalolos. Poussant des cris aussi discordants que perçants, ils s'élançaient en avant, impatients d'assister aux convulsions des nombreuses victimes qui, obéissant au seul sentiment de la peur, couraient vers la fosse où toutes devaient infailliblement tomber. Les nègres, en ce moment, présentaient, dans toute sa plénitude, l'expression des passions diaboliques inhérentes à l'espèce humaine... La fuite des éléphants les exaspéra jusqu'à la rage, quoique ces animaux eussent, sans aucun doute, détruit l'effet attendu de la construction du hopo. Ils semblaient ne poursuivre qu'un but, détruire la vie animale, se baigner dans le sang, repaître leurs yeux des dernières palpitations des cadavres.

CHAPITRE XXX

DÉSAPPOINTEMENT

Avant d'atteindre la fosse, plusieurs antilopes et quelques autres fauves avaient été renversés, foulées aux pieds, écrasées. Celles qui respiraient encore furent rapidement achevées. Les nègres n'avaient pas de temps à perdre. Ne fallait-il pas assister dans tous ses détails à un spectacle si sauvage, si effroyable, si inhnmain par l'invention et l'exécution, que la plume est impuissante à le décrire?

La nouveauté de la scène, la surexcitation de la chasse non moins que la contagion de la folie furieuse des Africains, développèrent, chez Groot Willem et ses compagnons, des transports sauvages : ivresse de sang qui les poussa en avant avec une impétuosité égale à celle des plus frénétiques Makalolos.

Les animaux qu'ils chassaient devant eux se concentraient actuellement en une masse tumultueuse et bruyante. La fosse engloutit toutes ces victimes rugissantes, beuglantes, bêlantes, glapissantes; s'empilant les unes sur les autres, elles l'eurent bientôt comblée, formant ainsi un plancher vivant sur lequel la queue du troupeau put passer et s'échapper.

Le spectacle qui frappa les yeux des chasseurs, quand ils s'approchèrent de la fosse, ne devait jamais s'effacer de leur mémoire. Du fond montait le rugissement d'un lion englouti sous son gibier favori. Pour la première fois, le carnassier avait à portée de sa griffe une trop

grande quantité d'antilopes. Du milieu de la foule surgissait un quadrupède qu'aucun autre n'aurait été capable de renverser; c'était le muchocho, ou rhinocéros blanc, aperçu parmi les fauves forcés dans le hopo. A chacun de ses mouvements, des corps s'aplatissaient, des os craquaient, des cris de rage et de détresse s'éteignaient. Les pattes de derrière du muchocho semblaient reposer sur le sol de la fosse, tandis que son train de devant s'appuyait sur des créatures gémissant sous son poids.

Quelques-unes des girafes tranchaient sur la masse mouvante. Craignant qu'elles ne fussent exposées à la puissance de destruction de l'immense rhinocéros, Willem plaça la bouche de son roër près de l'un des yeux du pachyderme et fit feu. La détonation s'entendit à peine au milieu du vacarme étourdissant qui remplissait la fosse; mais l'effet de la décharge se manifesta immédiatement Le muchocho était mort.

Tous les bras furent alors mis en réquisition pour déblayer la fosse et empêcher les jeunes girafes d'être tuées ou étouffées, dans le cas où elles seraient encore vivantes.

Au moyen de courroies de cuir munies de nœuds coulants, on hâla sur le bord les antilopes et tout le petit gibier, et l'on parvint ainsi à déblayer cet encombrement. On retira ensuite le corps d'une jeune girafe, qui fut examinée avec un intérêt touchant au délire. Elle était chaude encore, mais tout à fait morte, ayant eu l'épine dorsale brisée.

L'une des vieilles girafes, un grand mâle, s'agitant convulsivement, devint le but de tous les regards. Comme, selon l'expression d'Hendrick, la bête était par trop vivante, on lui envoya une balle qui mit fin à ses mouvements désordonnés et à son existence.

On vit ensuite la tête et le cou d'une autre jeune girafe, dont le corps était presque enfoui sous ceux d'animaux plus grands, et qui paraissait parfaitement

saine. On la retira de la fosse avec toutes sortes de précautions. Quand elle eut été déposée doucement sur le bord, on lui passa deux courroies autour du cou pour l'empêcher de s'échapper. Elle n'avait pas plus de deux mois, juste l'âge requis; mais on s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas aussi intacte qu'on l'avait cru d'abord.

Tandis qu'elle se démenait pour recouvrer sa liberté, on remarqua que l'une de ses jambes de devant ne s'appuyait pas sur le sol, et ballottait deçà, delà. Elle était brisée. La bête, superbe sous tous les rapports, ne pouvait être emmenée au Cap, encore moins en Europe. La seule grâce que l'on pût faire à la victime tremblante et et effarée de l'ambition de Groot Willem, était de la tuer; le jeune chasseur assista à l'exécution avec autant de chagrin et de regret qu'il en avait éprouvé à la mort du pauvre Smoke.

La fosse fut enfin vidée et les chasseurs purent, à loisir, contempler l'hécatombe.

Sept girafes avaient été détruites, presque toutes par la rupture du cou. Ce cou, de six à sept pieds de hauteur, était trop délicatement charpenté pour avoir pu résister aux piétinements d'un si grand nombre de lourds animaux.

Quoique cette première tentative eût échoué, il n'était pas prouvé encore que le hopo avait été construit en vain, Macora affirmant que, dans deux ou trois jours, on pourrait trouver d'autres girafes dans la forêt de mimosas et tenter une seconde battue.

Cette assurance consola en partie les chasseurs du désappointement qu'ils avaient éprouvé, quoique tous regrettassent amèrement que deux magnifiques créatures, réunissant toutes les conditions désirées, n'eussent été poussées dans la trappe que pour y mourir. Ils pouvaient chasser un grand nombre de troupes de girafes, sans y rencontrer deux jeunes animaux semblables à ceux qui gisaient à leurs pieds.

Mais Groot Willem était armé d'autant de résolution que de patience; bien des échecs devraient se succéder avant qu'il renonçât à l'entreprise qui l'avait entraîné aussi loin vers le Nord.

Les Makalolos ne se plaignaient pas, eux, au contraire; ils étaient en possession d'une masse de viande de boucherie qui leur demanderait beaucoup de temps à à préparer et plus de temps encore à manger.

Le lendemain de la grande chasse, de longues courroies, attachées transversalement à des perches perpendiculaires, supportaient des chapelets de viande séchant au soleil, tandis que tous les buissons, tous les arbrisseaux du voisinage étaient festonnés de la même manière. Pour la confection de cette sorte de conserve, nommée dans le pays *biltongue*, les noirs n'employèrent que les parties les plus délicates de chaque animal; les déchets furent transportés loin du camp où ils constituèrent un splendide banquet pour les vautours, les hyènes et autres mangeurs de charognes, de poil et de plume.

Le troisième jour, de tous les animaux abattus, il ne restait que la viande séchée par les Makalolos et les os nettoyés par les carnassiers.

CHAPITRE XXXII

LES CHASSEURS CHASSÉS

Quatre jours après la tentative infructueuse de ce hopo, les empreintes d'autres girafes furent découvertes sur la berge de la rivière. Une nouvelle harde s'était établie dans la forêt de mimosas. Quelques animaux étaient des jeunes; les empreintes le prouvaient.

Les espérances de Groot Willem se réveillèrent avec une énergie à la hauteur de laquelle s'éleva l'enthousiasme de ses compagnons. Un nouvel essai pouvait être couronné de succès. Dans ce cas, sous quelques semaines, Hendrick et Arend se trouveraient près de celles qui régnaient sur leurs pensées, et Hans ferait ses préparatifs pour ce fameux voyage en Europe qu'il méditait depuis si longtemps.

Le chef Macora n'avait pas témoigné la moindre disposition à abandonner ses amis blancs après leur premier échec. Il leur avait promis aide et assistance jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le but; et bien qu'il fût rappelé dans son kraal par des exigences politiques et domestiques, il était aussi décidé que jamais à demeurer avec eux.

Dans ce cœur d'élite, tout sentiment personnel s'effaçait devant la parole donnée. Il se trouvait assez récompensé de son dévouement, si actif et si intelligent, par la sincère amitié et la profonde reconnaissance de ses jeunes amis.

Le second essai du hopo devait avoir lieu le lendemain. La veille, dans la soirée, les chasseurs de girafes partageaient avec le chef leur dernière bouteille de schiedam. Ils causaient avec animation de la chasse du lendemain, se berçant des plus merveilleuses prévisions, lorsque Sindo se présenta devant eux. Il revenait d'un voyage vers le Nord, au kraal où il avait trouvé un asile, après avoir été banni par Macora, et qui obéissait au chef dont les chevaux étaient tombés sous les balles de nos chasseurs. Sa visite, faite dans le plus grand mystère, avait pour but de ramener sa femme et ses enfants. En ceci, il avait réussi, il rapportait quelque chose de plus du kraal ennemi — le renseignement que le chef Zoulou, offensé par les jeunes chasseurs, était toujours altéré de vengeance.

Il s'était abouché avec Mosélékatsé, le tyran de cette

partie de l'Afrique et l'avait informé que le chef Makalolo Macora, son vieil ennemi, était revenu à son ancien kraal et avait dérobé à un ami du noble roi des choses fort précieuses, — des chevaux, des carabines et des esclaves. Une troupe considérable de guerriers avait été aussitôt mise en campagne pour s'emparer de Macora et de ses gens ou, comme l'expliqua Sindo, pour les chasser « hors du monde. » On pouvait s'attendre à voir paraître l'ennemi dans deux ou trois heures!

Mis sur leurs gardes par cet avertissement, les chasseurs expédièrent des vedettes pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Macora avait prévu le danger; il était alors imminent.

Le lendemain, dès l'aube, les vedettes revinrent annonçant la présence des guerriers de Moselékatsé. Ils avaient campé, pendant la nuit, à une distance de moins de cinq milles, c'est-à-dire à une heure de marche tout au plus.

Sautant aussitôt à cheval, Hendrick et Arend partirent en éclaireurs. Pendant leur absence, on fit hâtivement les paquets et l'on se prépara, soit à combattre, soit à fuir.

Au bout d'une heure, les deux cornettes apportèrent la nouvelle de l'approche d'environ trois cents hommes armés.

« Leurs intentions ne sont pas douteuses, dit Hendrick. Nous nous sommes avancés jusqu'à trois cents mètres de leurs bivacs; en nous apercevant, ils se sont élancés en poussant des hurlements, et nous ont salués d'une grêle de javelines.

— Alors, dit Hans, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de déguerpir au plus tôt. Nous sommes en trop petit nombre pour essayer de résister.

— Macora ne semble pas partager cet avis, » répliqua Willem.

Tous se tournèrent vers le chef. Il se disposait évidemment au combat.

« Congo, dit Willem, demande-lui s'il pense que nous puissions repousser l'ennemi. »

A cette question du Cafre, Macora répondit que les guerriers de Mosélékatsé ne pouvaient être repoussés que par des forces supérieures en nombre.

« Alors, que signifie sa conduite? Veut-il nous faire massacrer tous jusqu'au dernier? »

Le chef répondit que lui et ses gens n'agiraient que suivant le bon plaisir de ses amis blancs.

« Eh bien! partons aussi vite que possible, s'écria Willem. Aucun d'eux n'exposera sa vie pour nous, si cela dépend de moi. »

Chacun s'empressa aussitôt de quitter la place; et le départ fut si précipité que les Makalolos durent abandonner la viande sèche qu'ils avaient eu tant de mal à préparer.

Le retraite s'effectua au moment opportun. Groot Willem et Hendrick, restés un peu en arrière, virent l'ennemi qui s'avançait en ordre de bataille. Ses intentions, désormais, ne pouvaient être douteuses. Il poursuivait sa vengeance : ses cris et ses gestes l'indiquaient suffisamment. Les jeunes chasseurs crurent en avoir vu assez et, poussant leurs chevaux, ils eurent bientôt rejoint Macora.

CHAPITRE XXXIII

RETRAITE

Macora et ses gens espéraient que la poursuite ne durerait pas longtemps, et que l'ennemi se retirerait après avoir constaté la levée du camp et l'éloignement des Makalolos.

Ils se trompaient étrangement. L'expédition mise sur pied par Mosélékatsé avait pour objet une annexion de territoire; et il n'était pas présumable que le tyran renoncerait à son projet avant de l'avoir mis à exécution. Macora en eut bientôt la conviction et il avait hâte d'arriver à son kraal pour se mettre en mesure de résister à l'invasion.

Les Makalolos étant, comme race, supérieurs à la plupart des tribus sud-africaines, les jeunes chasseurs éprouvèrent une certaine surprise en voyant le sentiment d'alarme manifesté par eux quand ils apprirent que l'une des armées de Mosélékatsé s'avançait pour les attaquer. Au lieu de se préparer à résister énergiquement à l'ennemi, la majorité des Makalolos ne semblait songer qu'à la fuite. Leur étonnement cessa quand Macora leur eut donné quelques renseignements sur les ennemis qu'ils avaient à combattre.

Les Matabélés, c'est-à-dire les sujets de Mosélékatsé, étaient, suivant le chef, le peuple le plus guerrier de l'Afrique australe. Leur roi, Mosélékatsé, pouvait mettre sur pied une armée de cinq mille hommes; et, généralement, les officiers qui les conduisaient au combat avaient l'ordre de n'accorder à l'ennemi aucun quartier. Tout en constatant que ses gens ne manquaient pas de courage, Macora reconnaissait qu'il ne pouvait soutenir une lutte contre un monarque aussi puissant. Il avait la certitude que s'il se décidait à livrer bataille, il perdrait sur le terrain la moitié, au moins, de ses hommes valides; que le reste de la tribu serait réduit en esclavage et que le vainqueur s'emparerait des bestiaux et de tout ce qui serait transportable. Pour échapper à Mosélékatsé, il n'existait qu'un seul moyen, qui consistait à soustraire à sa rapacité tout objet de valeur, quel qu'il fût. C'est ainsi que Macora et son peuple avaient, depuis quelques années, maintenu leur indépendance; il était donc prudent de recourir au même procédé.

Trouvant cette résolution sage, les jeunes gens l'adoptèrent, et Macora la mit à exécution dès qu'il fut arrivé à son kraal. Les bestiaux furent réunis et emmenés. Hommes, femmes et enfants partirent ensuite, chacun portant la charge d'ustensiles de ménage, de dents d'éléphants et de tous autres objets susceptibles d'être déplacés dans une fuite aussi précipitée. Les femmes, les enfants et le bétail furent envoyés en avant. Macora et ses guerriers les suivirent, pour les protéger contre toute surprise.

Le passage du Limpopo devait prendre du temps; et comme ce gué, le plus prochain, se trouvait encore à une distance de cinq milles, une attaque était à craindre avant que la tribu tout entière eût atteint la rive opposée.

Ce fut précisément ce qui arriva. Le gué n'était pas sûr, et l'on eut beaucoup de peine à y faire entrer quelques-uns des bestiaux. Il fallut en aider beaucoup à aborder. Tout cela prit du temps, et avant que le passage fût complétement effectué, les Matabélés étaient signalés.

Les guerriers de Mosélékatsé, en gens accoutumés au succès, commencèrent immédiatement les hostilités, quoique leur avant-garde se composât à peine de deux cents hommes. Brandissant leurs zagaies, garantis par leurs boucliers, ils s'élancèrent avec des cris horribles et cette soif insatiable de carnage dont se sentent seuls altérés les hommes familiarisés avec les actes de violence.

Bien que les guerriers de Macora eussent abandonné leurs foyers sans essayer de les défendre, ils se conduisirent en hommes de cœur, dans toute l'acception du mot. Se précipitant sur les Matabélés, ils les combattirent corps à corps. La lutte, une fois engagée, se poursuivit avec une rage et une férocité égales de part et d'autre.

Comme on peut le croire, la principale préoccupation de Macora était de sauvegarder ses amis blancs. Il avait

évidemment donné l'ordre à ses guerriers de s'interposer entre eux et l'ennemi. Mais Hendrick et Arend étaient des soldats. L'occasion de mettre en pratique leur profession se présentait trop belle pour qu'il ne la saisissent pas avec empressement. Ils firent feu sur les Matabélés, et leur exemple fut bientôt suivi par Willem et Hans qui, pour la première fois, virent tomber des êtres humains sous les balles de leurs carabines.

Quatre ennemis avaient mordu la poussière; trois autres furent immédiatement abattus par Macora, Sindo et un autre Makalolo, chacun desquels possédait, par hasard, un fusil.

S'abritant derrière leurs chevaux, les chasseurs rechargèrent et quatre Matabélés furent encore mis hors de combat.

Si les assaillants avaient pu aborder ceux qui les fusillaient ainsi, les chasseurs seraient bientôt tombés sous leurs javelines; mais les Makalolos formaient un impénétrable rempart. Grâce aux boucliers manœuvrés avec une habileté extrême, chaque couple de combattants indigènes luttait longtemps avant de s'infliger mutuellement quelque grave blessure.

Le cas était différent quand l'un des quatre chasseurs choisissait son antagoniste. Chaque détonation était suivie de la chute d'un des assaillants. Le vide se faisait rapidement dans les rangs des Matabélés. Ils apprenaient, à leurs dépens, que les armes à feu, qu'ils avaient longtemps tenues en mépris, devenaient, entre des mains habiles, de terribles agents de destruction. Ils comprirent alors la faute qu'ils avaient commise par excès de confiance en eux-mêmes, et ils se retirèrent abandonnant leurs morts dont le nombre s'élevaient au moins à une trentaine.

Macora, qui n'avait perdu que six hommes, fut si heureux du résultat de la lutte, qu'il se sentit un instant disposé à poursuivre ses ennemis, dans l'espoir de rendre la victoire plus complète et plus décisive. Réfléchissant, toutefois, que le succès ne pourrait être que temporaire,

que plusieurs milliers d'hommes allaient bientôt être réunis contre lui, et qu'en définitive il serait toujours contraint à la retraite, il renonça à pourchasser l'ennemi déconfit et reprit le passage de la rivière.

Les guerriers Makalolos, établis sur la rive opposée dans une forte position, avaient mission de surveiller l'ennemi et de prévenir tout mouvement aggressif.

Au coucher du soleil, la tribu avait traversé la rivière avec tout ce qu'elle possédait et la retraite continua.

Désormais, et par suite de son dévouement pour les jeunes chasseurs, Macora n'avait plus de patrie, plus de toit pour s'abriter. C'était un fugitif, avec un ennemi puissant sur ses derrières, et sans un ami vers lequel il pût se diriger. Son peuple était trop peu nombreux pour commander la crainte ou le respect aux tribus qu'il rencontrerait sur sa route, et qui apprendraient bientôt qu'il était poursuivi par le grand roi Mosélékatsé. Repoussés de partout, ses sujets couraient le risque d'être dépouillés de leurs bestiaux, leur seule richesse, et peut-être même assassinés.

Tandis que Willem et ses compagnons déploraient amèrement les infortunes qu'ils avaient appelées sur la tête de leur protecteur, ce dernier ne semblait touché que du regret de n'avoir pu leur venir en aide.

Les derniers objets, transportés sur l'autre rive du Limpopo, furent les corps des six guerriers Makalolos tués dans le combat. Ils furent pieusement enterrés pendant la nuit. Quant aux cadavres des Matabélés, ils restèrent sur le champ de bataille pour servir de pâture aux bêtes de proie.

Afin de donner aux chasseurs une idée du caractère et des usages de ses ennemis, Macora leur raconta que jamais les Matabélés n'enterraient leurs morts; que les enfants traînaient les corps de leurs parents hors du kraal et les jetaient sans façon dans la plaine, les abandonnant à la dent des hyènes et au bec des vautours.

CHAPITRE XXXIV

LOYAUTÉ

Le lendemain matin, on put voir les braves de Mosélékatsé se réunir en nombre considérable sur la rive opposée.

Comme nous l'avons dit, les femmes, les enfants et les bestiaux avaient été expédiés en avant, tandis que presque tous les hommes restaient pour s'opposer au passage de l'ennemi et, s'il était possible, couvrir la retraite du jour suivant.

Le Boschiman, Facetannée, avait été institué gardien responsable de plusieurs bœufs précieusement chargés. Cette mission de confiance le consolait de l'ennui de laisser ses maîtres blancs en arrière, sans nul autre serviteur que Congo, qui, assurait-il, n'était bon qu'à les mettre dans l'embarras.

En partant, les jeunes chasseurs avaient eu la précaution d'emporter plusieurs fusils, outre leurs carabines de chasse. Ces armes de rechange furent déballées et mises en état.

Dès le point du jour, les Matabélés entreprirent le passage. Poussés par la crainte de la colère qu'éprouverait leur maître s'il les soupçonnait de couardise, ils entrèrent intrépidement dans le courant. Les cinq ou six premiers furent jetés bas, ce qui n'arrêta pas l'élan des autres. Sautant furieusement de la berge, ils s'avancèrent dans l'eau qui leur montait jusqu'aux épaules.

Le seul débarcadère, sur l'autre rive, était un petit

ravin en talus de dix pieds de large tout au plus. L'accession de la berge, sur ce point, offrait déjà des difficultés naturelles; elle devenait excessivement dangereuse quand des hommes armés en défendaient l'abord.

Mais les Matabélés étaient résolus. Ils franchirent énergiquement la rivière. Bientôt ils se pressaient en foule à l'entrée du ravin et essayaient de le gravir sur cinq ou six de front.

Macora vit du premier coup d'œil l'avantage de sa position et encouragea ses hommes à tenir bon. Pas un des douze Matabélés qui avaient forcé l'entrée du ravin ne parvint à escalader sa pente glissante. Manquant de point d'appui, ils ne pouvaient utiliser ni leurs zagaies, ni leurs boucliers; leurs cadavres furent emportés par le courant.

Quelques-uns réussirent à pénétrer un peu plus avant; mais ils furent aisément tués à coups de javelines par les défenseurs postés de chaque côté du ravin, tandis que les chasseurs blancs fusillaient ceux des assaillants que ne pouvait atteindre la lance des Makalolos.

Dix minutes suffirent pour convaincre l'ennemi qu'il avait commis une nouvelle méprise, et pour lui faire reconnaître l'impossibilité de traverser le courant avec une résistance semblable sur l'autre rive. Ils firent retraite en poussant des hurlements de rage et de vengeance.

Dans ce second combat, cinq seulement des gens de Macora avaient été blessés par des zagaies lancées par ceux des Matabélés qui ne pouvaient lutter corps à corps.

Sachant que, s'il abandonnait une position si favorable à la défense, ses ennemis se mettraient immédiatement à sa poursuite, Macora résolut de s'y tenir au moins jusqu'au moment où les non-combattants de sa tribu se seraient suffisamment éloignés pour être à l'abri d'un danger immédiat.

Pendant deux heures, il n'y eut, entre les deux partis,

que ce qu'on pourrait appeler une guerre de mots. D'un bord à l'autre s'échangèrent des menaces, des injures, des défis et des accusations mutuelles de lâcheté.

Enfin, Macora et ses gens se décidèrent à quitter la place et à rejoindre la tribu. Pour opérer cette retraite, toutefois, il fallait user de ruse et maintenir, autant que possible, les Matabélés sur l'autre rive.

Hendrick y songeait depuis quelques instants. Il imagina un stratagème qu'il exposa au chef.

« Que tous vos gens s'éloignent, dit-il à Macora; les arbres empêcheront l'ennemi de les apercevoir. Nous qui sommes montés, nous pourrons nous échapper quand il nous plaira. Restons donc et montrons-nous aux Matabélés aussi longtemps qu'il sera nécessaire de les tromper. »

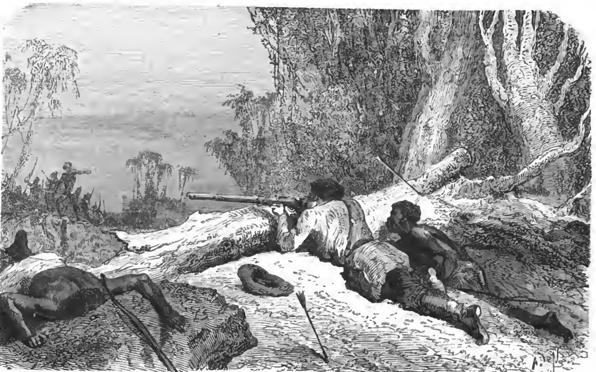
Le conseil était bon. Macora se prépara à le suivre.

« Attendez, s'écria Groot Willem, ne faites pas un mouvement avant que j'aie essayé sur l'ennemi la portée de mon roër. Je pense qu'il enverra sa balle jusqu'à ce groupe que vous voyez là-bas. Le sifflement seul suffira pour apprendre à ces gredins que nous sommes là et les empêchera de soupçonner notre départ. »

Parlant ainsi, Willem s'avança en rampant jusqu'à un point de la berge qui se projetait dans le courant sous forme de promontoire, et visant un Matabélé dont la taille athlétique offrait un excellent point de mire, il fit feu. Le noir poussa un hurlement, fit sur place un bond énorme et tomba mort. Ses compagnons, craignant une autre balle, s'empressèrent de chercher un abri derrière les buissons.

Au même moment, les Makalolos s'esquivèrent silencieusement, laissant à la garde de la rivière leur chef, Sindo, deux ou trois des leurs possédant des montures et les quatre chasseurs blancs.

Pendant près d'une heure, cette arrière-garde demeura sur la berge et les Matabélés ne firent aucune tentative pour s'approcher de la rive. On ne les apercevait plus.



Willem s'avança en rampant. (Page 142.)



Macora, commençant à soupçonner qu'ils avaient pu s'éloigner et trouver un autre gué, proposa de se mettre immédiatement en route. C'était prudent; car, en supposant que les ennemis eussent réussi à traverser la rivière, la tribu se trouverait dans un grand péril.

On se décida à partir, mais en laissant croire à l'ennemi, s'il était encore là, que la berge restait occupée. Quelques vêtements furent disposés derrière les buissons, de façon à en dépasser légèrement la cime; puis Groot Willem déchargea une dernière fois son roër, et tous, se glissant furtivement l'un après l'autre à travers les arbres, s'éloignèrent rapidement.

Le soleil était au zénith lorsqu'ils atteignirent les Makalolos qui les avaient quittés le matin; une heure plus tard, ils rejoignirent les femmes et les enfants. Comme la journée était avancée et que, par hasard, on se trouvait encore dans le voisinage de la rivière, Macora résolut de s'arrêter en cet endroit pour la nuit.

Le chef Makalolo avait eu la chance de rejoindre sa tribu en temps opportun. Dix minutes plus tard, un malheur affreux serait arrivé. Car à peine Macora avait-il ordonné la halte, qu'on vit, près de l'emplacement même choisi pour le campement, rôder une bande d'environ une centaine de Matabélés. Sans l'arrivée de Macora et de ses guerriers, l'ennemi eût immédiatement chargé les êtres inoffensifs alors sans défenseurs.

La direction suivie par cette bande prouvait qu'elle avait dû traverser la rivière en amont. Son but était de surprendre les femmes et les enfants pendant l'absence des guerriers. Ne se trouvant pas actuellement en force, ils se tinrent à une distance respectueuse.

Les chasseurs blancs, trouvant qu'ils étaient encore trop près, sautèrent à cheval et coururent sus aux Matabélés que quelques coups de carabine suffirent à disperser.

En revenant au camp, ils trouvèrent Macora dans un

état d'anxiété extrême. Il ne voyait dans l'avenir que ruine et destruction pour sa tribu et pour lui-même.

Groot Willem lui demanda l'explication de ce redoublement de craintes et rappela au chef que leurs rencontres avec l'ennemi avaient été, jusqu'alors, couronnées de succès.

Macora répondit qu'il était certain que deux ou trois détachements supplémentaires de l'armée de Mosélékatsé avaient été expédiés contre lui. Les divers corps opéreraient bientôt leur jonction et ne feraient quartier ni à lui, ni à sa tribu, ni à ses amis, leurs pertes dans les deux combats ayant été trop cruelles pour qu'ils ne se montrassent pas sans miséricorde.

Il informa, de plus, son hôte, qu'aucun des guerriers de Mosélékatsé n'oserait retourner auprès du roi, après d'aussi honteuses défaites. Ils seraient impitoyablement mis à mort, eux et leurs chefs, conviction qui ne pouvait manquer de les stimuler à tout braver pour prendre une éclatante revanche.

« Il ne me reste, dit en terminant le chef Makalolo, qu'un seul moyen de sauver ma tribu, c'est de faire le sacrifice de ma personne. En hâtant leur marche vers l'ouest, mes gens pourront encore échapper à la poursuite de ces chiens de Matabélés et rejoindre leur propre nation gouvernée par le grand roi Sébétoané. Quant à moi, ajoutait-il en soupirant, je ne puis les accompagner. »

Voyant l'étonnement que ces derniers mots causaient aux jeunes gens, Macora leur apprit que, par suite d'anciens malentendus, il avait encouru la disgrâce de Sébétoané; ce dernier n'oubliant ni ne pardonnant jamais une offense, ne manquerait pas d'ordonner son supplice dès qu'il le tiendrait entre ses mains. Il termina en disant aux chasseurs que, montés, comme ils l'étaient, sur d'excellents chevaux, ils se mettraient aisément hors de tout danger en s'éloignant sans retard.

Ce généreux avis, Groot Willem refusa nettement de le suivre; ses compagnons l'imitèrent, et chacun d'eux s'efforça de relever les esprits du chef et de chasser le découragement qui l'accablait.

Quant aux sujets de Macora, ils donnèrent alors une preuve éclatante de leur loyauté. Quand le chef leur conseilla de veiller à leur salut et de l'abandonner à sa destinée, ils se soulevèrent comme un seul homme, les guerriers déclarant énergiquement qu'ils étaient prêts à mourir à ses côtés, mais qu'ils ne le quitteraient jamais.

Pour la première fois de leur vie, nos aventuriers eurent le spectacle d'un chef éprouvant une véritable affliction de l'amour que lui portait son peuple.

Remerciant ses compagnons d'un dévouement dont il était fier, Macora les supplia de nouveau de sauver leur vie même aux dépens de la sienne, de l'emmener comme prisonnier et de le livrer à Sébétoané.

Mais tous, jusqu'au dernier, ils restèrent inébranlables dans leur fidélité; jusqu'au dernier, ils repoussèrent la proposition.

CHAPITRE XXXV

ÉGOÏSME

Les chasseurs blancs, profondément émus, se creusaient l'esprit pour y trouver un moyen de conjurer les malheurs qu'ils avaient attirés sur le chef et sa tribu.

Ils imaginèrent d'abord que Macora et son peuple cherchassent un refuge dans le pays des Bakouains, — branche occidentale de leur propre nation (les Betchua-

nas), — qui n'était pas fort éloigné. Macora répondit que les Bakouains ne consentiraient jamais à les accueillir et à les protéger, par crainte du courroux de Mosélékatsé et que, pour conserver les bonnes grâces du tyran, ils concourraient même à leur anéantissement.

Ils proposèrent ensuite à Macora de quitter la tribu et de les accompagner dans le Sud, tandis que ses sujets se rendraient au pays de Sébétoané. A ceci, le chef opposa un refus net et catégorique; il aimait mille fois mieux mourir que se séparer de ceux qui avaient agi envers lui avec tant de noblesse et de loyauté. Il était douteux, d'ailleurs, ajoutait-il, que sa tribu réussît à gagner sans encombre la terre de ses ancêtres. Elle pouvait, à chaque instant, se heurter contre les Matabélés, et l'encombrement des femmes, des enfants et des bestiaux rendait la retraite trop lente pour qu'elle pût s'accomplir avec sécurité.

Cette prévision de Macora sembla se réaliser dès le soir même. Un feu s'alluma dans la plaine et des cris d'appel retentirent à un demi-mille de distance. Sans aucun doute, c'était l'ennemi.

La nuit s'écoula dans une anxiété facile à comprendre. Mais ces appréhensions se dissipèrent aux premières lueurs du jour qui permirent d'apercevoir deux grands chariots bannés autour desquels vaguaient des bœufs et des chevaux entravés.

Cette vue ranima l'espoir dans le cœur des fugitifs. Ce ne pouvait être qu'un campement de trafiquants ou de chasseurs blancs. Nos aventuriers s'y rendirent en toute hâte, et bientôt ils échangèrent, avec les propriétaires des chariots, d'amicales salutations. C'était, comme ils l'avaient supposé, une compagnie de marchands partie de Port-Natal, elle retournait à d'Urban[1], après une ex-

Port-natal et d'Urban sontdeux ports de la colonie du Cap, côte orientale de l'Afrique australe, sur l'Océan Indien, à très-peu de dis-

cursion dans le Nord. Les trafiquants étaient accompagnés de quelques domestiques cafres, amenés de Port-Natal, et d'un certain nombre de Betchuanas embauchés dans le Nord.

Tandis que les jeunes chasseurs discutaient le prix d'un nouvel approvisionnement de munitions et de quelques autres objets qui leur étaient nécessaires, leur attention fut attirée sur Macora qui semblait hors de ses sens. Quoique ses gens fussent à un demi-mille de distance, il s'adressait à eux, criant à pleins poumons et avec force gestes frénétiques.

Les chasseurs interrogèrent tous les points de l'horizon, craignant une nouvelle attaque des Matabélés. Mais aucun ennemi n'était en vue.

Ce ne fut que lorsque Macora fut parvenu à attirer l'attention des Makalolos, dont l'agitation égala instantament la sienne, qu'ils reçurent l'explication de l'étrange conduite du chef.

Quelques-uns des serviteurs indigènes des trafiquants étaient originaires du pays de Sébétoané, et, par conséquent, compatriotes de la tribu de Macora. Leur entrée au service des blancs remontait seulement à quelques jours. Ils apprirent au chef que, depuis peu de semaines, Sébétoané était passé de vie à trépas, laissant le gouvernement de la nation Makalolo à sa fille, Ma-Motchisané.

Ainsi, les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement du vœu le plus cher de Macora n'existaient plus. Le chef n'avait plus qu'une appréhension, c'est que les Matabélés ne se présentassent en nombre suffisant pour l'empêcher de rentrer dans sa patrie.

Il donna, sur-le-champ, l'ordre de lever le camp. Ses sujets avaient maintenant la certitude de trouver une ré-

tance l'un de l'autre, Port-Natal au nord, d'Urban, au sud. (Note du Trad.)

sidence sûre et permanente; cette pensée surexcita leur énergie et, jeunes et vieux, s'occupèrent avec une activité fébrile des préparatifs du départ.

La société de marchands se composait de trois blancs et de neuf domestiques africains, tous bien armés. Dans la crise actuelle, leur assistance eût été fort précieuse aux chasseurs. Groot Willem croyait qu'il n'existait pas d'homme capable de refuser de faire pour autrui ce qu'il voudrait qu'il fût fait à lui-même. Sans user de précautions oratoires, il informa les commerçants des dangers qui menaçaient lui et ses amis, ajoutant qu'une attaque d'un corps considérable de Matabélés était imminente. Il leur exprima, en même temps, la joie qu'il éprouvait du hasard qui les avait amenés en ces lieux dans un moment aussi opportun.

Il s'imaginait, l'excellent Willem, que cette naïve exposition suffirait pour assurer à la tribu la sympathie des marchands, et que ces derniers allaient s'empresser d'offrir leur protection. Dans sa candeur même, et dans la bonté de son cœur, il était convaincu qu'ils ne pouvaient agir autrement.

A sa grande surprise et à son extrême indignation, sa communication produisit un effet radicalement opposé à celui qu'il en attendait. Sans vouloir entendre un mot de plus, les marchands commencèrent immédiatement à atteler leurs bœufs; et dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que la caravane marchait au sud-est dans la direction de Port-Natal.

Ces dignes commerçants n'étaient pas hommes à compromettre leur vie et leurs marchandises au bénéfice d'autrui. Le soin de leur propre sûreté n'exigeait-il pas qu'ils se dérobassent au plus vite à la compagnie de gens qui avaient le malheur d'être environnés d'ennemis?

Si les aventuriers avaient jamais eu l'idée d'abandonner le chef Macora en ce moment critique, l'égoïsme des marchands blancs l'aurait aussitôt détruite dans leur es-

prit. Cette conduite, d'ailleurs, eut un heureux résultat. Elle inspira à tous, hommes, femmes et enfants, l'énergie et l'activité nécessaires pour se mettre hors d'atteinte des Matabélés. Chacun savait que le voyage était long et d'autant plus difficile que l'ennemi ne quitterait pas la piste. Les chiens eux-mêmes semblaient comprendre le danger, et, courant deçà et delà, ne vouloir laisser en arrière aucun traînard.

Une longue étape, prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit, conduisit la troupe à une certaine distance. Rien ne faisant pressentir la présence des sauvages, nos aventuriers commencèrent à penser qu'ils avaient abandonné la poursuite. Quoique voyageant à cheval, ils éprouvaient beaucoup plus de fatigue que les Makalolos qui, habitués à la marche, la supportaient stoïquement. Aussi, croyant la fuite devenue inutile, y auraient-ils volontiers renoncé.

« Le méchant et le fou seuls fuient quand personne ne les poursuit, » pensaient-ils avec le Livre Sacré.

Mais tel n'était pas l'avis de Macora. Pour éviter toute surprise, il surveilla minutieusement les dispositions prises pour la nuit, établit des sentinelles autour du camp et organisa des rondes fréquentes. Jamais, depuis qu'avait commencé la retraite, il n'avait témoigné autant d'inquiétude.

Nos chasseurs, désirant connaître la raison de ces minutieuses précautions, la demandèrent au chef par l'intermédiaire de Congo.

Macora leur expliqua que les guerriers de Mosélékatsé ne prenaient de repos qu'après avoir accompli l'objet qu'ils avaient en vue; qu'ils ne renonceraient à la poursuite que s'ils éprouvaient une défaite plus décisive que celles qui leur avaient été infligées jusqu'ici. Ils temporisaient jusqu'à ce que leurs différents corps d'armée se fussent mutuellement ralliés; ils disposeraient alors d'une force suffisante pour anéantir aisément toute la tribu.

En supposant qu'il ne fût pas inquiété, il aurait, dans deux jours, atteint le territoire Makalolo où il se trouverait à l'abri de toute attaque ultérieure; c'est pourquoi il devait prendre toutes les mesures nécessaires pour la sécurité de ses sujets et celle des étrangers placés sous sa protection. Son existence à lui ne pouvait entrer en ligne de compte avec les devoirs qu'il avait à remplir, et il était prêt à la sacrifier pour le bien général.

Le lendemain matin, avant l'aube, le camp était levé, et on marcha en avant aussi rapidement que possible.

Hendrick, Arend et Hans accompagnaient Macora avec une sorte de répugnance qui prenait surtout source dans la persuasion que la fuite n'était plus utile.

« N'importe, dit Groot Willem, en manière d'encouragement; encore deux jours de patience et nous arriverons dans une contrée que nous n'avons pas encore visitée. »

Dans l'après-midi, de graves indices vinrent justifier le raisonnement de Macora. Un corps de Matabélés apparut subitement sur le front de la tribu. Comme les ennemis n'étaient pas en force suffisante pour arrêter la marche des Makalolos, ils s'enfuirent en apercevant ces derniers.

Un peu plus tard, des vedettes, placées en arrière-garde, rallièrent en toute hâte, vivement, le gros de la tribu, et annoncèrent l'approche d'une nombreuse troupe d'ennemis.

Les forces de Mosélékatsé s'étaient concentrées, on ne pouvait plus en douter. Macora et les chasseurs tombèrent d'accord que la fuite était désormais impossible, et qu'avant vingt-quatre heures la lutte devait inévitablement s'engager.

Une attaque, pendant la marche, présentant de sérieux dangers, il était urgent de faire halte dans une position favorable à la défense. Aucun emplacement propice ne se trouvait en vue; mais Macora pensa qu'il pourrait se

poster avantageusement sur le bord de la rivière, et il donna immédiatement l'ordre de se diriger de ce côté.

CHAPITRE XXXVI

SIÉGE

Les Makalolos n'atteignirent la rivière qu'une heure avant le coucher du soleil. L'ennemi ne pouvait être loin et l'on se prépara à le recevoir.

Hendrick et Arend, faisant valoir leurs connaissances stratégiques, se portèrent en avant pour examiner et choisir le terrain.

Le hasard avait favorisé les fugitifs.

Un peu au-dessus du point où ils avaient touché la berge, la rivière décrivait une courbe en fer à cheval dessinant ainsi une péninsule qui, pendant la saison pluvieuse et lors de la crue, se transformait en île. Le chenal, étroit et peu profond en cet endroit, était à sec sur une largeur d'environ cinquante mètres; c'est là que furent poussés les bestiaux.

Les Makalolos s'empressèrent de s'établir dans cette position inabordable de tous côtés; l'attaque n'était possible que de front, par l'isthme dont la largeur n'excédait pas cinquante mètres.

Sur la berge, à la tête de l'isthme, s'élevait un gigantesque nwana que la nature nourrissait depuis des siècles, comme l'affirma Hendrick, dans le but exprès de les sauver.

Le nwana est l'un des plus remarquables végétaux des

forêts africaines. On en a rencontré mesurant à la base quatre-vingt-dix pieds de tour, et haut en proportion. Le bois du nwana est aussi tendre que la tige du chou vert; il n'est, dit-on, bon à rien. Les chasseurs furent d'un avis différent.

Parmi les objets apportés de Graaff-Reinet, se trouvaient deux fortes haches; l'expérience acquise dans leur existence de chasseurs avait démontré à nos jeunes aventuriers l'indispensable utilité de cet instrument.

Le nwana était condamné. Placé en travers de la barre il devait bloquer absolument l'abord de la péninsule et constituer une barricade très-favorable à la défense.

Facetannée apporta les haches et les chasseurs se mirent à l'œuvre par couple et à tour de rôle. A chaque coup, le fer disparaissait dans le bois tendre et spongieux. Le défaut de résistance de l'arbre était encore une chance; car les chasseurs avaient la conviction que leur sûreté dépendait de l'abattage de ce roi des forêts avant l'arrivée des Matabélés. Ces derniers ne pouvaient être loin et les bûcherons improvisés se hâtaient.

Mais quelle direction prendrait la chute? Si l'arbre tombait dans l'eau, la peine était perdue et la voie se trouvait ouverte aux assiégeants. Au contraire, si, comme on le désirait, il se couchait en travers de l'isthme, il opposait à l'ennemi une infranchissable barrière.

Les Makalolos attendaient le résultat en silence et avec une extrême anxiété. Enfin, le géant commença à s'ébranler, lentement d'abord. Tous les yeux se portèrent à la fois sur la cime tremblante. O bonheur! elle penchait dans la direction désirée! La rapidité de la chute augmenta à mesure que s'inclinait l'arbre; un sifflement, produit par les branches fouettant l'air, se fit entendre et la masse végétale toucha le sol avec fracas. L'énorme tronc barrait l'isthme laissant seulement, à chaque extrémité, un espace libre de quelques pieds. Derrière une barricade semblable qui ne demandait qu'à être courageusement défen-

due, les fugitifs étaient maintenant prêts à recevoir l'ennemi.

Il ne se fit pas attendre.

Dès les premières ombres de la nuit, des feux s'allumèrent dans la plaine. Les Matabélés étaient évidemment arrivés et attendaient probablement le jour pour reconnaître la place avant d'attaquer.

Nous avons omis de dire qu'avant de faire halte au bord de la rivière, Macora avait demandé quatre volontaires et les avait chargés de se rendre furtivement auprès de quelque tribu neutre et de réclamer du secours.

Le chef et sa tribu se trouvaient alors solidement établis dans une position qu'ils ne pouvaient quitter, sans s'exposer à une défaite certaine, et dans laquelle ils tiendraient certainement pendant plusieurs jours. Sachant que l'ennemi ne lèverait le siége que contraint et forcé, Macora n'avait d'espoir que dans l'assistance de quelque chef du voisinage, jaloux des empiétements des Matabélés, et il s'était immédiatement mis en mesure de l'obtenir. Sindo, désireux de rentrer absolument dans l'estime de son chef, s'était offert le premier pour remplir cette dangereuse mission; trois autres indigènes avaient instamment réclamé le même honneur. Macora expédia les quatre messagers, deux par deux, à une heure d'intervalle, afin de s'assurer les plus grandes chances possibles de succès. Dans le cas où l'un des couples serait capturé, l'autre arriverait probablement à destination.

Au point du jour, l'ennemi fit son apparition, à peu de distance du camp fortifié.

Par-dessus le tronc et à travers les branches du nwana abattu, nos chasseurs purent apercevoir une agglomération de guerriers noirs dont le nombre s'élevait au moins à six cents. Macora n'avait à leur opposer que deux cent cinquante hommes capables de porter les armes. A chacune des extrémités du tronc se trouvait, comme nous l'avons dit, un espace libre qu'il était nécessaire

de bien garder. Le chef y plaça quelques-uns de ses plus braves guerriers; les autres furent distribués le long de la barricade.

Examen fait de la position, les Matabélés semblèrent certains du succès. Ils avaient enfin réussi à acculer leurs victimes et ne temporisaient que dans le but de prendre des forces pour l'attaque de la forteresse.

Le jour était déjà grand, quand ils marchèrent à l'assaut. Divisés en deux colonnes, ils s'élancèrent vers chacune des extrémités de la barricade.

Après une lutte énergique de dix minutes, les assaillants reculèrent, laissant un certain nombre des leurs sur le carreau.

Ce succès temporaire coûta aux assiégés huit morts et quelques blessés.

Le front de Macora se couvrit de nuages. Sachant que l'ennemi disposait de forces de beaucoup supérieures aux siennes, que tout moyen de retraite lui était coupé, et que le premier choc des Matabélés avait été bien près de réussir, il éprouvait, sur le sort futur de sa tribu, de cruelles appréhensions. Il connaissait trop le caractère des Matabélés pour croire qu'ils renonceraient aisément à leur projet. La crainte de la colère que leurs pertes récentes devait allumer chez Mosélékatsé, géminée avec l'espoir du butin, ne pouvait que leur inspirer un redoublement d'énergie et les déterminer à combattre tant qu'il leur resterait la moindre chance de victoire. En supposant même que ses messagers eussent réussi dans leur hasardeuse entreprise, il ne pouvait raisonnablement attendre du secours avant trois fois vingt-quatre heures.

Tiendrait-il jusque-là? Contemplant d'un œil attendri ses morts et ses blessés, il doutait de la possibilité de résister longtemps au choc de forces aussi écrasantes. Il pouvait les repousser encore une fois, plusieurs fois peut-être, mais seulement au prix de pertes nouvelles qui réduiraient d'autant le nombre de ses hommes valides. En

dépit de sa confiance dans le courage et la science stratégique de ses amis blancs, il voyait l'avenir sous de sombres couleurs. Son esprit, cependant, était trop énergique pour s'abandonner complétement au désespoir, sa responsabilité, en tant que pasteur d'hommes, exigeait une somme égale d'énergie et d'activité. Il s'éleva à la hauteur de la tâche qui lui incombait, se multipliant et ne négligeant aucune des précautions susceptibles d'affermir à la fois et d'assurer sa position.

Deux heures s'étaient écoulées depuis l'attaque; sauf les cadavres étendus sur le sol, on n'apercevait plus de Matabélés; mais les feux qui s'allumèrent au loin dans la plaine et qui éclairaient les ténèbres attestaient la présence de l'ennemi.

Cependant, la nuit se passa sans alerte. Selon toute probabilité, les guerriers de Mosélékatsé, cédant au désespoir, avaient renoncé à la lutte et se préparaient à retourner vers leur chef, se soumettant, par avance, au châtiment qui ne manquerait pas de leur être infligé en punition de leur défaite. C'était, au moins, la conviction de nos jeunes chasseurs, et ils s'efforcèrent de prouver à Macora qu'il devait, sans tarder davantage, aller rejoindre ses compatriotes.

Macora s'y refusa catégoriquement. Il s'inclinait devant la supériorité de ses alliés en tout ce qui concernait la chasse et peut-être la guerre; mais il déclara que, connaissant de longue date le caractère de Mosélékatsé et la profonde astuce de ses guerriers, il devait, dans les circonstances présentes, être le seul juge de l'opportunité de la retraite. La position qu'il occupait actuellement était bonne; elle assurait pour le moment la sécurité de ses gens et il ne voulait pas l'abandonner, de peur de les entraîner dans une embuscade où ils seraient tous détruits jusqu'au dernier. S'il n'avait pas l'espoir d'être bientôt délivré, le cas serait différent; mais, dans sa conviction, un renfort lui allait être immédiatement envoyé et c'est

pourquoi il ne pouvait consentir à courir les risques du départ.

Le raisonnement était spécieux. Groot Willem et ses compagnons s'y rangèrent, avec cette réserve, toutefois, que si, dans un délai de trente-six heures, on n'avait vu paraître ni amis ni ennemis, Macora se remettrait en route pour le pays de ses ancêtres.

CHAPITRE XXXVII

NI TROP TOT, NI TROP TARD

Le temps stipulé s'écoula. Les Matabélés étaient restés invisibles et l'on n'avait eu aucune nouvelle de Sindo ni de ses compagnons.

Les jeunes chasseurs furent alors convaincus que leurs ennemis, renonçant à l'espoir de vaincre une troupe défendue par l'intelligence et par les armes d'hommes blancs, avaient repris le chemin de leur pays. Ce n'était pas tout à fait l'opinion de Macora. Mais le chef avait engagé sa parole et il ordonna le départ.

Les bestiaux furent remis en route, les membres de la tribu déployant, pour les pousser en avant, autant d'activité que s'ils croyaient avoir l'ennemi à leurs trousses.

Il y avait, pour Groot Willem et ses compagnons, quelque chose de contradictoire dans la conduite des Makalolos. Tant qu'ils s'étaient trouvés en face de l'ennemi, ils avaient combattu avec une remarquable bravoure; maintenant qu'aucun ennemi n'était proche, ils montraient une inconcevable pusillanimité.

A la requête de Willem, Congo demanda au chef l'explication de cette anomalie.

Macora admit le fait; mais il se contenta de répondre que ses jeunes amis n'y trouveraient rien d'étrange s'ils connaissaient les habitudes stratégiques de Mosélékatsé et de ses guerriers.

Le chef n'avait pas négligé la précaution de placer des éclaireurs sur ses derrières. Au bout de quelques heures de marche, l'un d'eux vint annoncer que les Matabélés avaient repris la piste. Comme l'avait supposé Macora, ils s'étaient bornés à attendre patiemment l'évacuation d'une position stratégique impossible à forcer.

Connaissant par expérience les avantages d'un lieu fortifié, Hendrick et Arend, éperonnant leurs montures, se portèrent à quelque distance en avant des bestiaux, dans le but de choisir un second champ de bataille. Mais la région que traversait alors la caravane était plate et n'offrait aucun accident de terrain où elle pût se retrancher.

« Nous sommes allés assez loin, dit Hendrick, après avoir parcouru environ un mille; nos amis n'arriveront jamais jusqu'ici; l'ennemi ne leur en laissera pas le temps. Retournons sur nos pas.

— Oui, » répondit machinalement Arend en considérant attentivement un des points de l'horizon.

Les yeux d'Hendrick suivirent la même direction, et, à sa grande surprise, il aperçut une centaine d'hommes s'avançant rapidement de leur côté.

« Nous allons être entourés, » s'écria Arend.

Et tous deux, faisant volte-face, partirent au galop.

« Macora avait raison, dit Hendrick en abordant Groot Willem et Hans. Nous n'aurions pas dû abandonner la place où nous pouvions si bien tenir en échec ces singes de Matabélés. Nous avons commis une lourde faute. »

Au moment où Macora apprenait que des guerriers avaient paru en tête de la colonne, quelques éclaireurs vinrent en courant lui apprendre qu'un corps considérable de Matabélés se préparaient à la prendre en queue.

Hans, Willem et Hendrick commencèrent à croire que

les marchands blancs rencontrés la veille, n'avaient pas eu tout à fait tort de s'éloigner. Ces gens-là considéraient la vie comme un bien trop précieux pour être risqué sans de puissantes raisons.

Les souvenirs du foyer domestique, d'êtres chéris, de vœux longuement et ardemment caressés, flottaient dans l'esprit de nos jeunes aventuriers. Involontairement, ils songeaient à leur propre sûreté. Mais ils avaient tous trop de véritable honneur pour abandonner l'excellent homme qu'ils avaient eux-mêmes mis dans l'embarras.

Ils tournèrent les yeux vers Groot Willem comme pour lui demander conseil. Le jeune boër paraissait inébranlable dans sa résolution de rester auprès du brave chef qui leur avait donné tant de preuves de dévouement, dût ce sentiment de reconnaissance lui coûter la vie. Cette noble attitude de Willem raffermit le cœur de ses compagnons. Leur défaillance momentanée se dissipa et ils se jurèrent de partager le sort de Macora.

Le chef, requis d'ordonner une halte, poussa un cri de ralliement si aigu et si prolongé qu'il dut se faire entendre à un mille de distance.

Quelques-uns des indigènes qui se trouvaient en avant avec le bétail répondirent à l'appel du chef.

Aussitôt après, un autre cri retentit, dans l'éloignement. Ce cri était à peine distinct, mais, en l'entendant, les Makalolos se mirent à gambader comme des fous en s'écriant : « Sindo ! Sindo ! »

Puis ils partirent à toutes jambes. Au bout de quelques minutes, ils rencontrèrent une troupe nombreuse de Makalolos et en reçurent l'agréable nouvelle qu'ils ne faisaient que précéder un corps de guerriers plus considérable encore.

La mission de Sindo et de ses compagnons avait réussi au delà de tout espoir.

Il se trouvait que, précisément alors, Ma-Motchisané visitait la partie méridionale de ses domaines, escortée

d'une foule de guerriers appartenant aux diverses tribus de la nation. Elle se souvint de Macora, son ami d'enfance. Le désir de lui venir en aide se doubla de la haine héréditaire qu'elle portait aux Matabélés et, sans perdre un instant, elle expédia un corps de combattants de choix.

Ces vétérans arrivèrent juste à temps. Deux heures plus tard, ils auraient trouvé ceux qu'ils venaient secourir engagés dans une lutte mortelle avec des forces écrasantes et dans une position très-défavorable à la défense.

Mais au lieu d'hommes épuisés, démoralisés, peut-être, et dont ils espéraient avoir promptement raison, les Matabélés se trouvèrent en présence de troupes fraîches et aguerries. Comprenant qu'une retraite immédiate les déshonorerait à jamais, ils payèrent d'audace et s'élancèrent à la charge avec la fureur et l'énergie du désespoir. Le résultat ne pouvait être douteux. Après une courte lutte, les Matabélés, complétement défaits, se dispersèrent de façon à prouver que la campagne était terminée.

Trois jours après, nos aventuriers faisaient leur entrée à la cour de Ma-Motchisané, sous les auspices de Macora qui, préalablement, avait renouvelé solennellement aux pieds de la souveraine son serment d'obédience. De retour de son long exil, le chef reçut de ses compatriotes un accueil d'autant plus enthousiaste qu'il avait encouru le ressentiment de leurs ennemis naturels, les Matabélés et qu'il s'était tiré de leurs griffes avec éclat.



CHAPITRE XXXVIII

SOUVENIRS ET REGRETS

« Je viens réclamer de vous une faveur, mes amis, dit Hendrick, le lendemain de la présentation des quatre chasseurs à la cour de la reine noire. C'est un renseignement que quelqu'un de vous pourra, sans doute, me donner.

— Très-bien, dit Willem. En ce qui me concerne, je ferai tout mon possible pour t'éclairer. Que désires-tu savoir?

— Si nous devons rester plus longtemps dans cette partie du monde, continua Hendrick. Quelqu'un a-t-il, pour cela, une bonne raison à présenter? Quant à moi j'éprouve le désir de retourner à Graaf-Reinet.

— Moi aussi, dit Arend.

— Et moi, ajouta Hans. Les trois ou quatre dernières semaines m'ont complétement guéri de l'envie de la chasse aux girafes ou à tout autre gibier. Il me semble que nous avons été assez chassés nous-mêmes.

— Je suis désolé de vous entendre parler ainsi, dit Groot Willem. Je ne suis pas prêt, *moi*, à m'en retourner encore. Nous n'avons pas encore rempli le but de notre expédition.

— C'est vrai, répliqua Hendrick, et je m'imagine que nous ne le remplirons jamais.

— Pourquoi crois-tu cela? demanda Willem avec étonnement.

— Demande-moi plutôt pourquoi je ne le croirais pas, répondit Hendrick. Partons de ce principe qu'on est ra-

rement heureux dans tout ce que l'on entreprend. Nos deux premières expéditions ont réussi, et nous n'aurons pas lieu de nous plaindre si nous échouons dans celle-ci. Nous ne pouvons raisonnablement nous attendre à un perpétuel succès. La fortune est inconstante; et mon principal vœu actuellement est que nous puissions regagner en sûreté nos foyers.

— Je ne suis pas prêt à revenir encore, répéta Willem d'un ton tranchant. Nous ne sommes restés que quelques courtes semaines dans le voisinage du Limpopo, et pendant ce temps nous avons récolté un bon nombre de dents d'hippopotames. Nous n'avons fait, d'ailleurs, qu'une seule tentative pour capturer des girafes, et je ne me suis pas astreint à un voyage d'un millier de milles pour abandonner mon entreprise après un premier échec. Que sommes-nous venus faire ici? Ce n'est pas pour rien, je suppose, que nous avons laissé Graaf-Reinet si loin derrière nous. Il nous faut avoir quelque chose à montrer en compensation de la perte de notre temps, sans compter celle de nos chevaux. Quand nous aurons fait encore quatre ou cinq tentatives infructueuses, alors, mais seulement alors, vous pourrez parler de retour; il est possible que je vous écoute patiemment. »

Hendrick et Arend pensaient aux nombreuses chances de mort auxquelles ils avaient presque miraculeusement échappé depuis un mois; ils songeaient plus encore, peut-être, à leurs fiancées. Quant à Hans, il avait une idée fixe, son fameux voyage en Europe. Mais tous ces arguments n'eussent eu aucune influence sur Willem, quand bien même ses compagnons se seraient hasardés à les faire valoir.

Il était venu dans le Nord pour y chercher deux jeunes girafes. L'expédition avait coûté du temps et de l'argent; et ses compagnons ne pouvaient avancer aucun motif plausible pour ne pas essayer de nouveau d'accomplir l'objet pour lequel elle avait été entreprise.

Dans l'habitude de la vie, Willem cédait volontiers aux idées d'autrui. Avide, avant tout, de tranquillité, quand il s'agissait de vétilles, il restait parfaitement indifférent et ne se donnait pas la peine de faire de l'opposition. Actuellement, il se raidissait et se transformait en véritable barre de fer.

Il n'était dans la nature d'aucun des trois jeunes gens d'abandonner un camarade, encore moins un ami si cher. Voyant que Willem restait, comme disait Hendrick, aussi inébranlable dans son entêtement qu'un âne rouge, ils consentirent, bien à contre-cœur, toutefois, à poursuivre l'entreprise.

Ayant appris qu'à une journée de marche vers l'ouest se trouvait une vaste forêt de mimosas souvent fréquentée par les girafes, nos aventuriers résolurent de s'y rendre.

Macora, fort occupé, en ce moment, à surveiller l'établissement de sa tribu, témoigna à ses amis le chagrin qu'il éprouvait de les laisser partir seuls. Il affirma qu'ils ne pouvaient manquer de trouver des girafes à l'endroit indiqué, non plus qu'un emplacement convenable pour la construction d'un hopo, et que l'aide de ses gens ne leur manquerait pas. Il leur donna quatre de ses meilleurs coureurs qu'ils devaient expédier par couple toutes les fois qu'ils auraient quelque importante nouvelle à lui communiquer.

Les jeunes gens partirent, avec armes et bagages, heureux de se remettre en chasse et l'esprit libre de toute préoccupation. Ils n'avaient plus d'ennemis à redouter, et s'ils quittaient des amis c'était avec l'espérance de les revoir un jour.

Rien ne vint faire diversion à la monotonie du voyage si ce n'est un petit incident qui n'intéressa, d'ailleurs, que la meute.

En franchissant une élévation de terrain qui aurait presque mérité le nom de montagne, les chasseurs virent

descendre de la cime, probablement en quête d'eau, une troupe de chacmas, ou babouins cynocéphales[1].

Ils avaient souvent ouï dire que les chiens professaient, pour ces animaux, une aversion invétérée; ils eurent, sans tarder, la preuve convaincante de la véracité de cette assertion.

Un seul individu de la meute avait eu l'occasion de rencontrer des chacmas; cependant, tous les chiens, en apercevant la bande, furent saisis du plus bel accès de rage qu'il soit donné à la race canine d'éprouver. D'un seul élan, ils coururent sus aux babouins en aboyant avec fureur. L'instinct seul semblait leur inspirer cette animosité contre des animaux ayant avec eux certains points de ressemblance.

« En avant! s'écria Willem, ou nos chiens vont être tués. »

Jusque-là, les babouins n'avaient montré aucune disposition à la retraite. Ils paraissaient croire qu'ils auraient moins de mal à tenir tête aux chiens que de fatigue à gravir la montagne. Mais à la première détonation de la carabine de Willem ils détalèrent avec une rapidité qui ne laissait pas aux chiens la moindre chance de les rattraper.

Un seul chacma resta en arrière; c'était celui qu'avait frappé la balle. Les chiens l'attaquèrent immédiatement et ne purent être ramenés que lorsque la laide bête eut été mise en pièces.

1. *Cynocephalus porcarius.* Les habitants du Cap et les Hottentots emploient quelquefois ce simien à des travaux utiles, par exemple, à garder les habitations, à tirer la corde d'un soufflet de forge, etc.; mais il ne faut pas le perdre un seul instant de vue, car aussitôt il abandonne le travail qui lui a été confié. (N. du T.)

CHAPITRE XXXIX

A TRAVERS LES MIMOSAS

Se procurer des girafes — tel était le but unique désormais poursuivi par les chasseurs. Le rugissement d'un lion dans le voisinage de leur campement, la vue même d'un éléphant porteur d'une quantité de livres d'ivoire, les auraient trouvés complétement impassibles. Ils comprenaient, dans toute sa plénitude, la tâche qu'ils avaient à accomplir, avant de rentrer dans leurs foyers, et ils s'y cramponnaient énergiquement.

Sur la lisière de la forêt de mimosas, théâtre actuel de leurs travaux, glissait un petit filet d'eau, sur la berge duquel ils reconnurent bientôt des empreintes de girafes. Quelques-unes de ces empreintes témoignaient, par leur petitesse relative, qu'elles avaient été imprimées sur le sol par les sabots de jeunes animaux.

Groot Willem ne se sentait pas de joie. Son ambition de chasseur allait encore une fois être satisfaite. Ses compagnons, quoique moins confiants dans le succès, éprouvaient un égal désir de réussir.

Le lendemain de leur arrivée sur la lisière de la forêt de mimosas, ils virent une harde de girafes sortir du couvert et se diriger vers la rivière.

Les timides animaux, ignorant le voisinage de l'homme, arrivèrent à portée de carabine des chasseurs, avant de s'apercevoir de l'imminence du danger. Tout à coup, se détournant à l'ouest, elles s'enfuirent d'un pas rapide en tournant le dos à la forêt.

Hendrick et Arend, cédant au premier mouvement et

séduits par l'attrait d'une chasse émouvante, s'élançaient à la poursuite des girafes. Willem les retint.

« N'avez-vous donc pas remarqué qu'il y avait trois jeunes dans le troupeau? leur dit-il. Ces girafes, selon toute probabilité, habitent la forêt; il ne faut pas les empêcher d'y revenir.

— Elles ont déjà été chassées, répondit Hendrick; je suis certain d'avoir vu une flèche fichée dans le flanc de l'une d'elles. Quelque nègre se sera amusé à torturer une pauvre bête qu'il n'était pas capable de tuer.

— C'est grand dommage qu'elles nous aient vus, dit Willem. Peut-être, pourtant, ne déserteront-elles pas le couvert. Assurons-nous qu'elles y ont leur repaire; nous enverrons ensuite chercher quelques uns de gens de Macora pour construire une trappe. C'est, je crois, le seul moyen de nous en emparer. »

Un second jour se passa; les girafes n'avaient pas reparu. Le surlendemain matin, les chasseurs se décidèrent à suivre leurs pistes.

A une quinzaine de milles plus loin, à l'ouest, ils découvrirent une autre forêt de mimosas. En la tournant, ils arrivèrent auprès d'une petite lagune, dont les rives portaient d'innombrables empreintes de sabots de girafes; quelques-unes de ces empreintes étaient fort petites. Elles étaient évidemment récentes et provenaient des mêmes animaux aperçus trois jours auparavant. Les jeunes gens en conclurent que le troupeau fréquentait les deux forêts.

« Nous en avons assez vu pour le présent, dit Willem. Il ne nous reste qu'à envoyer querir les hommes promis par Macora et à construire un second hopo. »

Cet avis fut adopté à l'unanimité et l'on s'occupa immédiatement de choisir l'emplacement du hopo. »

« Pourquoi ne pas le construire près de l'autre forêt? dit Hendrick. Il nous sera facile de ramener les animaux au lieu où nous les avons d'abord rencontrés. »

Aucune protestation ne s'élevant contre la proposition, deux des Makololos furent expédiés à Macora et les chasseurs reprirent le chemin de la première forêt de mimosas auprès de laquelle ils établirent leur campement.

Le jour où l'on attendait l'arrivée des Makololos, Hendrick et Arend remontèrent la rivière pendant quelques milles en quête de gibier. Animés de cette incompréhensible rage de destruction naturelle à tout chasseur, ils auraient mal reposé la nuit si, le jour, ils n'avaient tué quelque créature vivante. Ils allaient atteindre la lisière d'une épaisse forêt, composés de massifs d'acacias, d'arbrisseaux herbacés à feuilles persistantes et d'arbres de diverses essences — strelitzias, zamias, pourpiers (*Portucalaria afra*), — lorsque retentit sous le couvert ce fracas de branches brisées et ce piétinement précipité auxquels se reconnaît infailliblemeut l'élan des gros quadrupèdes.

« Attention, Arend ! voilà du gibier qui nous arrive ! » s'écria Hendrick.

Quelques secondes après, deux girafes adultes sortaient du bois et gagnaient à toute vitesse la plaine ouverte.

Mais les chasseurs ne s'attendaient guère à l'étrange spectacle qui frappa leurs yeux. Un léopard, grimpé sur le dos de l'une des immenses bêtes et solidement cramponné entre ses deux épaules, déchirait la gorge de l'animal avec la férocité sauvage inhérente à son espèce.

Le léopard, poltron par nature, n'attaque généralement la grosse bête que lorsqu'il est pressé par la faim ; mais il était peu probable que dans un canton abondant en petit gibier et surtout en antilopes, sa proie favorite, le carnassier eût jamais à souffrir d'un jeûne prolongé.

D'où lui venait donc cet excès d'audace? Peut-être avait-il des petits, et selon toute probabilité, les innocentes girafes, abordant inconsidérément son repaire, avaient éveillé ses instincts de sollicitude maternelle.

Ainsi raisonnaient les chasseurs, tandis qu'immobiles sur leurs selles, ils considéraient cette scène extraordinaire.

En atteignant l'espace libre, la girafe indemne s'éloigna rapidement de sa compagne qui commençait à donner des marques évidentes d'épuisement; son sang coulait à flots; elle ne pouvait tarder à succomber aux mortelles atteintes de son ennemi.

Les jeunes gens assistaient à un spectacle qui tombe rarement, sinon jamais, sous l'œil de l'homme — une girafe tuée par un léopard.

Les circonstances avaient favorisé le carnassier; et la gigantesque créature qui avait involontairement allumé sa colère allait être mise à mort par un animal dix fois moins fort et dix fois moins grand.

Deux chiens, qui accompagnaient les chasseurs, sourds à la voix de leurs maîtres, s'étaient mis en chasse et couraient sur les talons de la girafe affaiblie, l'exaspérant par leurs aboiements; ils semblaient lutter de vitesse pour arriver plus vite à la curée.

Surexcitée outre mesure par ces ennemis acharnés, la girafe réunit tout ce qui lui restait de force; levant une de ses pattes de derrière, elle détacha une ruade si bien dirigée que l'un des chiens alla rouler à quelques mètres, le crâne fracassé.

Cet effort fut le dernier. Maintenue seulement sur trois pieds, la girafe vacillante perdit son équilibre; rejetant violemment sa tête en arrière, elle tomba lourdement sur le sol, écrasant du même coup le léopard qui, comme Sanson, se trouvait être ainsi l'artisan de sa propre destruction.

Cette chute tira Hendrick et Arend de leur immobilité. Ils furent bientôt près des animaux encore vivants. Une balle partie de la carabine d'Hendrick éteignit les râles du léopard, tandis que le long couteau d'Arend mettait un terme aux souffrances de la girafe.

Debout près des deux cadavres, les chasseurs cherchèrent à se rendre compte de la scène à laquelle ils avaient assisté. Ils avaient ouï parler de semblables exploits équestres attribués à des lions. Ils avaient même lu qu'un de ces félins avait parcouru plusieurs milles sur le dos d'une girafe; mais ils avaient considéré tous ces récits comme des fables.

Aujourd'hui, ils avaient la preuve oculaire d'un exercice de haute école accompli par un animal bien moins vigoureux et beaucoup plus petit qu'un lion. Qu'un léopard eût ainsi parcouru une certaine distance, ils n'en pouvaient douter. Pourquoi un lion n'aurait-il pu faire de même?

La peau du cou de la girafe, malgré son épaisseur, avait été déchirée et pendait en lambeaux sur les épaules. Les longues griffes, les canines acérées du léopard avaient mis à nu et ouvert veines et artères. Ce n'était pas là l'œuvre d'un instant. Plusieurs minutes avaient dû s'écouler entre le premier bond du léopard et la chute de la girafe; pendant ce temps, le vindicatif et sanguinaire carnassier, entraîné bien loin du lieu d'où il avait bondi, oubliait tout, danger, temps, espace, satisfait d'assouvir ses féroces instincts.

Ce léopard avait des petits; c'était, pour les chasseurs, un fait certain. La mère gisait à leurs pieds, incapable désormais d'exercer ses mâchoires au bénéfice de sa progéniture.



CHAPITRE XL

NOUVEAU DÉSAPPOINTEMENT

Trois jours après le départ des messagers, trente ouvriers envoyés par Macora arrivèrent au campement. L'emplacement du *hopo* fut choisi à un demi-mille de la lisière de la forêt, et la construction en commença sur-le-champ.

Dans leur impatience, les jeunes gens travaillaient du matin au soir. Deux d'entre eux ne cessaient de manœuvrer la hache, abattant les jeunes arbres que les Makalolos emportaient pour les mettre en place, sous la surveillance des deux autres. L'emplacement ayant été choisi avec plus de discernement, la construction de l'enclos coûta moins de peine. Les deux palissades furent dressées un peu en deçà des bords de la forêt de mimosas qui n'avait pas plus d'un demi-mille de largeur; la fosse fut creusée moins profondément. Grâce à un travail persévérant, l'enclos était terminé le septième jour.

Dans l'intervalle, plusieurs girafes avaient paru dans le voisinage, ce qui avait, une fois encore, enflammé les têtes des jeunes gens. Ils espéraient que, dans deux ou trois jours, ils seraient à même de reprendre le chemin de Graaf-Reinet.

Pour ne négliger aucune chance de succès, ils firent une visite à l'autre forêt de mimosas, emmenant avec eux un certain nombre de Makalolos. Leur but était de faire sortir les girafes qui pouvaient s'y trouver et de les chasser dans la forêt aux abords de laquelle s'élevait le *hopo*.

Ils ne rencontrèrent aucune girafe; mais ils s'en inquiétèrent peu, comptant trouver leur gibier là où ils en avaient besoin, et cette conviction les ramena promptement au campement.

On employa, pour forcer les girafes, le même procédé que la première fois; c'est-à-dire une battue régulière à laquelle chacun prit part. Les Makalolos, avec les chiens, traversèrent la forêt en faisant autant de tapage que possible, tandis que Willem et Hendrick longeaient, à cheval, l'une des lisières, et Hans et Arend, l'autre.

A mesure que les rabatteurs approchaient de l'extrémité en face de laquelle s'ouvrait le piége, le front de Willem s'assombrissait. Peu de gros gibier s'échappant du couvert, pas de craquements de bois ou de brisements de branches. La forêt ne semblait renfermer d'autres hôtes que les bruyants Makalolos se frayant un chemin sous ses dômes de verdure.

Quand la battue fut terminée et qu'on examina l'enclos, on n'y trouva qu'un petit nombre d'antilopes d'une espèce commune, un couple de gnous[1] et quelques cochons sauvages.

Quel amer désappointement! Les girafes étaient parties, on ne savait où ni comment. Peut-être reviendraient-elles; mais nul n'en pouvait donner la certitude. Ceux d'entre les Makalolos qui prétendaient connaître le mieux leurs habitudes, assuraient qu'elles avaient émigré vers quelque forêt très-éloignée, dans la direction du sud, et que, de six mois, on n'en verrait plus dans le canton.

Il était permis de douter de l'exactitude de ce renseignement. Peut-être, en le fournissant, les Makalolos

1. Antilope d'une espèce assez rare et d'une conformation très-singulière. — Le *Gnou* ressemble au bœuf, par son mufle large et aplati, au cerf, par la finesse de ses jambes, au cheval, par la forme de son corps et de sa croupe, ainsi que par une belle crinière redressée, blanche à sa base, noire au bout des poils, et par sa queue ornée de longs poils blancs. Une crinière noire existe sous son cou et sous

s'étaient-ils laissé influencer par leur impatience de regagner leur village. Ils avaient des huttes à construire, des champs à cultiver, devoirs qu'ils avaient négligés par obéissance aux ordres de leur chef. Les chasseurs ne pouvaient raisonnablement les retenir plus longtemps; ils consentirent donc à leur départ, mais avec une répugnance non déguisée.

Trois jours se passèrent à battre le pays dans un rayon de vingt milles. On trouva des bois de mimosas, mais pas de girafes. Ces animaux avaient évidemment abandonné le canton et n'y reviendraient, selon toute probabilité, pas avant quelques semaines, peut-être plusieurs mois. Les Makalolos avaient dit vrai.

« Je ne dis pas que nous ayons agi comme des fous, s'écria Arend, mais j'affirme que nous mériterions cette épithète si nous consacrions une minute de plus à la recherche de ce que le sort a décidé que nous ne trouverions pas.

— Continue, Arend! dit Hendrick, je n'aurais pu parler plus raisonnablement moi-même.

— Je n'ai plus rien à dire, répondit Arend en branlant la tête, comme pour témoigner que le fait était assez clair pour se passer de discussion.

— Que ferais-tu, toi? demanda Groot Willem en s'adressant à Hans.

— Je m'en irais, répliqua immédiatement celui-ci. Je partage l'opinion d'Hendrick, nous ne pouvons avoir la prétention de réussir dans toutes nos expéditions, et nous en avons entrepris une dans laquelle nous semblons fatalement destinés à échouer.

— Très-bien, dit Groot Willem. Retournons d'abord

son fanon. Les deux sexes sont armés de cornes, rapprochées et élargies à leur base, decendant en dehors et remontant par leurs pointes. La couleur du *Gnou* est le fauve gris. Il habite les montagnes au nord du Cap. (*N. du T.*)

auprès de Macora. Ce sera autant de gagné sur la distance qui nous sépare de Graaf-Reinet. »

S'apercevant que Facetannée désirait vivement discuter la matière, Hendrick daigna lui demander son opinion.

Le Boschiman possédait à un degré extraordinaire le don assez commun de parler beaucoup pour dire fort peu de chose. Heureusement pour sa vanité, les chasseurs étaient à souper et avaient le temps d'écouter son bavardage.

Selon Facetannée, l'insuccès actuel de l'expédition était uniquement dû à Congo. Il aurait pu, par avance, prédire l'insuccès d'une entreprise guidée par un Cafre ou par tout autre individu de race noire parlant une langue comprise par un Cafre. Après cet exorde, Facetannée raconta que, dans son enfance, il avait journellement vu des girafes; et que si ses maîtres se trouvaient parmi ses compatriotes, les Boschimans — qui, dans son opinion, étaient bien plus honnêtes et intelligents que les autres Africains, — ils n'auraient éprouvé aucune difficulté à se procurer l'objet de leurs recherches.

Cette communication, faite à des gens qui savaient que les Boschimans occupaient peut-être le dernier degré sur l'échelle des races africaines, ne fit qu'attirer un sourire sur la physionomie des auditeurs. Facetannée s'en contenta, le prenant certainement pour une preuve convaincante de son éloquence.

Quand les chasseurs arrivèrent au nouveau village de Macora, ce dernier, tout en exprimant avec chaleur les regrets de l'échec qu'ils venaient d'éprouver, ne laissa à Willem que peu d'espoir d'un succès futur, au moins pendant quelque temps.

Les girafes, dit-il, émigrent souvent d'un district à un autre, voyageant plusieurs jours sans s'arrêter et faisant de trente à quarante milles par vingt-quatre heures. Il était probable que, durant plusieurs semaines, on ne rencontrerait pas, dans le voisinage, de harde compre-

Digitized by Google

nant des jeunes animaux. Il se mettait, comme toujours, néanmoins, au service de ses jeunes amis, lui et sa tribu, et lui fournirait, en toute occasion, l'assistance dont ils pourraient avoir besoin.

Willem serait bien resté pour essayer d'une troisième tentative; mais ses compagnons s'accordaient pour retourner à Graaf-Reinet, et leurs instances furent si énergiques, que le forcené chasseur dut céder. Il ne le fit pas, cependant, sans exiger une sorte de compromis, à savoir, que le retour s'effectuerait, non pas en ligne directe, mais par le pays des Betchuanas, en traversant quelques districts habités par les Boschimans. De là, on pourrait tourner à l'est et rentrer chez soi. Willem s'engagea à ne pas retarder inutilement le voyage; de leur côté, ses compagnons lui promirent d'aider de tout leur pouvoir à l'accomplissement de son immuable projet.

Dans la tribu de Macora, se trouvaient quatre jeunes indigènes désirant ardemment visiter les établissements européens afin d'acquérir, sur les usages des peuples civilisés, des notions plus étendues que ne leur en donnaient les rares chasseurs ou marchands qui traversaient leur pays. Ces jeunes gens reçurent, de leurs amis, quelques bœufs avec une pacotille composée de peaux de léopards, de plumes d'autruche et d'ivoire, et, de Macora, l'ordre formel de servir Willem et ses compagnons en tout ce qui leur serait demandé.

Macora, suivi des membres principaux de sa tribu, fit à ses amis une conduite de plusieurs milles. Le chef et Sindo laissèrent éclater une profonde douleur en se séparant des jeunes boërs, surtout de Groot Willem, à qui tous deux reconnaissaient devoir la vie et qu'ils s'engagèrent formellement à visiter un jour ou l'autre. Enfin, les chasseurs s'éloignèrent, emportant, de leur séjour chez ces peuplades noires, l'impression que la nation Makalolo renfermait des individus doués de toutes les qualités sympathiques qui font l'honneur de l'espèce humaine.

CHAPITRE XLI

UN TROUPEAU DE BUFFLES

En se voyant sur ce que l'on pourrait appeler la voie du retour à Graaf-Reinet, Hans, Hendrick et Arend se montraient satisfaits d'eux-mêmes et du monde entier.

Il n'en était pas de même de Willem. Il marchait avec les autres parce qu'il y avait encore un espoir de rencontrer des girafes; mais l'idée d'atteindre la colonie sans ramener avec lui une couple de jeunes, le préoccupait continuellement. Il flânait le long de la route et ne perdait pas une occasion de retarder la marche pour courir après différents animaux. Ce manque de parole, il le colorait même dans son esprit des prétextes spécieux de distraction ou d'approvisionnement.

Le matin du troisième jour, les chasseurs aperçurent un grand troupeau de buffles paissant au pied d'une colline, à un demi-mille environ de leur campement.

Un instant après, Willem était en selle et se dirigeait vers les ruminants. Ses compagnons semblaient peu disposés à l'accompagner.

« Encore un délai d'un jour, s'écria Arend. Willem va tuer un buffle et nous forcer à rester ici pour le manger.

— C'est probable, dit Hendrick. Dans tous les cas, je ne vois pas pourquoi il garderait pour lui tout seul le plaisir de la chasse. »

Sautant à cheval, Hendrick et Arend coururent sur les traces de Willem, suivis par deux Makalolos montés sur des bœufs. Hans, la patience et la philosophie incarnées, resta au camp.

Willem, qui dirigeait sa monture de façon à se placer en avant du troupeau, afin de ne pas l'effaroucher en le chargeant trop rapidement, fut bientôt rejoint par ses compagnons.

Les buffles, au nombre d'environ deux cents, suivaient une même direction. Comme ils broutaient en marchant, leur marche était d'une extrême lenteur.

Quand les chasseurs furent arrivés à trois cents mètres des ruminants, ces derniers levèrent tous la tête, et, après avoir considéré un moment les étranges créatures qui venaient troubler leur repos, ils se remirent tranquillement à paître. Le chef du troupeau n'avait pas donné le signal de la fuite.

« Il faut incliner à gauche et les tourner, dit Willem ; si de vieux taureaux venaient à nous charger, nous pourrions faire retraite sur la colline. »

Au moment où les chasseurs, ayant gagné le pied de la colline, ne se trouvaient plus qu'à une centaine de de pas du troupeau, quelques taureaux firent face à l'ennemi dans une attitude menaçante, comme pour couvrir la retraite des vaches et des veaux.

On tire mal à cheval. Les chasseurs le savaient ; ils mirent pied à terre, choisirent chacun une victime et firent feu. Les trois détonations retentirent en autant de secondes. Après quoi les chasseurs s'empressèrent de regagner leurs montures.

En recevant la volée plusieurs taureaux sortirent des rangs et chargèrent les assaillants. Les chevaux pointaient et se dérobaient, de sorte qu'il était fort difficile aux jeunes gens de se remettre en selle.

Hendrick et Arend y réussirent seuls. Quant à Willem, son cheval, qui l'avait maintes fois porté à quelques mètres d'un éléphant furieux, était affolé de terreur par les beuglements des taureaux blessés et faisait tous ses efforts pour échapper aux mains de son maître. Plus Willem le retenait et plus il semblait anxieux de s'en-

fuir. Malgré sa force musculaire, le jeune boër fut entraîné par l'animal jusqu'à ce que l'une des rênes se brisant, l'autre lui fut arrachée avec une violence qui lui coupa les doigts presque jusqu'aux os.

A ce moment, un des taureaux était presque sur lui. En dépit de sa taille et de sa corpulence, Willem ne manquait pas d'une certaine légèreté; mais quelque alerte qu'il fût, il ne pouvait espérer gagner à la course un buffle africain.

La charge des ruminants avait été si soudaine que l'un des bœufs qui servaient de montures aux Makalolos n'eut pas le temps de se garer et fut abandonné par son maître. C'est ce qui sauva Willem.

S'élançant sur son congénère domestique, le buffle lui enfonça dans le flanc une de ses longues cornes. L'animal tomba foudroyé.

Le buffle se trouva aussitôt attaqué par trois ou quatre chiens qui, pendant quelque temps, se tinrent à une distance respectueuse de ses sabots et de ses cornes. L'un d'eux, ayant voulu le saisir au museau, fut renversé et foulé aux pieds.

Les spectateurs purent alors constater la nature vindicative du buffle d'Afrique. Non contents d'avoir tué le chien, il s'acharna sur le cadavre, le broyant sous ses genoux, et semblant furieux de ne pouvoir le frapper à la fois de ses cornes et de ses sabots.

Willem avait eu le temps de recharger son roër. Une balle en plein corps força l'animal à retomber sur ses genoux, position qu'il venait de quitter pour charger de nouveau. Beuglant d'une force à faire vibrer l'air dans un rayon d'un mille au moins, l'animal se releva, fit en trébuchant deux ou trois pas et tomba mort. Il avait été grièvement blessé par un premier coup de feu, et l'herbe était largement arrosée de son sang.

Groot Willem n'avait pas été le seul attaqué. Hendrick et Arend durent également opérer leur retraite,

poursuivis chacun par une couple de taureaux. Heureusement la colline était proche et ils y poussèrent leurs chevaux, les excitant à la fois de l'éperon et de la cravache.

Le poids monstrueux du buffle empêche le ruminant de monter les côtes avec rapidité, bien que, en rase campagne, il atteigne un cheval.

Les animaux en question reconnaissant l'inutilité de la poursuite, y renoncèrent immédiatement et prirent la piste du troupeau qui s'éloignait dans la plaine.

Les jeunes gens s'imaginaient qu'ils allaient se hâter de le rallier; ils se trompaient. Les quatre taureaux firent un crochet et se dirigèrent vers le buffle blessé qui se débattait sur le sol à une certaine distance en arrière.

Ce qui suivit causa aux chasseurs un étonnement profond. Au lieu de venir en aide à leur compagnon si maltraité, les quatre taureaux s'acharnèrent sur lui, le foulant sous leurs sabots et le perçant de leurs cornes. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque l'animal fut tout à fait mort. Ils semblaient n'être inspirés par aucun sentiment de rage, mais seulement agir sous l'influence d'un instinct incompréhensible.

Il y avait quelque chose d'horrible dans cet assassinat d'un compagnon invalide. Mais n'en est-il pas ainsi chez les hommes? L'infortune ne convertit elle pas trop souvent les amis en ennemis?

Après avoir ainsi achevé leur camarade blessé, les quatre taureaux poursuivirent leur retraite et rejoignirent bientôt le troupeau.

Le buffle tué par Willem était le plus grand que nos chasseurs eussent jamais porté bas et, par curiosité, ils en relevèrent les dimensions. L'animal mesurait huit pieds de longueur et près de six pieds de hauteur au garrot; l'écartement de ses cornes, à la pointe, était de cinq pieds trois pouces. Une longue cicatrice, de deux pieds

de longueur, s'étendait sur l'une des épaules et une partie du cou; cicatrice parfaitement visible à une certaine distance, malgré l'épaisse fourrure dont l'animal était couvert et qui témoignait de son âge avancé.

Une blessure laissant de semblables traces ne pouvait avoir été faite que par un lion. On voyait, en effet, sur l'épaule, trois déchirures parallèles désignant la place où s'étaient enfoncés les crocs du félin.

Quelques morceaux de viande de choix, découpés sur les deux taureaux, furent empaquetés comme conserve; et, après une courte halte, consacrée à un repas de chair fraîche, nos aventuriers se remirent en marche.

CHAPITRE XLII

LA MARE EMPOISONNÉE

Dans la soirée du huitième jour, les chasseurs campèrent sur les bords d'un petit cours d'eau, qui, d'après leur calcul, devait se trouver à environ cent vingt milles au sud de leur point de départ.

Willem n'ayant pas renoncé une minute à l'espoir de rencontrer des girafes, n'avait négligé aucune occasion d'en dépister le long de la route. Les retards occasionnés par ces explorations étaient, pour ses compagnons, une source de perpétuels ennuis. Mais si Willem possédait une énorme dose de ténacité, son entêtement s'alliait à une bonne humeur tellement inaltérable, que la contradiction émoussait contre elle tous ses traits. Les trois autres jeunes gens durent donc se contenter de la

certitude qu'ils s'avançaient, lentement, il est vrai, mais constamment, dans la direction de Graaf-Reinet.

Le soleil, en se levant, éclaira une des scènes les plus splendides qui eussent encore frappé les yeux des chasseurs depuis qu'ils voyageaient dans cette partie de l'Afrique.

Auprès d'eux s'élevaient des massifs de lauriers-roses couverts de fleurs splendides et sur lesquels voltigeaient de branches en branches des sucriers verts, merveilleux oiseaux dont le plumage surpasse en beauté toute la gent ailée[1].

Le petit vallon où les chasseurs avaient campé, était un paradis d'autant plus radieux qu'il baignait dans une éclatante lumière. Les bestiaux eux-mêmes semblaient le quitter à regret.

La rivière dont nos voyageurs longeaient la berge n'était pas une eau courante; mais constituait ce que, dans la saison sèche, on appelle une chaîne de petits lacs ou trous d'eau.

Quand les chasseurs eurent traversé un des terre-pleins séparant les mares, leur odorat fut affecté par des émanations infectes apportées par la brise et émanant de la direction qu'ils comptaient prendre. Cette odeur devint bientôt tellement incommode qu'ils firent halte et décidèrent, tout d'une voix, d'incliner à l'est et de se placer sous le vent.

Tandis qu'ils suivaient cette nouvelle direction, ils aperçurent, très-haut dans l'éther, tournoyer des vols de vautours, et, dans la plaine, rôder des bandes innombrables de chacals et d'hyènes.

Cet assemblage insolite de mangeurs de charognes excita leur curiosité. En avançant, ils virent une quantité d'antilopes étendues mortes à quelques pieds les

1. *Certhia nectarinia famosa*, sorte de grimpereau. C'est un oiseau assez joli; mais l'éloge qu'en fait l'auteur est un peu trop hyperbolique. (*N. du T.*)

unes des autres. A mesure qu'ils marchaient, le nombre de ces cadavres augmentait, si bien qu'ils crurent avoir abordé quelque vallée de la mort dont ils ne pourraient jamais sortir.

Ce mystère, car c'en était pour eux, leur fut bientôt expliqué par les Makalolos et par Congo.

Les antilopes avaient bu de l'eau d'une mare ou source empoisonnée par les naturels; ce qui prouvait que nos voyageurs se trouvaient dans le voisinage de quelque tribu de Betchuanas.

Les chasseurs avaient déjà entendu parler de cet usage absurde commun à un grand nombre de tribus africaines. Ils durent reconnaître que les récits qu'on leur avait faits de la destruction générale du gibier par le poison, et qu'ils avaient traités de fables, n'étaient pas exagérés. Dans une circonférence d'un mille ils ne comptèrent pas moins de deux cents cadavres d'antilopes.

L'une des mares auprès desquelles ils venaient de s'arrêter avait été empoisonnée. Une troupe d'antilopes s'y était abreuvée et n'avait remonté sur la rive que pour y mourir.

« Il est heureux, dit Groot Willem, que nous n'ayons pas établi notre campement près de cette eau empoisonnée; autrement, comme ces pauvres bêtes, nous servirions actuellement de pâture aux hyènes et aux chacals. »

Congo n'était pas tout à fait de cet avis. Il croyait que l'homme ne boirait jamais une quantité d'eau suffisante pour occasionner la mort. Mais il reconnut, en même temps, que si les chevaux et les bestiaux s'étaient abreuvés dans la mare, ils auraient certainement tous péri jusqu'au dernier.

Pour se procurer sans peine trois ou quatre antilopes, les Betchuanas avaient détruit un troupeau tout entier. Gaspillage malheureusement général chez les tribus indigènes habitant un pays regorgeant de gibier.

Impatients de se soustraire à ce pénible et dégoûtant spectacle, les chasseurs se remirent en route, tous intérieurement charmés que l'étape du jour précédent eût été raccourcie d'un mille ou deux.

En apprenant qu'ils se trouvaient dans le voisinage des Betchuanas, les Makalolos témoignaient quelques appréhensions relativement à leurs bestiaux, qui, disaient-ils, pouvaient leur être volés ou enlevés de force. Quant aux chasseurs, ils croyaient que ces craintes faisaient trop d'honneur aux Betchuanas[1]. D'après ce qu'ils avaient entendu dire des individus composant cette populeuse nation, ils les considéraient comme trop poltrons et trop indolents pour pouvoir faire peur à personne.

Le lendemain matin, Arend, qui marchait un peu en avant de la caravane, arrêta soudain sa monture, en s'écriant :

« Voilà un kraal et un champ de maïs. »

Hendrick et Willem s'approchèrent aussitôt et s'assurèrent du fait.

Presque au même instant, Groot Willem découvrit des objets qui l'intéressaient beaucoup plus que tout ce qui pouvait appartenir aux Betchuanas.

Deux grands éléphants traversaient la plaine dans la direction du champ de maïs.

1. Betchuanas ou Betchouanas, peuple indigène de l'Afrique centrale, dans l'intérieur des terres au nord de l'Hottentotie. Comme il a été dit plus haut, le Makalolos, établis sur le Zambèze, sont une portion détachée de cette nation. Les Betchuanas ne sont positivement connus que depuis les voyages de Fruter et Sommerville (1801). Ils présentent les caractères évidents d'une civilisation rudimentaire et leur langue est soumise à quelques principes de grammaire. La couleur de leur peau est d'un brun de café ; ils sont de taille moyenne, symétriquement conformés et ont les cheveux laineux du nègre. D'un caractère doux et pacifique, leurs nombreux conflits ont rarement une issue sanglante. Ils possèdent de nombreux troupeaux et savent parfaitement aménager le sol partout où le permet la nature de ce dernier. Leur gouvernement est à la fois monarchique et patriarcal et le pouvoir des princes est limité par l'assemblée générale (*picho*) des princes inférieurs. (*Note du traducteur.*)

« Approchons-nous en silence, dit l'enragé chasseur. Nous n'avons pas besoin d'y aller tous; deux ou trois suffiront. Il faut que quelqu'un garde les bestiaux. »

Ce disant, il partit. Hendrick et Arend le suivirent.

Hans voyant que, comme toujours, il était condamné à former l'arrière-garde, s'y résigna, grâce à sa philosophie habituelle. Avec l'aide de Facetannée, de Congo et des Makalolos, il arrêta la marche des bestiaux et des chevaux de charge et resta simple spectateur d'une scène qui ne pouvait manquer d'être intéressante. Il ne voyait rien qui pût enlever aux chasseurs l'occasion d'un beau coup de fusil; il savait encore qu'un éléphant blessé cherche rarement son salut dans la fuite. L'un des pachydermes serait tué; tous deux, peut-être, tomberaient sous les balles des chasseurs et la mort violente d'un éléphant constitue, en toute circonstance, un spectacle d'un attrait palpitant.

« Sans nous, disait Willem en chevauchant à côté d'Hendrick, ces éléphants ravageraient le champ de maïs. Les propriétaires ne pourraient les en empêcher quand ils en auraient le courage. Ils ne sont même pas capables de les effrayer assez pour mettre obstacle à leur œuvre de dévastation. »

Le jeune boër parlait inconsidérément. Il ne devait pas tarder à être détrompé.

CHAPITRE XLIII

VICTOIRE DU BOTANISTE

Les deux éléphants s'avançaient le long d'un étroit sentier conduisant au champ de maïs ou au kraal. Marchant sans se presser, ils semblaient savoir qu'un de leurs aliments favoris se trouvait à portée et que rien ne les empêcherait de s'en régaler.

« Une fois au milieu des épis, dit Hendrick, ils sont à nous. Ils ne nous apercevront pas et nous pourrons viser à loisir. »

Tout à coup, l'un des éléphants, celui qui marchait en avant, s'engloutit dans le sol.

L'autre s'arrêta un instant, comme s'il cherchait à se rendre compte de la disparition de son camarade. Faisant ensuite volte-face, il revint sur ses pas en sondant soigneusement le terrain.

« Une fosse! s'écria Hendrick; l'un des éléphants est tombé dans une fosse!

— En avant! En avant! Tuons l'autre, » rugit Willem en mettant son cheval au galop.

Hendrick et Arend l'imitèrent.

L'éléphant ne semblait pas disposé à s'échapper; il continuait à s'avancer posément. Mais quand les jeunes gens se trouvèrent à une centaine de mètres, poussant son cri de trompette, il les chargea.

Cette attaque ne les prit pas au dépourvu. Épaulant vivement son roër, Willem fit feu. La forte détonation

du gros fusil fut accompagnée du pétillement des carabines des deux autres chasseurs.

Hendrick et Arend voltèrent à droite, Willem s'effaça à gauche, et l'immense bête passa entre eux. Au bout de son élan, elle s'arrêta, paraissant indécise sur le choix de l'adversaire qu'elle poursuivrait d'abord. Sans ce mouvement opportun, l'animal n'eût probablement pas hésité et l'un des chasseurs aurait couru grand risque d'être atteint.

Ce moment d'indécision permit aux jeunes gens de former un plan et de prendre l'avance sur le pachyderme.

« A la fosse! à la fosse! cria Hendrick. Ventre à terre vers la fosse! »

L'ordre fut immédiatement exécuté. L'éléphant voyant la direction prise par les fuyards reprit la poursuite, mais lentement et avec une certaine indolence, comme s'il n'était pas complétement décidé à la continuer.

En ce moment, un mugissement éclatant et prolongé, cri d'un éléphant à l'agonie, traversa les airs. Il venait du piége.

Le pachyderme s'arrêta subitement. Le cri de détresse de son compagnon éveilla dans son esprit un sentiment qui n'était plus la vengeance. C'était la peur; une peur qui sembla surexciter sa puissance de raisonnement, puisque, tournant immédiatement le dos, il s'éloigna, évitant ainsi le danger auquel avait succombé son congénère. En opérant sa retraite, il choisissait soigneusement la piste laissée par les chevaux; son instinct l'avertissait, sans aucun doute, qu'en agissant ainsi, il éviterait les piéges qui pouvaient avoir été creusés dans la plaine.

« Suivons-le! suivons-le! s'écria Arend. Hans est en danger! »

Ils ne s'arrêtèrent que juste le temps de recharger leurs armes, et, enfonçant les éperons dans le ventre de

leurs montures, ils partirent au galop sur les pas de l'éléphant.

Hans et ses noirs compagnons n'étaient pas restés spectateurs désintéressés des faits et gestes des chasseurs ; ils virent alors qu'ils allaient être appelés à jouer dans ce drame un rôle plus actif.

L'éléphant s'avançait vers eux à toute vitesse ; mais la pensée de fuir ne s'éveilla dans leur esprit que pour en être aussitôt chassée. Il fallait défendre à tout prix les bêtes de somme, et le jeune botaniste, ordonnant à Facetannée et à Congo de veiller sur elles, se porta au-devant de l'éléphant.

Le cheval qu'il montait, peu habitué à de semblables exercices, pliait les jarrets et tremblait comme une feuille. Sachant que sa vie dépendait de son coup d'œil, Hans mit pied à terre. Le cheval, abandonné à lui-même, fit un violent écart qui l'éloigna de son maître.

L'éléphant blessé n'était plus qu'à une cinquantaine de pas; il tourna sa rage contre le cheval, n'ayant probablement pas aperçu le cavalier. Hans profita de l'occasion.

Épaulant délibérément sa carabine, il visa l'énorme bête au défaut de l'épaule droite, au moment où elle s'inclinait à gauche pour charger sa monture.

Le monstre s'élançait avec des cris assourdissants. Les autres chevaux, échappant à leurs gardiens, galopaient dans toutes les directions. Quelques longues enjambées portèrent l'éléphant sur le cheval de Congo qui, en ce moment, coupait à angle droit la ligne de charge. Une seconde après, le cheval était lancé en l'air et, décrivant, au-dessus du dos de l'animal, une courbe de six à sept pieds de rayon, tombait éventré en arrière. Le Cafre avait prestement quitté la selle et se trouvait sain et sauf sur ses pieds.

L'effort fait par le pachyderme pour enlever le cheval fut le dernier qu'il put accomplir. La meute aboyait sur ses talons; il fit quelques pas encore, roulant comme un

navire sur une mer houleuse, et s'abattit lourdement sur le flanc.

« Je pense, dit Hendrick, qui arrivait avec Arend et Willem, j'ai même la certitude que les chiens s'imaginent avoir tout seuls porté bas l'éléphant.

— Alors, ils sont aussi fous que Congo, » insinua Facetannée, profondément vexé d'un exploit qui devait valoir au Cafre les compliments de ses jeunes maîtres.

Le Cafre ne répondit que par un sourire. Il avait, de nouveau, excité la jalousie de son rival; il était content.

L'éléphant, un grand mâle, expira quelques minutes après sa chute. Ses défenses mesuraient cinq pieds de longueur. A Facetannée incomba la tâche d'en opérer l'extraction.

Le cheval de Congo était mort. On dut distribuer la charge d'une des bêtes de somme sur toutes les autres, afin de donner au Cafre une nouvelle monture. Puis, on quitta la place.

Hendrick, Groot Willem et Arend désiraient ardemment se rendre à la fosse où était tombé le second éléphant; ils n'en avaient jamais encore vu capturer de cette façon.

« Hans, demanda Hendrick, veux-tu rester ici en surveillance ou venir avec nous?

— Oh! je préfère rester, répondit le placide Hans; peut-être, comme je viens de le faire, me sera-t-il permis de prendre dans votre chasse la part du lion.

— Emmenons Congo, dit Arend. Il y aura certainement des indigènes près de la fosse. Nous avons vu un grand nombre de huttes près du champ de maïs; c'est sans doute un grand kraal.

— Oui, viens, Congo, » ordonna son maître, en s'éloignant suivi de tous, à l'exception de Hans et du domestique de ce dernier, sur qui retombait d'habitude l'ennui des affaires dont les autres avaient tout le plaisir.

CHAPITRE XLIV

PIÉGE A ÉLÉPHANTS

Il existe certainement une différence entre les émissions de voix des créatures animées, rugissement, hurlement, beuglement, glapissement, puisqu'on a dû employer ces vocables pour les distinguer; et cependant la première expression de douleur et de terreur de l'éléphant tombé dans la trappe, le son qui avait causé la retraite de son camarade, semblait une combinaison de tous ces cris.

L'animal l'avait itérativement poussé, et les jeunes chasseurs, familiarisés avec les diverses manières de tuer ce pachyderme, en conclurent que l'éléphant pris au piége devait se trouver soumis à quelque terrible torture inconnue d'eux encore.

« On a probablement placé dans la fosse un pieu pointu, fit observer Hendrick, et l'animal se sera empalé. »

En approchant, les jeunes gens virent autour de la fosse une foule d'individus, hommes et femmes. Un nègre de la plus laide apparence s'avança vers les nouveaux venus et leur offrit par signes de leur vendre les défenses de l'éléphant encore vivant.

« Nous sommes en sûreté parmi ces gens-là, dit Congo; ils sont habitués aux marchands blancs et ne nous feront pas d'autre mal que de nous voler le plus qu'ils pourront dans leurs marchés. »

La fosse n'était pas carrée, avec un pieu fiché au centre, comme l'avait supposé Hendrick. Ovale au sommet, elle se contractait en pointe, sous forme d'entonnoir ou de cône renversé, ne laissant aucune surface plane où

l'éléphant pût poser les pieds. Ces derniers étaient joints l'un à l'autre et comme ils avaient à supporter seuls l'énorme poids du corps, les souffrances de la pauvre bête devaient être intolérables.

Cette fosse, invention diabolique, source d'inutiles tortures, avait environ neuf pieds, dans son plus grand diamètre, et sept à huit pieds de profondeur. Chacun des violents efforts de l'éléphant n'aboutissait qu'à rapprocher davantage ses pieds massifs et à augmenter ses souffrances.

Deux piéges semblables avaient été construits à une courte distance l'un de l'autre; l'événement justifiait la sagesse de ce procédé. Bien que tous deux eussent été adroitement dissimulés et qu'on eût soigneusement enlevé tous les déblais, ils avaient été découverts par les éléphants, — trop tard pour l'un d'eux cependant. Si l'on n'avait creusé qu'une seule fosse, l'animal n'aurait pas été pris; il avait évidemment placé un pied sur la première et c'était en se reculant pour éviter le danger qu'il avait tout à coup dégringolé dans l'autre.

Tous les hommes rangés autour de la fosse portaient des armes, la plupart des zagaies ou des lances, mais nul ne cherchait à mettre un terme à l'agonie de l'éléphant prisonnier.

Groot Willem s'avança et leva le long canon de son roër à la hauteur d'un des yeux de l'animal. Il allait faire feu lorsqu'il en fut empêché par plusieurs noirs qui s'interposèrent en gesticulant et en parlant avec une grande animation.

Congo, qui comprenait leur langue, dit à Willem qu'il n'était pas temps encore de tuer l'éléphant.

« Et pourquoi? s'écria Arend. Ils trouvent donc un grand plaisir à voir souffrir une pauvre bête?

— Tu veux une raison? dit Hendrick. Parbleu! ces gaillards-là sont des amateurs de musique. Ils conservent l'éléphant dans son trou, comme un oiseau dans sa cage,

pour jouir des notes mélodieuses qui sortent de son gosier. »

L'un des noirs était armé d'un fusil auquel il ne manquait rien.... que la platine. Cette arme attira d'autant plus l'attention de Willem que son propriétaire la lui présentait en lui faisant comprendre par signes qu'il désirait de la poudre et une balle pour la charger. Willem voulut savoir comment il entendait se servir des munitions. Le nègre, secouant sa tête laineuse, avoua naïvement qu'il n'en savait rien.

« Demande-lui, alors, pourquoi il a apporté ce fusil, » dit Willem, en s'adressant à Congo.

La réponse à cette question fut une autre profession d'ignorance.

A ce moment, une certaine agitation se fit remarquer chez les noirs. Une troupe d'indigènes s'approchait. Les nouveaux venus annoncèrent que le chef du kraal allait arriver en personne et qu'il se réservait l'honneur de tuer l'éléphant.

Ce chef avait récemment acheté un fusil à quelque trafiquant et il se disposait à déployer son adresse devant ses sujets stupéfiés d'admiration. Cette fameuse arme, comme s'en assurèrent les jeunes gens, était un simple fusil de munition, en très-mauvais état et qu'un chasseur se serait difficilement décidé à décharger.

« Il ne tuera jamais l'éléphant avec cet outil, dit Hendrick; il est plus probable qu'il se tuera lui-même, à moins qu'il n'attrape quelqu'un de ceux qui l'entourent. S'il compte uniquement sur son arme, la bête court grand risque de mourir de faim. »

Le chef semblait très-fier d'être porteur d'un fusil et fort anxieux de montrer à ses sujets comment on dépêche un éléphant. Se plaçant à environ vingt-cinq pas de la fosse, il visa la tête de l'animal et fit feu.

La détonation fut suivie d'un rugissement de rage plutôt que de douleur; une petite protubérance qui se dés-

sina sur le front de l'éléphant prouva que la balle n'avait produit d'autre effet que d'érailler la peau.

L'opération du rechargement demanda à peu près six minutes; après quoi, le chef tira un second coup, à une distance de quinze pas, cette fois.

Au grand étonnement du chef et de ses sujets, l'animal vivait toujours.

Six ou sept autres minutes furent consacrées au rechargement et une troisième balle partit. Elle toucha le but; mais le seul témoignage qu'en donna l'immense bête fut un nouveau cri de rage impuissante.

La foule assemblée autour de la fosse s'augmenta alors de Hans, de Facetannée et des autres membres de la caravane. Les défenses de l'éléphant tué par le premier avaient été extraites et attachées sur le dos de deux chevaux de charge.

« Qu'y a-t-il donc? demanda Hans. Ne pouvez-vous parvenir à tuer cet éléphant? J'ai pourtant entendu plusieurs coups de feu.

— On ne veut pas nous laisser faire, répliqua Groot Willem. Le chef essaye de le tuer avec un vieux mousquet, et il ne permet à personne de tirer, pas plus à nous qu'à ce gaillard si bien armé que tu vois près de lui. »

Et Willem désignait l'individu porteur du fusil sans platine.

A ce moment, une communication du chef indigène fut transmise au Cafre. Ennuyé de ses échecs successifs, le chef commençait à douter que son fusil fût aussi bon que l'avait prétendu le vendeur et désirait comparer sa puissance destructive avec celle des carabines des chasseurs. Groot Willem était invité à tirer sur l'éléphant.

« Mais, baas Willem, ajouta Congo, vous ne ferez pas cela, vous ne tirerez pas sur l'éléphant.

— Et pourquoi? demanda Willem surpris.

— Vous le tuerez avec votre roër et alors ils voudront l'avoir. Ils en auront envie et le prendront.

— Ils prendront quoi? L'éléphant?

— Non, baas Willem, le roër! » répondit le Cafre.

Quoiqu'il n'éprouvât aucune crainte de se voir arracher son fusil, Groot Willem, pas plus que ses compagnons, ne désirait se quereller avec les noirs, et il déclina courtoisement l'invitation, donnant pour excuse qu'après l'échec d'un aussi grand chef, toute tentative de sa part ou de celle de ses amis serait nécessairement inutile.

Le chef ordonna alors à ses sujets de dépêcher l'éléphant comme ils l'entendraient. L'animal fut aussitôt assailli par une douzaine au moins de nègres, armés de zagaies ou de javelines.

Le massacre dura environ une demi-heure. Le long martyre de la pauvre bête excita l'indignation de nos aventuriers qui en eussent fini avec elle en dix secondes, s'ils en avaient reçu la permission.

C'étaient de vrais chasseurs; et, bien que n'épargnant pas la vie du gibier, il leur répugnait de le faire souffrir.

CHAPITRE XLV

LE KARROU[1]

Après avoir tué l'éléphant, les indigènes entreprirent la tâche moins difficile de le découper et de le transporter à leur kraal. Les pieds furent mis à part pour l'u-

1. Les plaines qui s'étendent au nord des montages du Cap de Bonne-Espérance, dans l'Afrique Australe, et qu'on appelle *Karrous*; présententalternativementl'aspect le plus opposé. Après les pluies, ci-

Digitized by Google

sage exclusif du chef qui, en attendant que quelques-uns de ses sujets les eussent enlevés, daigna accorder une audience à nos chasseurs.

Ces derniers désiraient savoir si le kraal avait été jamais visité par des trafiquants blancs, classe d'individus qu'ils étaient anxieux de rencontrer, bien que Willem fût plus anxieux encore d'apprendre si des girafes paraissaient quelquefois dans le canton.

On appela Congo. Pendant quelque temps, le chef et lui parlèrent, ou plutôt crièrent, tous deux à la fois, aucun des interlocuteurs ne semblant disposé à céder la parole à l'autre. Le diapason de leurs voix s'élevait de plus en plus, et nos aventuriers s'imaginèrent qu'ils étaient engagés dans une chaude discussion, menaçant de dégénérer en quelque chose de plus caractéristique qu'une bataille de mots.

« Que dit-il, Congo? demanda Willem.

— Je ne sais pas, baas Willem, répondit le Cafre avec un branlement de tête qui témoignait d'une certaine honte de sa propre ignorance.

— Comment! s'écria son maître, ne comprendrais-tu pas sa langue?

— Non, baas Willem! il ne parle pas zoulou; ce n'est pas une langue cafre.

— Pourquoi donc prétendais-tu la traduire il y a quelques minutes? demanda Hendrick.

— J'essayais de l'apprendre, dit Congo d'un ton assuré, comme s'il était convaincu d'avoir fait une réponse péremptoire.

— Nous ne resterons pas ici assez longtemps pour que tu puisses apprendre une langue quelconque, dit Hendrick. Puisque tu ne comprends pas, tu n'aurais pas dû

les forment un immense tapis de verdure paré de toutes les richesses d'une flore remarquable par sa beauté, tandis que, dans la saison sèche elles n'offrent plus qu'un sol aride et de toutes parts crevassé par la sécheresse. (*Note du traducteur.*)

affirmer le contraire. Comment as-tu osé traduire ce qu'il disait tout à l'heure?»

Facetannée attira alors sur lui l'attention générale; ses éclats de rire, ses gestes frénétiques, tout, dans sa physionomie et son attitude, dénonçait une joie immodérée. Quelque temps se passa avant que le Boschiman pût se faire comprendre. On saisit enfin ces mots prononcés d'une voix entrecoupée par l'émotion :

« Je vous l'avais bien dit, que Congo n'était qu'un vieux fou.... Vous le voyez maintenant vous-mêmes.... Ne dirait-on pas qu'il est quatre, cinq, six fois fou.... Je vous avais prévenus !

— Est-ce que, par hasard, tu comprendrais ce que dit le chef, toi? demanda Willem.

— Oui, baas Willem ; et tout Boschiman aussi.

— Alors parle-lui ; tu sais ce que nous désirons apprendre. »

Les traits de Facetannée prirent une comique expression de persiflage, d'où les chasseurs conclurent qu'il était devenu sérieux.

Abordant le chef, il entama une conversation qui se résumait en ceci : qu'aucune girafe n'avait été vue dans le voisinage depuis de nombreuses lunes; que peu de marchands visitaient la tribu et que ceux qui y étaient venus trafiquer avaient laissé d'eux la plus détestable réputation. Le chef habitait le kraal qu'on apercevait derrière le champ de maïs et il priait les chasseurs de l'y accompagner.

Cette invitation fut immédiatement acceptée par Willem qui semblait avoir perdu complétement l'envie de retourner à Graaf-Reinet. Cela ne faisait pas le compte de ses compagnons dont les aspirations étaient radicalement opposées aux siennes.

« Pourquoi irions-nous au kraal? demanda Hendrick. On nous retiendra au moins deux ou trois jours et nous avons à chercher des girafes; il n'y en a pas du tout ici. »

Cet argument décida Willem, et l'on se prépara au départ.

Avant de s'éloigner, ils assistèrent à l'enlèvement de la plus grande partie de la chair de l'éléphant. Trois bœufs en furent chargés, tandis que des indigènes, en grand nombre, succombaient presque sous le poids des longues bandes découpées sur les flancs de l'animal et qui les couvrant de la tête aux pieds. Quelques noirs avaient passé leurs têtes à travers de grands carrés de chair qui leur descendaient sur le dos et la poitrine, à la façon des *sérapés* mexicains[1].

La vue de tous ces gens paraissant vêtus de viande saignante et marchant vers leurs huttes, en chancelant sous le fardeau, produisit sur les jeunes gens une impression susceptible, comme le dit Hendrick, de les guérir de la faim pendant un mois au moins.

Après avoir pris congé de la tribu, nos aventuriers continuèrent leur voyage dans la direction du sud.

Il était nuit close quand ils atteignirent un lieu convenable pour camper.

Ils n'avaient pas rencontré d'eau depuis qu'ils avaient quitté les mares traversées dans la matinée, et les bestiaux souffraient horriblement de la soif.

Dans ces profondes ténèbres, la caravane n'aurait pu procéder qu'avec une lenteur extrême; on déchargea donc les animaux, chevaux et bœufs, et l'on fit halte pour la nuit.

A l'aube, les voyageurs se remirent en route, plus impatients que jamais de trouver de l'eau.

Sur une étendue de plusieurs milles, ils trouvèrent une plaine dont la surface, semblable à celle de l'Océan bouleversé par un orage, présentait une succession de vagues solidifiées.

1. Le *Sérapé* est une pièce d'étoffe, généralement du drap, coupée en carré long et au centre de laquelle est pratiqué un trou rond pour le passage de la tête. C'est le manteau mexicain. (*N. du T.*)

Pour la première fois, ils furent à même de constater la différence des effets de la soif sur les chevaux et sur les bœufs.

Ces derniers paraissaient croire qu'ils n'obtiendraient de soulagement qu'en s'abandonnant stoïquement à l'influence énervante de la soif et en marchant aussi lentement que possible. Pour leur faire hâter le pas, les Makalolos devaient, non-seulement les exciter de la voix, mais encore faire un fréquent usage de leurs jamboks[1]. Ils s'avançaient pourtant, mais avec une visible répugnance, la langue pendante et offrant, dans leur attitude, la plus parfaite image du désespoir.

Les chevaux, au contraire, dévoraient le terrain, comme obéissant à une inflexible logique. Ils semblaient comprendre qu'ils étaient loin encore de l'abreuvoir et qu'ils y arriveraient d'autant plus vite que leur allure serait plus précipitée.

Dans le courant de l'après-midi, Hendrick et Willem prirent les devants. Pour sauver la vie des bestiaux, il fallait absolument trouver de l'eau avant la nuit. Les deux jeunes gens le savaient; l'avenir se présentait sous les plus sombres couleurs, et ils marchaient aussi désespérément que leurs bêtes à corne.

Ils avaient commis une lourde faute en se séparant des Betchuanas sans leur demander des renseignements précis sur la contrée inconnue qu'ils allaient aborder. Cette imprudence n'était-elle pas l'unique cause de la crise qui les menaçait?

Un peu avant le coucher du soleil, ils aperçurent à leur droite une colline au pied de laquelle se dessinait un massif d'arbres rabougris. Levant la tête et pointant les oreilles, les montures de Willem et d'Hendrick se dirigèrent d'un pas alerte vers cette colline en poussant un

1. Lanière en cuir d'hippopotame, d'environ cinq à six pieds de longueur, fixée à un manche très-court. (*N. du T.*)

sourd gémissement que leurs cavaliers traduisirent par ce mot magique : Eau !

Avant d'atteindre le massif, ils rencontrèrent un lion mort dévoré en partie par les rapaces du désert. A côté du cadavre gisaient trois ou quatre chacals que, selon toute probabilité, le félin avait tués avant d'expirer.

Les arbres bordaient un petit étang d'eau bourbeuse vers laquelle, tandant le cou, se précipitèrent les chevaux.

Sur la berge, un cadavre de buffle ; un peu plus loin, celui d'une hyène.

« Retiens ton cheval! s'écria Hendrick, en arrêtant subitement le sien : cette eau est peut-être empoisonnée! Vois ce buffle et cette hyène! Et les cadavres que nous avons déjà rencontrés! »

Ils eurent besoin de toute leur vigueur pour empêcher leurs chevaux de se plonger dans l'étang. Ce ne fut qu'en faisant volte-face et en usant sévèrement de l'éperon qu'ils réussirent à les éloigner de l'eau; et même encore les animaux altérés voulaient-ils s'y rendre à reculons.

Mais l'élan était donné, et les chasseurs se hâtèrent de rejoindre leurs compagnons pour les prévenir et faire examiner l'étang par Facetannée, Congo et les Makalolos.



Digitized by Google

CHAPITRE XLVI

L'ÉTANG DE LA MORT

La joie qui, au seul mot d'eau, illumina toutes les physionomies se convertit en tristesse quand les éclaireurs eurent exprimé leur doutes sur la pureté de l'élément.

Hans et Arend mirent aussitôt pied à terre et, accompagnés de Facetannée et de deux Makalolos, se rendirent à l'étang.

Facetannée n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître qu'il était empoisonné. L'œuvre avait été accomplie au moyen de deux substances toxiques différentes, toutes deux de la nature la plus délétère. Au fond de l'eau se voyait une botte de racines préalablement écrasées entre deux pierres; à la surface flottait une grande quantité de pulpes de quelque espèce de baie vénéneuse.

C'était un malheur irremédiable, en même temps qu'un grand danger; il devenait urgent de prendre une autre direction, ou les animaux, dès qu'ils auraient senti l'eau, y courraient sans qu'il fût possible de les en empêcher. Le buffle avait étanché sa soif, après quoi il avait gagné l'ombre des arbres pour se coucher et mourir. Le lion avait goûté du fluide empoisonné; mais sa vigueur ne l'avait pas sauvé, et à quelques pas de l'étang il s'était affaissé. Les chacals, après avoir en partie dévoré le félin, avaient aspiré la mort pour apaiser leur soif et repris ensuite un repas qu'ils ne devaient pas achever.

Les jeunes gens, après s'être convaincus de la triste réalité, se disposaient à revenir vers leurs compagnons, lorsqu'ils observèrent une extrême agitation parmi les bestiaux et les chevaux de l'expédition : les premiers poussaient des beuglements prolongés; les seconds hennissaient d'une façon inusitée. Les deux chevaux, surtout, qui avaient déjà visité l'étang rongeaient impatiemment leur frein. Dans les efforts que fit Hendrick pour retenir le sien, la sangle de la selle se relâcha et se rompit. Comme il mettait pied à terre dans le but de la réparer, le cheval lui échappa et partit à fond de train dans la direction de l'étang, poussant, en guise de signal pour ses compagnons, un hennissement aigu.

Cet avertissement ne fut pas perdu. Les chevaux de somme partirent à fond de train. Les bœufs semblèrent s'éveiller soudain à une vie nouvelle. Leur instinct ou la conduite des chevaux les avait avertis que l'eau était proche. Ceux qui, pesamment chargés, n'avaient, pendant les derniers milles, été poussés en avant qu'avec la plus grande difficulté, reprirent leur forces et se joignirent aux fuyards. Bientôt la cavalcade fut tout entière en mouvement.

Il s'établit alors, entre les animaux altérés et leurs propriétaires, une lutte de vitesse; véritable course au clocher dont l'étang était le but. Hans, Arend et les Makalolos, arrivés les premiers, se rangèrent en ligne, en avant de l'étang, pour arrêter, s'il était possible, l'élan de la cavalcade. Ce fut en vain. Affolés par la soif, les animaux en étaient arrivés à mépriser l'autorité de l'homme; et ceux qui essayaient de les sauver du suicide n'échappèrent eux-mêmes à la mort qu'en se jetant promptement de côté.

L'étang n'ayant pas plus de dix pieds de diamètre, et n'étant abordable que par sa rive la plus basse, tous les animaux ne purent l'atteindre. Le premier cheval qui approcha de l'eau y fut aussitôt précipité par deux autres

qui le suivaient; et tous trois avaient à peine commencé à absorber le liquide empoisonné qu'ils furent chargés par quelques-uns des bœufs.

Coups de jamboks, coups de crosses de carabines, tout fut impuissant à écarter les animaux qui ne sentaient plus rien, — rien que l'irrésistible désir d'étancher leur soif.

Heureusement, les bestiaux, serrés en masse compacte, se bousculant et se gênant mutuellement, ne purent tous boire en même temps.

Dix minutes s'écoulèrent au milieu des cris, des imprécations, des sifflements des lanières, du bruit mat des coups de crosses. Scène de confusion impossible à décrire! Les trois chevaux et les deux bœufs, entrés dans l'étang, n'en auraient pu sortir quand même ils y eussent été disposés; pressés entre leurs propres corps et la berge la plus élevé, ils étaient incapables du moindre mouvement. Le trou avait environ trois pieds de profondeur et les animaux le remplissaient exactement.

Quelques-uns des bestiaux, ne pouvant atteindre l'eau par la rive basse, se hissèrent sur l'autre; mais, en se penchant, ils n'aperçurent que les dos des cinq occupants. L'un des bœufs, en faisant un effort terrible pour approcher son mufle de l'eau, fut renversé et foulé aux pieds.

Enfin, au bout d'une demi-heure, et après les plus pénibles efforts, les chasseurs, aidés par leurs noirs compagnons, réussirent à chasser tous les animaux, à l'exception des cinq qui étaient en possession de l'étang et qui n'en sortirent jamais.

Trois chevaux et deux bœufs furent ainsi perdus. C'étaient des bêtes de somme qui ne portaient heureusement ni poudre, ni aucune autre substance facile à détériorer. Leur changement fut réparti sur plusieurs autres, ce qui réduisit Congo et Facetannée à la condition de piétons.

Le Cafre s'en inquiéta peu. La suppression de sa monture le chagrinait moins que la crainte de perdre Spoo-

r'em, son chien favori, dont les souffrances, aussi bien que celles du reste de la meute, faisaient mal à voir.

La caravane avait à peine parcouru quelques milles lorsque l'obscurité commença à envahir la plaine. Il ne fallait pas songer à camper pour la nuit : la situation était trop critique pour autoriser le moindre délai, chaque heure qui s'écoulait enlevant aux bêtes comme aux gens le peu de forces qui leur restait.

Mais de quel côté se diriger? Il fallait se décider et sans retard. Les chasseurs ne songeaient pas à retourner vers le Nord; ils avaient donc à choisir entre les trois autres points cardinaux. Dans laquelle de ces trois directions trouveraient-ils de l'eau? C'était une question qu'ils étaient incapables de résoudre et, sans Facetannée, ils eussent été forcés de s'abandonner au hasard.

Le Boschiman fit une proposition qui reçut l'approbation, non-seulement des Makalolos, mais de Congo lui-même.

Selon son habitude, et en guise d'exorde, il récrimina contre le Cafre, la cause, selon lui, de tous leurs malheurs. Après avoir établi le fait à sa complète satisfaction, il informa ses maîtres que, dans son enfance, il avait beaucoup entendu parler des Betchuanas, de leurs mœurs et de leurs coutumes. Il pensait que quelque faible tribu de cette nation, cherchant un refuge contre ses ennemis, avait élu domicile dans le désert que l'expédition traversait actuellement. C'était probablement elle qui avait empoisonné l'étang, dans le but d'arrêter la poursuite de l'ennemi en le privant d'eau. Si ces noirs redoutaient une attaque, ce n'était pas du côté du nord, où résidaient d'autres tribus de leur nation, mais seulement de l'est, du pays des Cafres Zoulous, la malédiction de la terre, déclara Facetannée entre parenthèses. Il croyait donc qu'il fallait chercher à l'ouest cette tribu de Betchuanas, et qu'une marche de quelques heures suffirait pour atteindre son kraal.

Digitized by Google

L'argument de Facétarinée ne rencontrant pas de contradiction, la caravane se remit en route dans la direction de l'ouest.

Un fait bien connu des chasseurs ranimait leur espoir. Ils savaient que, dans cette partie de l'Afrique centrale, il n'existait aucun désert d'une certaine étendue et qu'ils n'avaient pu s'égarer assez loin vers le sud-est pour se trouver dans le grand désert de Kalahari. Celui qu'ils traversaient n'était peut-être qu'un petit karrou qu'ils auraient franchi en quelques heures s'ils avaient pu marcher avec rapidité. Malheureusement leurs bêtes faisaient à peine deux milles par heure, en dépit des jamboks, ainsi que des exhortations et des malédictions proférées en hollandais, en anglais, en hottentot, en cafre et en makalolo.

Une marche, même aussi lente, permet de parcourir de grandes distances; mais pour cela, il faut du temps; et sachant parfaitement que leur bétail ne serait pas capable d'accomplir un trajet un peu prolongé, nos aventuriers commencèrent à craindre que leur expédition de chasse ne se terminât bien plus tristement que par un insuccès.

CHAPITRE XLVII

RACINE-EAU[1]

Pendant le cours de cette longue nuit, les chasseurs s'avancèrent péniblement, chassant devant eux les bestiaux.

1. *Water-Root.* Cette plante bulbeuse, qui n'a pas encore reçu de

Guidés par l'Étoile du Sud, ils suivirent une ligne à peu près droite. Quand le jour vint, ils s'aperçurent que la plaine conservait cette apparence moutonneuse avec laquelle un voyage de deux jours les avait familiarisés.

Bien que toute la caravane souffrît de la faim, de la fatigue et de la soif, aucune halte ne fut ordonnée; le temps pressait. Il fallait pousser les bestiaux aussi vite que possible, ou les abandonner avec leur charge.

Le soleil monta lentement dans le ciel; il était arrivé au zénith que, d'après l'aspect de la plaine, les chasseurs auraient pu croire qu'ils n'avaient point avancé d'un pas.

« Cette façon de voyager me semble absurde, s'écria tout à coup Hendrick. Il est temps que nous songions un peu plus à nous-mêmes et un peu moins à nos bagages.

— Quoi! dit Willem; voudrais-tu condamner nos bêtes de somme?

— Nous y serons forcés, en fin de compte, et peut-être alors sera-t-il trop tard. Sauvons notre vie et celle de nos chevaux et abandonnons le reste à sa destinée.

— Tu oublies, Hendrick, que nous ne sommes pas tous montés, répliqua son frère. Nous ne pouvons nous séparer des piétons.

— Certainement, répondit le jeune officier; mais Facetannée lui-même, quoiqu'il ne soit pas un fameux marcheur, irait deux fois plus vite s'il n'était forcé de s'occuper des animaux. »

Cette conversation fut interrompue par un cri poussé par Facetannée en personne.

Le Boschiman se tenait auprès d'une plante à feuilles étroites qui ne se dressait pas à plus de six pouces au-dessus du sol. C'était la tige de la *racine-eau*, plante

nom scientifique, est indiquée par plusieurs voyageurs de l'Afrique australe et, en particulier, par Livingstone. (*N. du R.*)

merveilleuse qui, dans les déserts sud-africains, a sauvé d'une mort affreuse dès milliers de voyageurs altérés.

Ces tiges étaient très-clairsemées; mais le Boschiman savait qu'il y en avait assez pour apaiser, momentanément au moins, les souffrances de la caravane.

Arrachant du dos d'un des bœufs une pioche et une pelle, il commença à creuser le sol autour de la plante qu'il avait découverte la première. La terre, à qui la chaleur du soleil avait donné la consistance de la brique cuite, s'enlevait par larges plaques; à dix ou douze pouces de profondeur la bulbe apparut. De forme ovale, mesurant environ sept pouces dans son plus grand diamètre, elle était recouverte d'une mince pellicule brun-clair.

La pulpe juteuse, découpée en tranches et mâchée, avait la saveur de l'eau pure, c'est-à-dire qu'elle était complétement insipide.

Zagaies et couteaux furent aussitôt mis en œuvre; et la récolte fut assez abondante pour que chacun eût sa bulbe, hommes et bestiaux.

Congo partagea la sienne avec le limier Spoor'em, qui, la langue pendante, les yeux injectés, se soutenait à peine sur ses pattes.

Les jeunes chasseurs, aussi bien que le Cafre et les Makalolos, ignoraient complétement jusqu'à l'existence de cette curieuse plante, si bien que, sans Facetannée, ils auraient passé auprès d'elle sans s'apercevoir qu'ils foulaient aux pieds le breuvage que la nature prévoyante emmagasine au profit du voyageur altéré.

Facetannée semblait aussi orgueilleux du service qu'il avait rendu à la caravane, en lui faisant connaître les vertus de cette plante, que s'il en était lui-même le créateur. Personne ne se montrant disposé à déprécier sa découverte, il se sentit amplement dédommagé des ennuis qu'il avait éprouvés en se voyant aussi longtemps négligé.

Un peu ranimés par la rafraîchissante saveur de la racine-eau, les bestiaux se remirent en route avec une énergie de bonne augure et fournirent une longue marche pendant le cours de l'après-midi.

Au moment où le soleil se couchait, les voyageurs aperçurent au sud quelques huttes. Ils continuèrent à s'avancer dans cette direction, convaincus qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance. La crainte de perdre leurs bestiaux s'évanouit comme par enchantement!

C'était un kraal de Betchuanas, dont les habitants se portèrent au-devant de la caravane, et témoignèrent, tout d'abord, leur étonnement de ce que des voyageurs eussent réussi à découvrir leurs demeures.

Pour toute réponse, Facetannée leur demanda de les conduire au lieu le plus voisin où l'on pût obtenir de l'eau, c'est-à-dire à la rivière, aux étangs ou aux puits où s'approvisionnait le kraal.

A l'ébahissement profond des voyageurs, les Betchuanas répondirent qu'ils ne connaissaient de réservoir d'eau qu'à une journée de marche au moins! Des mois s'étaient passés depuis qu'ils avaient vu quelque chose de semblable, et ils s'en passaient parfaitement?

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda Hendrick. Ces moricauds se moquent de nous. Ils nous refusent de l'eau et leur conte n'a pour but que de nous la dissimuler. Dis-leur, Facetannée, que nous ne les croyons pas.»

Le Boschiman obéit, mais les Betchuanas confirmèrent leur première déclaration.

« Quelle absurdité! s'écria Arend. Nous prennent-ils pour des fous, qu'ils veuillent nous faire croire qu'on peut vivre sans eau. Ils en tirent d'un endroit quelconque. Cherchons-le et servons-nous nous-mêmes.

— Non, baas Arend, dit Facetannée, ne faites pas cela. Ils nous montreront l'eau tôt ou tard. Attendons un peu. »

Suivant le conseil du Boschiman, les jeunes gens fi-

Digitized by Google

rent décharger les bœufs et établirent leur camp tout auprès du kraal.

Bien qu'ils affectassent de croire à cette assertion des Betchuanas qu'ils vivaient sans eau, nos aventuriers, l'œil au guet, cherchaient, dans toutes les directions, l'endroit où pouvait se trouver le précieux élément.

Ils ne virent rien qui indiquât la présence d'une rivière ou d'un étang, d'un puits ou d'un trou d'eau de quelque nature que ce fût. Tout à l'entour du kraal le terrain conservait la même apparence de stérilité que la région qu'ils avaient traversée pendant les deux journées qui venaient de s'écouler. Après tout, les Betchuanas pouvaient avoir dit la vérité.

Mais cette vérité n'était rien moins que consolante. Nos voyageurs se désespéraient.

Facetannée les suppliait toujours de se soumettre tranquillement, d'attendre tout du temps et de faire appel à leur patience.

Ils écoutèrent ces avis, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. Ils sentaient qu'ils se trouvaient entre les mains du Boschiman; et, en voyant son assurance, ils attendirent la fin sans murmurer.

CHAPITRE XLVIII

POMPE ASPIRANTE D'UN NOUVEAU GENRE

Les voyageurs eurent tout lieu de se féliciter d'avoir obéi aux prudents conseils de Facetannée. S'ils avaient insisté pour se faire donner de l'eau ou cherché à l'obtenir de force, ils auraient dû très-certainement s'en passer. Il leur eût été impossible d'en trouver une goutte

dans un rayon de plusieurs milles autour de la localité où résidaient plus de deux cents individus.

Pourtant elle existait quelque part dans le voisinage immédiat du kraal; ils n'en pouvaient douter et ils se fièrent à ce sentiment de générosité qui fait rarement défaut quand on s'y abandonne sans réserve.

Bien leur en prit, d'ailleurs. L'eau leur fut apportée en petite quantité, d'abord, et dans des coquilles d'œufs d'autruche.

Après avoir suffisamment étanché leur soif, ils songèrent aux animaux. Willem, qui venait d'avaler le contenu d'une coquille, appela, par signe, l'attention de la femme qui l'avait servi sur la pitoyable condition de son cheval.

La négresse, qui ne pouvait absolument passer pour un ornement de son sexe, secoua sa tête laineuse et s'éloigna d'un pas lent avec une physionomie pensive.

« Si nous ne trouvons pas à désaltérer nos chevaux, dit Willem, en se tournant vers ses compagnons, nous allons partir. Rester ici plus longtemps, ce serait nous exposer à les perdre infailliblement.

— Attendez, baas Willem, dit Facetannée. Le cœur du Betchuana va s'ouvrir. Il aime le Boschiman. »

Facetannée avait toujours raison. Il venait à peine de formuler cette consolante maxime, qu'un indigène se présenta au campement, demandant à parler au chef.

Willem lui ayant été désigné, le Betchuana s'avança et lui dit que les chevaux et les bœufs seraient abreuvés un par un. Les chasseurs n'en demandaient pas davantage.

Le cheval de Willem, comme appartenant au chef, devant être servi le premier, l'indigène le prit par la bride et le conduisit, suivi de près par le jeune boër, à une petite distance du kraal.

Là, se trouvait un puits, dont l'orifice, soigneusement dissimulé par une calotte en terre durcie, venait seulement d'être découvert.

L'eau fut puisée au moyen d'un seau en cuir de buffle et le cheval en but autant qu'il voulut.

Tous les animaux de la caravane furent ainsi amenés au puits, l'un après l'autre, et désaltérés de la même manière, laquelle témoignait, chez les Betchuanas, d'une certaine dose d'intelligence. Ils conjuraient ainsi la confusion que n'aurait pas manqué de provoquer la présence, autour de l'abreuvoir, d'un aussi grand nombre d'animaux altérés.

Dans la soirée, les chasseurs eurent avec le chef de la tribu, Facetannée servant de truchement, une longue conversation.

Le chef leur dit que sa tribu, jadis nombreuse et puissante, avait été réduite à son état actuel, par suite de désertions et de guerres avec les Cafres. Pour vivre en paix et en sûreté, il avait cherché un refuge dans le karrou, espérant que les fatigues et les privations inséparables d'un si long et si pénible voyage empêcheraient ses ennemis de le poursuivre. Afin d'en avoir une certitude plus absolue encore, il avait fait empoisonner un certain nombre de trous d'eau, et ce fut avec une vive satisfaction qu'il informa ses auditeurs, que, dans une circonstance, sa prévoyance avait été couronnée d'un éclatant succès. Des Cafres qui poursuivaient la tribu avaient bu à l'une des sources empoisonnées et étaient tous morts sur la place.

Cette partie de la narration sembla faire à Facetannée autant de plaisir qu'au chef lui-même. Tandis qu'il la traduisait, une expression de joie féroce s'épanouissait sur sa grimaçante physionomie.

Pour donner à ses auditeurs une plus haute idée de son importance, le chef leur apprit qu'il était le frère de Kalatah. Groot Willem témoigna le désir d'apprendre qui pouvait être ce personnage.

Le chef, aussi étonné que chagrin de l'aveu d'une telle ignorance, s'empressa d'éclairer les chasseurs.

Digitized by Google

Kalatah était le plus brave guerrier, le meilleur père, le plus loyal sujet, en somme, l'être le plus remarquable qui eût jamais existé, et sa mémoire était et devait être vénérée sur toute la surface du globe.

Ceci étant tout à fait nouveau pour nos aventuriers, ils demandèrent quelques détails plus circonstanciés sur cet homme étonnant.

Avec un orgueil qui perçait dans ses gestes et les intonations de sa voix, le chef raconta que les Cafres avaient organisé une nouvelle expédition contre le kraal où s'était établie sa tribu. Ayant abordé le karrou en nombre considérable et avec tout ce qui était nécessaire pour effectuer le voyage sans encombre, ils auraient probablement réussi dans leur entreprise sans le dévouement patriotique d'un membre de la communauté. Le frère du chef, Kalatah, avait déserté à l'ennemi, se proposant comme guide, dans le but exprès de l'égarer. Il avait conduit les Cafres bien loin vers le nord jusqu'au cœur du grand désert de Kalahari. Aucun d'eux ne revit jamais son pays ; tous moururent de soif.

« Mais Kalatah? demandèrent anxieusement les auditeurs, comment a-t-il échappé à cette mort affreuse?

— Il n'y a pas échappé, répondit froidement le chef ; il périt comme les autres. Il sacrifia sa vie pour sauver celle de ses compatriotes. »

Ce dévouement sublime avait, bien légitimement, rendu le nom de Kalatah cher à sa tribu ; et les chasseurs demeurèrent convaincus que les Betchuanas, qu'ils étaient habitués à considérer comme un peuple dégradé, avaient encore assez de valeur morale pour apprécier une belle action et pour en vénérer l'auteur.

Le lendemain matin, nos voyageurs purent constater la manière dont les indigènes obtenaient de l'eau pour leurs besoins journaliers.

Le puits, à l'abri du soleil et des regards, se trouvait soigneusement caché sous une épaisse couche de terre.

Une source ayant été découverte, le kraal avait naturellement été établi dans son voisinage, et la forme nouvelle donnée au sol, au-dessus de la source, ne permettait pas d'en soupçonner la présence. Un roseau évidé était inséré dans une ouverture peu apparente et qui restait habituellement couverte d'une pierre. L'eau se puisait par aspiration, œuvre qu'accomplissaient les femmes en appliquant leurs lèvres à l'extrémité supérieure du roseau; elles remplissaient leur bouche et la vidaient dans des coquilles d'œufs. C'est par ce procédé primitif et original que l'eau distribuée aux chasseurs, à leur arrivée, avait été pompée. Le puits n'était démasqué et le seau utilisé que dans des cas rares et exceptionnels, dans des nécessités impérieuses; par exemple, pour abreuver les chevaux et les bestiaux des voyageurs.

Les jeunes boërs s'arrêtèrent deux jours dans le village du Karrou sans y souffrir de l'ennui, ayant assez à faire pour réparer leurs équipements de chasse. Ce délai était, d'ailleurs, fort nécessaire aux bestiaux dont la longueur du voyage avait complétement épuisé les forces.

Il prirent aussi un grand intérêt à l'étude des mœurs et usages du peuple au sein duquel les avait jetés le hasard.

Les Betchuanas ne témoignaient pas le moindre désir de quitter le lieu qu'ils avaient choisi pour leur résidence définitive. Ils y trouvaient le seul avantage qu'elle pût leur offrir, la tranquillité, et c'est tout ce qu'ils lui demandaient. Ils ne semblaient pas soumis aux passions qui affligent l'humanité, n'éprouvant ni ambition, ni amour de l'inconnu, ni soif des richesses, en un mot, aucun des besoins indispensables aux peuples civilisés.

Au reste, il eût été difficile de trouver et même d'imaginer un lieu moins propre à la résidence de l'homme. Le sol était stérile, improductif, rarement fréquenté par quelque gibier digne d'être chassé. Les végétaux, en

Google

petit nombre, produits à grand'peine, n'offraient aux indigènes qu'une subsistance précaire. Telle était leur ignorance de l'usage des outils et instruments les plus vulgaires, que le moindre objet de ce genre leur semblait précieux. Ils avaient trouvé le moyen de vivre heureux et tranquilles et cherchaient ingénument à tirer le meilleur parti possible de leur découverte.

D'après les renseignements recueillis auprès des indigènes, nos voyageurs savaient qu'il leur faudrait, pour sortir du désert, deux jours entiers pendant lesquels ils ne trouveraient pas une goutte d'eau. Ceci les inquiétait peu, leurs bestiaux s'étant suffisamment reposés. Ils prirent amicalement congé de leurs hôtes et se remirent en route.

L'hospitalité qu'ils avaient reçue fut reconnue à peu de frais. Une bouteille de verre, ayant autrefois contenu du *Cape smoke*[1], parut au chef plus précieuse qu'un fusil; appréciation assez juste, si l'on songe aux habitudes et au genre de vie de ce peuple primitif.

CHAPITRE XLIX

MIRAGE

Sachant que la vigueur de leurs bêtes dépendait surtout de la rapidité du voyage, les jeunes chasseurs s'efforcèrent de marcher le plus vite possible.

Le premier jour, ils firent vingt-cinq milles; mais le lendemain, au moment du départ, ils s'aperçurent que la seconde étape serait probablement de moitié moins

1. Littéralement « Fumée du Cap, » sorte d'eau de vie de pêches. (*Note du traducteur.*)

longue et qu'ils auraient à user généreusement des jamboks.

Vers midi, ils abordèrent une région, dont la majeure partie avait été jadis inondée par une eau saumâtre et qui se trouvait alors recouverte d'une légère couche de sel.

La réflexion des rayons solaires donnait à cette incrustation l'apparence de l'eau et chevaux, bœufs et chiens se précipitèrent dans l'espoir d'apaiser leur soif. En reconnaissant la vérité, chacun des animaux exprima, à sa façon, son désappointement; les chevaux hennirent, les bœufs mugirent, les chiens aboyèrent.

Un mirage constant flottait sur le désert, grossissant et dénaturant l'apparence de tous les objets. Là où les incrustations salines ne couvraient pas le sol, poussait une herbe courte et acide que paissaient diverses espèces d'antilopes. Ces animaux, ainsi que quelques arbres rabougris, semblaient parfois suspendus dans l'air, extraordinairement amplifiés.

A une grande élévation dans le ciel se réfléchissaient des créatures vivantes qui se trouvaient, en réalité, à un grand nombre de milles de la place qu'elles paraissaient occuper.

Ces illusions d'optique étaient une source de contrariétés pour nos voyageurs altérés ; — leurs bêtes, surtout, incapables de se rendre compte du phénomène, surexcitées par le besoin de boire, se lançaient à chaque instant à la poursuite du fantôme qui les tentait si cruellement, et leurs maîtres ne les retenaient qu'avec la plus extrême difficulté. Elles étaient depuis longtemps privées de sel et ne résistaient pas au plaisir de lécher les incrustations qui, en quelques endroits, avaient une épaisseur d'un huitième de pouce. Leur soif s'en augmentait et elles se précipitaient avec d'autant plus d'ardeur vers la première image décevante qui se présentait à leurs yeux. Au lieu d'eau, ils trouvaient la substance la plus propre à la leur faire désirer.

Nos voyageurs se trouvaient plongés dans un milieu où la vérité et le mensonge se combinaient de la plus étrange façon.

Ici, on apercevait de grands lacs bordés d'arbres se réfléchissant sur leur tranquille surface. Là, un soleil d'un aveuglant éclat semblait briller au fond d'une mer insondable. Ailleurs, des forêts paraissaient suspendues dans les airs.

A côté de ces splendides spectacles se rencontraient, en foule, de déplaisantes réalités. Pendant les deux ou trois premières heures, ce spectacle si nouveau intéressa les voyageurs. Peu à peu, cependant, la satiété éteignit leur admiration; l'intérêt allait disparaître, lorsqu'une nouvelle vision, la plus étrange dont ils eussent encore été témoins, vint frapper leurs yeux.

Environ trois heures après que le soleil eut franchi le méridien, ils atteignirent un lieu qui ressemblait à une petite île au milieu de l'Océan. L'eau ondoyait vers eux de toutes les directions. Sans les illusions nombreuses dont ils avaient été victimes, peut-être se seraient-ils imaginé que la terre ferme qui les supportait allait être instantanément submergée.

Tandis qu'ils considéraient cette singulière scène, leur attention fut attirée par une illusion d'optique plus singulière encore. Un oiseau gigantesque se mouvait dans le ciel, non pas en volant, mais à longues enjambées.

Ce phénomène, qui aurait pu, à bon droit, les effrayer, ils en reconnurent immédiatement l'origine. Quelque part, dans le karrou, marchait une autruche que le mirage réfléchissait, en lui donnant des dimensions dix fois plus grandes que nature.

Dans une expédition précédente, nos chasseurs avaient constaté les singuliers effets du mirage et assisté à de curieux spectacles; mais celui qui se déployait alors à leurs yeux les frappa d'une profonde stupéfaction. L'autruche réfléchie était si parfaite dans ses proportions, si

naturels étaient ses mouvements que, s'ils avaient ignoré la cause du phénomène, ils auraient pu croire que quelque animal apocalyptique, venant d'un autre monde, descendait sur la terre.

Tout à coup un nuage poussé par le vent d'ouest, glissa sur le ciel, détruisant le mirage et effaçant la grande image de l'oiseau.

Dès lors, plus de visions mensongères, mais des signes très-réels indiquant aux voyageurs qu'ils approchaient des limites du désert. Le sol, s'élevant peu à peu, devenait plus inégal et se couvrait d'une végétation plus luxuriante.

L'eau ne pouvait être loin. Les chasseurs en jugèrent par la présence de quelques zèbres qui paissaient dans le voisinage; ils savaient que ces animaux ne s'éloignent jamais beaucoup de l'eau courante.

En ce moment, ils firent une trouvaille qui causa à toute la caravane un certain plaisir. C'était un nid d'autruche contenant dix-sept œufs frais, élément d'un excellent repas, lequel fut préparé et absorbé séance tenante.

Cette découverte réveilla une des passions dominantes de Facetannée. Le Boschiman aimait à tuer les autruches, soit pour le simple plaisir de leur destruction, soit pour le désir un peu plus rationnel de se procurer leurs plumes. Ce penchant était probablement inné. Quoi qu'il en fût, Facetannée refusa de quitter le nid, même après que les œufs en eurent été extraits.

Sachant que ses maîtres avaient l'intention de camper auprès de la première eau, courante ou non, qu'ils rencontreraient, il demanda et obtint la permission de rester en arrière une heure ou deux et de ne rejoindre la caravane que dans la soirée.

Ses préférences pour les flèches empoisonnées et ses préjugés contre les carabines, comme armes offensives, s'étaient peu à peu effacés. Depuis quelque temps, les

chasseurs l'avaient persuadé d'épauler un fusil à double canon portant également la balle et le plomb. Armé de ce fusil, il s'assit sur la crête du nid, et ce fut dans cette attitude que le laissèrent ses maîtres en quittant la place.

Au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, les voyageurs atteignirent un gros bouquet d'arbres que baignait une rivière. Les bœufs impatients ne se laissèrent décharger qu'après avoir largement étanché leur soif; ils s'attaquèrent ensuite vigoureusement au luxuriant herbage qui bordait le courant.

Deux heures pleines s'écoulèrent avant que Facetannée fît son apparition auprès du feu de bivac. Montrant à tous une physionomie resplendissante de satisfaction, il portait entre ses mains les longues plumes blanches d'une autruche, magnifiques trophées de son adresse de chasseur et qu'il est assez malaisé d'obtenir, même en Afrique.

Son récit fut court. Couché à plat ventre sur le sol, auprès du nid, il avait attendu le retour des autruches. Le mâle et la femelle parurent de compagnie et il les tua tous les deux. Il en apportait les plumes, non pas seulement comme témoignage de son triomphe, mais surtout pour les porter à Graaf-Reinet et les offrir à Totty, sa bien-aimée.

Le Boschiman ajouta que, pendant son affût, il avait aperçu un grand troupeau d'autruches; il était certain que les oiseaux ne quitteraient pas ce canton avant quelques jours.

Les bestiaux ayant besoin de se remettre des fatigues de leur voyage à travers le karrou, une chasse à courre fut aussitôt résolue pour le lendemain, et l'autruche devint, ce soir-là, le sujet principal de la conversation des jeunes chasseurs.



Il portait entre ses mains les longues plumes blanches d'une autruche.
(Page 216.)

Digitized by Google


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

CHAPITRE L

A PROPOS D'AUTRUCHES

L'autruche (Struthio Camelus[1]) se trouve, suppose-t-on mentionné dans la Bible, sous le nom de Reuonim, Jaanat et Joneh. C'est le *Thar Edsjaiemel* ou oiseau-chameau des Persans. Son autobiographie ne nous est pas encore absolument connue.

Mes lecteurs, je le suppose, sont familiarisés avec la physionomie générale de l'oiseau; aussi ne m'y étendrai-je pas.

Cet animal aux pieds trapus, formés seulement de deux doigts, à longues jambes, et qui se défend en ruant, possède des ailes plus utiles, semble-t-il, à l'homme qu'à lui-même. La possession de ces appendices, superflus en apparence, est, en effet, l'unique origine de la guerre qu'on lui a déclarée. C'est une de ces créatures infortunées persécutées pour gratifier la vanité d'autres créatures tout aussi infortunées, peut-être, que l'on appelle des femmes élégantes.

Une autruche adulte a de sept à huit pieds de hauteur; on en rencontre quelquefois, cependant, qui en mesurent plus de dix.

Son nid, un simple trou dans le sable d'environ trois

1. C'est Linné qui a transporté dans la langue scientifique cette pittoresque dénomination, traduction de Oiseau-Chameau, à cause des analogies de formes et d'habitudes de ces deux animaux. Cuvier en fait le premier genre de la famille des *Brévipennes*, de l'ordre des *Échassiers*. Quelques ornithologistes contemporains ont érigé ce genre en famille sous le nom de *Struthionidées*. (*Note du trad.*)

pieds de diamètre, contient généralement une vingtaine d'œufs, dont la moitié gît hors du nid et disséminée dans la plaine. On suppose que ces derniers sont destinés à la nourriture des jeunes oiseaux lorsqu'ils ont brisé leur coquille. Cette hypothèse, toutefois, n'est basée sur aucune observation probante.

Job, chap. XXXIX, parlant de l'autruche, dit qu'elle « abandonne ses œufs sur le sol, les laisse éclore dans le sable, oubliant que le pied peut les briser ou que les animaux sauvages peuvent les dérober. Elle est dure pour ses petits comme s'ils ne lui appartenaient pas. »

C'est encore là une assertion que les faits ne confirment en aucune manière.

Dans la chaleur du jour, quand les œufs sont exposés à un soleil ardent, l'autruche peut bien les abandonner pendant quelque temps pour se mettre en quête de nourriture. Quand la nuit a rafraîchi l'atmosphère et que les œufs ont besoin de protection, l'oiseau est toujours à son poste et remplit son devoir. Le mâle se charge souvent de la jeune couvée et la surveille avec beaucoup de sollicitude. On a observé que si, à ce moment, un danger se présente, les vieux oiseaux se conduisent exactement comme la perdrix et le pluvier; ils s'enfuient en tirant le pied, de façon à tromper l'ennemi et à l'entraîner à leur poursuite.

D'après tout ce que nous savons de l'autruche, il n'est pas permis de la croire dépourvue de l'instinct de la paternité ou de la maternité. Cette accusation d'indifférence provient uniquement de l'abandon fréquent du nid pendant les heures les plus chaudes de la journée.

La nourriture de l'autruche consiste généralement en graines et en feuilles de diverses plantes. En raison de la nature du sol, les seules qu'elle rencontre sont d'une contexture sèche et dure; et l'on croit que c'est pour aider au travail de la digestion que l'oiseau avale des cailloux, des morceaux de fer ou d'autres substances miné-

rales. L'estomac de quelques individus a présenté, une fois ouvert, une véritable collection géologique. On y a trouvé quelquefois des pierres pesant plus d'une livre avoir-du-poids[1].

Quand ce grand oiseau est lancé à toute course, — on sait qu'il ne peut voler — chacun de ses pas a un écart de douze pieds pleins, et sa vitesse ne saurait être estimée à moins de vingt-cinq milles[2] par heure. Il défie un cheval à la course et, pour le forcer, il faut habituellement user de stratagème.

Il ne broute qu'en plaine ouverte, afin qu'aucun obstacle n'intercepte ses regards et qu'il soit prévenu à temps de l'approche d'un ennemi. Sa vue est perçante; ses yeux sont placés, sur sa petite tête disproportionnée se dressant à huit ou dix pieds au-dessus de la surface du sol, de telle façon que l'animal peut embrasser d'un coup d'œil tout le périmètre de l'horizon. C'est pourquoi, pour l'approcher, il est nécessaire d'employer les plus grandes précautions.

En un point seul, le livre de Job est exact dans la description de cet oiseau, car « Dieu, en le privant de sagesse, ne lui a même pas octroyé l'intelligence. » L'autruche est une créature d'une stupidité telle qu'on prend souvent avantage de cette infirmité pour la capturer. La nature semble avoir implanté dans son crâne étroit cette conviction qu'en courant sous le vent, elle doit rencontrer quelque barrière infranchissable.

Les chasseurs d'autruche connaissent cette particularité, et, en s'approchant d'un troupeau d'autruches, ils se placent toujours du côté du vent. L'oiseau s'aperçoit de cette manœuvre; il s'imagine qu'on veut lui couper la retraite dans la seule direction où il peut l'espérer avec succès. Il prend aussitôt une ligne qui doit nécessaire-

1. Un peu plus de 453 grammes. (*Note du traducteur.*)
2. Environ 41 kilomètres. — Le mille anglais vaut 1609 mètres. (*Note du traducteur.*)

ment croiser celle des chasseurs, et, vu la distance plus grande qu'il doit parcourir, ces derniers se trouvent souvent assez près pour le mettre bas d'un coup de feu. La sotte bête ne comprend pas qu'en suivant une direction contraire, elle se mettrait bientôt à l'abri de toute poursuite.

Les plumes de l'autruche sont merveilleusement adaptées à la température brûlante de son habitat. Elles permettent à l'air de circuler librement autour de la peau et donnent de l'ombre au corps. Les plumes blanches du mâle sont les plus estimées; elles se vendent souvent douze livres sterling[1] la livre troy[2]. A poids égal, les plumes noires n'atteignent que rarement le quart de ce prix.

Il existe deux autres espèces d'autruches dans les grandes savanes de l'Amérique du Sud[3] et une troisième en Australie[4]. Aucune d'elles n'atteint les gigantesques proportions de l'espèce d'Afrique, et leurs plumes ne peuvent soutenir la comparaison, pour la beauté et la valeur, avec celles du *Struthio Camelus*.

Les anciens Romains mangeaient volontiers la chair de l'autruche; on rapporte que les cervelles de six cents de ces oiseaux furent consommées dans un seul festin. C'est encore aujourd'hui un article d'alimentation, mais seulement parmi les indigènes africains.

L'oiseau est doué d'une force prodigieuse; il fournit une course rapide en portant un homme sur son dos.

1. 300 francs. — La livre sterling vaut 25 francs. (*N. du T.*)

2. Un peu plus de 373 grammes. (*Note du traducteur.*)

3. Le *Nandou* ou *Churé* (*Rhea americana*), décrit mal à propos par Buffon sous le nom de *Touyou*, qui appartient au *Jabira*.

4. L'*Émou* (*Dromius*), du genre *Casoar*. Une autre espèce du même genre habite quelques-unes des îles de la Malaisie : c'est l'*Emeu* (*Casuarius*, du malais *Cassuwar*) ou *Casoar à Casque*, qui diffère de l'*Émou*, en ce que sa tête porte une protubérance osseuse recouverte d'une substance cornée, que son cou est muni de caroncules, comme celui du *Dindon*, et son aile d'éperon. L'*Émo*

L'autruche a sans doute été créée dans un autre but que de contribuer à la satisfaction de la vanité humaine; mais ce but nous est encore inconnu.

Elle se domestique aisément. Les Arabes en entreprennent l'élevage sur une assez grande échelle, pour ses plumes aussi bien que pour sa viande. Quant aux peuples contemporains, plus éclairés, ils n'ont rien fait pour constater l'utilité de cet animal, et se contentent d'en conserver un ou deux couples enfermés dans un jardin public, pour la plus grande récréation des marmots et de leurs bonnes.

CHAPITRE LI

NOUVEAU RETARD

Le lendemain, dès la première heure, les chasseurs étaient en selle et partaient pour le Karrou. Pendant quelque temps, ils suivirent sous les saules la berge de la rivière afin de se placer au vent des autruches, puisque, comme je l'ai fait observer, elles fuient toujours sous le vent.

Ils avaient à peine abordé le Karrou, qu'ils virent, à la distance d'un mille environ, cinq autruches. Elles semblaient venir rapidement au-devant d'eux et les quatre chasseurs étendirent leur ligne pour couper une marche que les stupides animaux confondaient avec une retraite.

Elles s'avançaient à pas longs et pressés. A mesure

est appelé par les indigènes australiens *Parembang*, nom que les naturalistes auraient dû adopter, comme ils ont adopté celui de *Casoar*, ce qui permettrait d'éviter toute confusion entre les mots *Émeu* et *Émou*. (*N. du T.*)

qu'elles s'approchaient, les chasseurs s'aperçurent que, pour les mieux tirer, ils devaient se diriger un peu plus au nord, les autruches suivant une ligne courbe qui les aurait conduites bien loin de l'endroit où ils espéraient les rencontrer.

Pour arriver à bonne portée, il fallait se hâter; les chevaux furent aussitôt lancés à fond de train. Les autruches, qui semblaient courir en ligne droite depuis leur point de départ, décrivaient, par le fait, une parabole suffisante pour éviter les chasseurs en même temps que pour gagner le vent. Leur course étant beaucoup plus rapide que celle des chevaux, elles réussirent à couper ces derniers avec une avance d'à peu près trois cents mètres.

Willem et Hendrick mirent pied à terre et, prenant à peine le temps d'épauler, firent feu, mais sans résultat. Les autruches étaient trop loin; aucune ne fut touchée.

Sachant l'inutilité complète d'une chasse à courre, les jeunes gens firent halte. Ils virent un certain nombre d'autres autruches; mais comme elles se trouvaient dans la plaine ouverte, il leur fut impossible de les approcher, et ils retournèrent au camp sans y rapporter une seule plume.

Cet échec remplit Facetannée d'une intime satisfaction. Il avait pu, lui, seul et à pied, tuer deux autruches, tandis que quatre hommes blancs, bien armés et bien montés, avaient complétement échoué. Incapable de déguiser ses pensées, le Boschiman en fit naïvement l'aveu et informa ses maîtres que s'ils désiraient obtenir des plumes d'autruche, ils n'avaient qu'à s'adresser à lui.

Aucun des chasseurs ne se sentant disposé à mettre à une nouvelle épreuve les aptitudes de Facetannée pour la chasse à l'autruche, on leva le camp et l'on reprit le voyage interrompu.

En quittant le Karrou, les chasseurs abordèrent une contrée belle et fertile, habitée par de petites tribus de pacifiques Betchuanas qui, depuis longtemps, vivaient

dans une tranquillité absolue, par cette unique raison que leurs ennemis étaient trop loin pour les inquiéter.

Ce pays, Willem éprouvait une vive répugnance à le traverser avec trop de hâte, sachant qu'après l'avoir quitté, il ne lui resterait que peu d'espoir de trouver des girafes.

Le long de la route, ils rencontrèrent, çà et là, de petits bosquets de mimosas, mais pas de girafes.

Dans un de ces kraals, on leur apprit que les girafes fréquentaient de temps en temps le voisinage et qu'il n'y avait pas d'époque de l'année où, grâce à un peu de peine, on ne trouvât quelques-uns de ces animaux à un jour de marche.

Ce renseignement fut accueilli d'assez mauvaise grâce par Hendrick, Arend et Hans, qui comprirent que leur retour allait subir un nouveau retard. Ils ne se trompaient pas. Willem leur déclara formellement qu'il n'entendait pas passer outre, pour le moment, ajoutant que s'ils étaient impatients de regagner Graaf-Reinet, ils pouvaient parfaitement partir sans lui.

Ils eussent de grand cœur accepté la proposition, s'ils l'avaient osé. Mais, en arrivant, quelle bonne raison auraient-ils à donner pour l'abandon de leur compagnon? On ne manquerait pas de s'enquérir pourquoi ils n'étaient pas restés avec le grand chasseur afin de l'assister dans sa louable entreprise. Que pourraient-ils répondre?

Il y avait, à la fois, honneur et profit à délivrer deux jeunes girafes au consul hollandais, et ils n'auraient pas mieux demandé que d'en avoir leur part, si la chose avait pu s'accomplir commodément. Cette considération, néanmoins, ne les aurait pas empêchés de regagner immédiatement leurs foyers, n'eût été la détermination de Willem.

Cette détermination faisait d'autres mécontents, les quatre Makololos, qui brûlaient du désir d'admirer les merveilles de la civilisation; mais ils se gardèrent d'expri-

mer hautement leur impatience. Avant leur départ, Macora leur avait ordonné de se laisser, en toutes choses, guider par Willem et ils ne voulaient pas désobéir à leur chef.

Congo était le seul que la question laissât parfaitement indifférent. Groot Willem était tout pour lui et il semblait se souvenir et se soucier aussi peu de Graaf-Reinet que son chien Spoor'em.

Choisissant, à quelques milles du village betchuana, un emplacement convenable, les chasseurs y établirent leur campement. Willem avait solennellement promis que si l'on rencontrait des girafes sans réussir à en prendre aucune vivante, il n'apporterait plus aucun obstacle au retour. Sachant que cette promesse serait fidèlement tenue, les trois jeunes gens consentirent, sans trop de répugnance, à s'arrêter pendant quelques jours et à faire une dernière tentative.

La contrée était traversée par une rivière, courant généralement au sud-ouest. Le long de la berge se prolongeait une ceinture de bois, ou plutôt une succession de futaies séparées, composées surtout de mimosas. Dans chaque massif se remarquaient des arbres aux branches brisées, aux ramilles coupées, preuve évidente qu'ils avaient été broutés par des girafes, tandis que la berge portait, en divers endroits, les empreintes des sabots de ces animaux.

La dévastation des mimosas et les voies paraissant toutes fraîches, nos chasseurs jugèrent que les girafes ne devaient pas être loin.

« Quelque chose me dit, s'écria Willem, que nous allons enfin réussir. Je suis parti avec l'intention formelle de ne jamais revenir sans deux jeunes girafes et je n'ai pas encore perdu l'espérance de revoir Graaf-Reinet. Nous ne creuserons plus de fosse. Mais que j'aperçoive seulement une girafe et, je le jure, elle sera à moi, quand je devrais l'abattre et la capturer de mes propres mains.

— C'est impossible, fit observer Hendrick. Certes, tu pourrais attraper un éléphant sauvage, mais qu'en ferais-tu, ou plutôt que ferait-il de toi?

— C'est une question que je prendrai en sérieuse considération; quand je me serai emparé de ma girafe, répondit Willem. Tout ce que je puis dire maintenant, c'est que si j'en rencontre une, je ne m'en dessaisirai pas tant qu'elle sera vivante — non, fallût-il l'échanger contre mon cheval. »

Au bout de trois jours passés à courir le pays, les chasseurs n'avaient pas encore aperçu une seule girafe. En quoi ils furent moins favorisés que Facetannée et les Makololos laissés à la garde du camp.

Le soir du troisième jour employé par les chasseurs à battre quelques taillis en amont de la rivière, le Boschiman les informa que deux girafes avaient passé en vue du camp. D'après la description qu'il en donna, c'était un un couple de vieux animaux qui, sans aucun doute, avaient été souvent chassés. Les diverses preuves relevées de la présence des girafes, Facetannée les attribuait à ces anciens hôtes de la forêt de mimosas. Il avait comparé les voies de la berge à celles laissées par les girafes aux abords du campement, et les avait trouvées identiques. S'il ne s'était pas rendu maître des animaux, ce qui lui eût été facile, dit-il, c'est uniquement parce qu'ils étaient vieux et ne valaient pas la peine qu'il se serait donnée à les poursuivre.

Si Arend, Hendrick et Hans étaient ordinairement peu enclins à ajouter foi aux vanteries du Boschiman, l'ensemble de son rapport les trouva, ce jour-là, plus crédules. Il leur parut évident qu'un plus long séjour dans le voisinage équivalait tout uniment à une inutile perte de temps.

Willem s'aperçut que ses plans rencontraient une opposition nouvelle; il n'en fut que plus déterminé à les maintenir. Il voulait, à toute force, se procurer deux

jeunes girafes; ses compagnons, de leur côté, étaient convaincus qu'il n'y parviendrait pas.

Cette divergence d'opinions devait nécessairement amener une crise. Malgré l'amitié solide qui attachait les quatre jeunes gens, une séparation semblait imminente, lorsqu'un événement inattendu les réunit, une fois encore, dans un but commun.

CHAPITRE LII

CHASSE DÉSESPÉRÉE

Les jeunes gens déjeunaient tranquillement lorsque le galop précipité d'une nombreuse cavalcade et des jappements de chiens sauvages vinrent frapper leurs oreilles. Ils sautèrent sur leurs pieds en tressaillant.

A un quart de mille vers l'est, ils virent, s'avançant de leur côté, un grand troupeau de springboks[1] accompagné d'une bande de girafes. Plus de cent antilopes et vingt à trente girafes fuyaient devant quelques chiens sauvages.

Les chiens sauvages de l'Afrique australe[2] chassent en troupe d'après un plan parfaitement organisé. Jamais la meute ne chasse tout entière à vue. Quelques chiens se tiennent en réserve et, guidés par la voix des coureurs, se lancent quand ils jugent que ces derniers doivent être fatigués, raccourcissant la distance en coupant obliquement le terrain. C'est ce qu'ils ne manquent pas de faire quand la chasse n'est pas menée en droite ligne. De cette façon, ils se relayent les uns les autres et continuent la

1. Antilope sauteuse. (*N. du T.*)
2. *Canis familiaris Capensis*, de la famille des Mâtins. (*N. du T.*)

poursuite jusqu'à ce que le gibier épuisé tombe en leur pouvoir. La persévérance, l'énergie et la ruse déployées par ces animaux, sont réellement extraordinaires. Ils ne se mettent en chasse que lorsqu'ils y sont poussés par la faim; mais alors ils la mènent pendant des heures avec une ténacité toujours couronnée de succès.

Ils étaient en pleine course à la poursuite des springboks dont l'un devait sûrement devenir la récompense de leur habileté et de leur persévérance et leur fournir à dîner. Les girafes s'étaient imaginées que c'était elles que chassaient les chiens. Au lieu de rester tranquillement en place ou de s'écarter pour laisser passer la meute, les folles créatures suivirent les springboks dans leur fuite. Au moment où la chasse passa près des jeunes gens, elles paraissaient déjà fatiguées.

Groot Willem ne se sentait pas de joie. Il avait enfin à sa portée une troupe de girafes dont quelques-unes étaient évidemment des jeunes. Il constata que trois de ces animaux ne devaient pas être âgées de plus de quelques semaines.

En apercevant les chasseurs, les springboks inclinèrent à droite et se séparèrent des girafes; ces dernières continuèrent leur course le long de la berge de la rivière, tandis que les petites antilopes, poursuivies par les chiens, se dirigeaient vers quelques collines dans la direction du Nord.

La vitesse de la girafe n'étant pas tout à fait égale à celle du cheval, les chasseurs savaient qu'il leur serait aisé de forcer leur gibier. Qu'adviendrait-il ensuite? On pouvait tuer les girafes; mais comment les prendre vivantes?

Le temps de la réflexion manquait. Les jeunes gens se trouvaient, d'ailleurs, complétement absorbés par la nécessité de commencer la chasse et par l'entraînement de la poursuite.

Au bout d'une course folle d'environ deux milles, les

girafes commencèrent à montrer de nouveaux signes de détresse. Déjà épuisées par leur fuite devant les chiens, poursuivies maintenant par des chevaux frais, leurs efforts, quelque énergiques qu'ils fussent, ne pouvaient les sauver, et les chasseurs furent bientôt littéralement sur leurs talons.

La bande alors se sépara et trois girafes quittèrent le bord de la rivière, un mâle, une femelle et une des jeunes. Cette dernière était une bête magnifique. Willem la dévorait des yeux et sentait s'exaspérer jusqu'à la folie son désir de s'en emparer.

Le pas des trois animaux s'était modifié; ils trottaient maintenant, mais avec une lourdeur et une nonchalance qui témoignaient de leur épuisement. Leur allure, cependant, était encore assez rapide pour obliger Willem à ne pas ralentir celle de son cheval. En un instant, le jeune boër eut perdu de vue ses camarades et le reste de la bande de girafes. La réflexion qu'il courait le risque de s'égarer ne lui vint même pas; toutes ses pensées se concentraient sur l'objet de sa convoitise.

La course du chasseur et de son gibier se ralentissait de plus en plus. Le cheval ruisselait de sueur et semblait sur le point de manquer des quatre pieds.

« Pourquoi m'aventurer ainsi? pensa Willem. Pourquoi tuer mon cheval dans le seul but de considérer un peu plus longtemps une créature qu'il m'est impossible de prendre? »

Willem était convaincu qu'il commettait une folie insigne; mais il ne put se résoudre à abandonner la chasse. A ses côtés trottait la jeune girafe; robe splendide, formes gracieuses, elle réunissait tout ce qui devait la rendre inappréciable à ses yeux. Mais comment s'en emparer? Bien qu'âgée seulement de quelques semaines, et épuisée par sa longue course, elle semblait capable encore de défier tous les efforts que pourrait faire le chasseur pour la mettre aux abois.

Willem se trouvait alors à plus d'un mille de la rivière; son cheval, surmené, tremblait sous lui. Que résoudre? S'arrêter, donner à sa monture quelques instants de repos et rejoindre ses compagnons. C'était ce qu'ordonnait le plus simple bon sens. Mais, en ce moment, Willem n'était rien moins que disposé à s'y conformer.; l'ardeur de la chasse, l'anxiété, le désespoir lui avaient complétement fait perdre l'esprit.

Il était fou, il agit comme un fou. Les espérances et les aspirations entretenues pendant des mois s'étaient concentrées dans le moment présent; un moment ne pouvait suffire à les annihiler. L'exaltation détruisait le raisonnement.

En obtenant de son cheval un dernier et vigoureux élan, il pouvait se porter en avant des girafes et les ramener vers la rivière.

« Oui, s'écria-t-il, avec une frénésie qui touchait au délire, si je ne puis attraper la jeune girafe, au moins pourrai-je la pousser devant moi. Je la conduirai jusqu'à Graaf-Reinet. Elle ne m'échappera pas! »

Enfonçant ses éperons dans les flancs écumants de sa monture, il dépassa les girafes qui, comme il s'y attendait, s'arrêtèrent subitement. Il fit volte-face; les deux vieilles girafes l'imitèrent aussitôt et reprirent leur course en sens inverse.

En exécutant ce mouvement, l'un des animaux heurta la jeune bête qui chancela un instant et s'affaissa ensuite lourdement sur le sol.



CHAPITRE LIII

VEILLÉE ORAGEUSE

Sautant hors de selle, Willem se précipita sur l'animal abattu et l'empêcha de se relever en lui maintenant la tête contre terre. Il y réussit facilement, le cou de la girafe étant dénué d'une grande force musculaire. Le chasseur n'avait pas besoin de déployer la vigueur qui lui était propre; le poids seul de son corps suffisait.

Cependant les vieilles girafes s'éloignèrent et le cheval de Wilhem, délivré de son cavalier, se mettait tranquillement à paître.

Wilhem avait obtenu ce qu'il cherchait depuis si longtemps, — une jeune girafe. Il la tenait prisonnière et pourtant il était presque aussi éloigné que jamais de la réalisation de ses espérances. Du moment où il cesserait de presser sur le sol la tête de l'animal, celui-ci sauterait sur ses pieds et s'enfuirait en dépit de tous ses efforts.

Mais Willem avait espéré trop ardemment, fait un trop long voyage, attendu trop longtemps, pour éprouver la moindre défaillance.

La crainte d'être forcé d'abandonner sa proie ou de la tuer torturait son esprit qui ne se ranimait un peu qu'à la pensée que ses compagnons viendraient le rejoindre. Ne pouvaient-ils pas découvrir et suivre la piste de son cheval? Dans ce cas, point de difficulté. La girafe, solidement entravée, les suivrait jusqu'à Graaf-Reinet. Viendraient-ils? Il en doutait malgré lui. Viendraient-ils à temps, c'était plus incertain encore. Ils attendraient son retour, peut-être jusqu'au lendemain matin, pour se

mettre à sa recherche. Avant leur arrivée, la jeune girafe aurait succombé, tuée par les efforts qu'elle faisait pour reconquérir sa liberté. Elle ruait et se débattait avec une violence qui ne pouvait que lui être fatale.

Willem lui-même souffrait de la soif. Il avait en expectative une longue après-midi, suivie d'une longue nuit; heures funèbres pendant lesquelles le lion, ce tyran des plaines africaines, se met en quête de nourriture. Laisserait-il le chasseur en paisible possession de sa prise?

Son cheval, fidèle compagnon de tant d'expéditions aventureuses, s'était dérobé. Ne serait-il pas dévoré par les fauves? Il pouvait le retrouver cependant; et, alors, ne vaudrait-il pas mieux abandonner la girafe et tâcher de rejoindre ses compagnons? Si non, il risquait de perdre à la fois son cheval, la girafe et sa propre vie.

Que faire? Jamais le jeune chasseur ne s'était senti aussi perplexe. Sa pensée se noyait dans un océan de doute et d'incertitude; des ruisseaux de sueur inondaient son visage, sa gorge était en feu.

Il vit son cheval s'éloigner peu à peu, puis disparaître, sans qu'il eût pris encore une détermination. Il avait parcouru quinze cents milles pour capturer deux des animaux dont l'un palpitait sous ses genoux; l'autre devait être pris déjà si ses compagnons avaient fait leur devoir. Cette pensée le porta à tenir bon.

Le soleil descendait derrière un soulèvement de la plaine lorsque son cheval disparut à ses yeux.

Après s'être énergiquement débattue, la girafe s'apaisa. Le chasseur ne se trompa pas à cette subite tranquillité. L'animal ne renonçait pas à la volonté de s'échapper; il méditait un plan de fuite. Il s'agita de nouveau, puis retomba dans son immobilité, comme s'il voulait reprendre des forces. Peu à peu, il sembla se résigner; sa respiration se régularisa, ses convulsions diminuèrent de

violence, puis cessèrent tout à fait. Il avait compris qu'il pouvait se trouver en compagnie de l'homme et conserver la vie; il se familiarisait avec sa présence, en même temps qu'il prenait conscience de l'inutilité de toute lutte.

La nuit vint et trouva Willem toujours étendu sur le corps de la girafe, les bras noués autour du cou de l'animal. En ce moment, ses compagnons, inquiets de son absence, devaient se mettre à sa recherche. Déjà, peut-être, Congo et Spoor'em suivaient sa piste. Cette pensée l'aida à supporter l'agonie de sa situation.

Il s'aperçut bientôt que sa veillée ne resterait pas solitaire et que sa proie lui serait contestée.

Ses premiers visiteurs furent des hyènes; mais leurs ricanements — sans doute excités par le ridicule de sa posture — n'étaient pas de nature à lui faire lâcher prise. Trop poltronnes pour tenter une attaque, elles se contentaient de rôder autour du groupe en crispant leurs lèvres et grinçant des dents dans un but d'intimidation plus ridicule qu'effrayant.

Les ténèbres s'épaississaient; la présence des hyènes ne se manifestait plus que par leurs yeux brillants comme autant de charbons ardents.

Ces nuits profondes sont celles que le lion choisit de préférence pour se mettre en chasse. Le roi des forêts s'avance invisible. Il le sait, et, protégé par l'obscurité, il bondit sur l'homme avec autant de confiance que sur une antilope.

Tandis que Wilhem, ferme à son poste, cherchait à abréger le temps en berçant son esprit de pensées d'espoir, l'air fut ébranlé par un son grave et profond. Le chasseur ne pouvait s'y méprendre; c'était le rugissement du lion.

En cet instant, les nuages qui, venus du sud-ouest, avaient peu à peu envahi le ciel comme une marée montante, furent déchirés par des courants de flammes, et le

grondement du tonnerre se fit entendre au loin dans le firmament.

L'orage — un orage tropical — approchait rapidement.

Le lion aussi. Sa grande voix retentissait, plus distincte, de moment en moment, et plus terrifiante à la fois.

Lequel arriverait le premier — l'orage ou la bête de proie?

Déjà tombaient de larges et lourdes gouttes de pluie. Le sol résonnait sous leur choc; bruit agréable pour l'oreille du chasseur altéré, n'eût été celui qui sortait du gosier du lion.

Willem connaissait de longue date les habitudes du grand félin. Un bond et un rugissement simultanés, suivis d'un déchirement de chairs palpitantes et d'un craquement d'os broyés. Il ne pouvait se faire illusion sur le sort qui le menaçait.

Bien que le jeune boër fût, en général peu accessible à la peur, son esprit, en ce moment, n'était pas tout à fait libre d'appréhension. Il attendit, néanmoins, l'événement avec la froide énergie qui faisait le fond de son caractère. Il comprenait qu'en cherchant à fuir il courait le risque de se précipiter dans les griffes mêmes du félin, le rugissement du lion ne pouvant servir de guide quant à la direction dans laquelle se trouve l'animal. En outre, il ne se croyait pas réduit encore à une extrémité telle qu'il dût songer à abandonner la prise qu'il avait eu tant de mal à garder jusque-là.

La pluie commença maintenant et continua pendant quelque temps à tomber par torrents. De rapides et éblouissants éclairs illuminaient les ténèbres.

Au bout de quelques minutes l'orage sembla avoir épuisé sa plus grande violence. Tout à coup un éclair plus prolongé et plus éclatant que tous les autres déchira l'atmosphère, instantanément suivi d'un effroyable coup de tonnerre.

Par cette lueur intense, Willem fut presque aveuglé. Pas un de ses nerfs qui ne tressaillît sous le choc électrique; debout, il fût tombé comme une masse inerte.

L'obscurité s'était immédiatement faite si profonde que le jeune homme put croire un instant que l'éclair lui avait enlevé la vue; mais une pensée plus terrible occupait son esprit.

Au moment où s'illuminèrent le ciel et la terre, il avait entrevu un objet qui anéantit tout autre idée que celle d'une mort immédiate.

A dix pieds de lui un lion se rasait, prêt à bondir!

Obéissant à l'instinct de la conservation, Willem, s'il en eût été capable, aurait sauté sur ses pieds et se serait enfui abandonnant la girafe. Mais la foudre, tombée à quelques pieds seulement de distance, avait frappé le chasseur d'une prostration morale et physique telle qu'il resta quelques instants anéanti.

Sa première perception bien nette fut une sensation d'étrange étonnement. Comment se faisait-il qu'il vécût encore, ou, tout au moins, qu'il ne sentît pas s'enfoncer dans sa chair des ongles et des crocs acérés?

Ce qui l'avait cloué immobile sur le corps de la girafe, ce n'était pas la patte puissante du félin, c'était la foudre. Elle lui avait sauvé la vie. Ebloui, roussi, terrifié par le fluide électrique, le roi des animaux avait fui tout tremblant.

A mesure que se calmait l'orage, les nuages se déchiraient à l'horizon occidental. Dans cette embellie se profila aussitôt le disque argenté de la lune. A cette douce lumière, Willem continua sa veillée, sans être inquiété par les fauves.

La girafe était vivante encore et restait tranquillement couchée sur le sol. Mais en écoutant sa longue et pénible respiration, le chasseur commença à craindre de la voir mourir avant que l'arrivée de ses compagnons lui



A dix pas de lui un lion se rasait, prêt à bondir. (Page 236.)

permît de la délivrer de la position cruelle dans laquelle il était forcé de la maintenir.

CHAPITRE LIV

MIEUX VAUT CHANCE QU'ADRESSE

Le gros de la bande de girafes avait continué à fuir le long de la berge de la rivière. Hans, Hendrick et Arend qui suivaient de près les animaux ne remarquèrent pas la défection de Willem. La vue d'un aussi noble gibier et l'ardeur de la chasse remplissaient les jeunes gens d'une animation égale à celle de Willem lui-même. Leurs chevaux, lancés à toute vitesse, dévoraient le terrain et atteignirent bientôt les girafes.

Ce fut seulement alors que les chasseurs s'aperçurent que Willem les avait quittés. Ils le virent galopant à environ un mille, au nord, et accroissant sans cesse la distance qui le séparait de ses compagnons. Ces derniers ne s'en inquiétaient pas, chacun prenant trop d'intérêt à sa propre chasse pour s'occuper de celle d'autrui.

Les girafes se trouvèrent bientôt acculées sur une sorte de promontoire étroit formé par un coude de la rivière. En apercevant cet obstacle, elles firent volte-face. Mais la retraite leur était actuellement coupée. Arend, qui tenait la droite, se porta vivement en avant de ses compagnons et arriva juste à temps pour empêcher les animaux de gagner au pied.

La bande entière fut repoussée vers la rivière.

En tournant les girafes, Arend se trouva placé à quelques mètres de la plus grande, et ne put résister au dé-

sir instinctif d'abattre une aussi énorme créature. Sans prendre le temps d'arrêter son cheval, il visa la girafe à la tête et fit feu.

Son adresse, ou plutôt la chance, le favorisa. Frappé à la tête, juste en arrière de l'œil, l'animal se cabra, tournoya sur lui-même en battant l'air de ses pieds de devant et s'affaissa lourdement sur le flanc.

Les autres girafes, arrivées à l'extrémité du promontoire et ne voyant aucun autre moyen d'échapper à leurs ennemis, plongèrent toutes dans la rivière. En cet endroit, le tournant, bien que peu large et peu profond, n'était pas facile à traverser. Sur les deux rives, la berge s'élevait à plusieurs pieds au-dessus du niveau; et d'après la manière dont les animaux s'avançaient, il était clair qu'ils marchaient sur un fond mou.

En arrivant à la rive opposée, les girafes essayèrent, sans y réussir, de gravir la berge. Alors seulement, et en constatant ces efforts inutiles, les chasseurs conçurent le désir de se rendre maîtres des jeunes animaux. Jusque-là l'idée ne leur était pas venue qu'ils pussent les prendre vivants. Ils étaient entrés en chasse, pour le seul plaisir de la chasse et pour celui de la destruction de la vie animale; mais en voyant les girafes se débattre dans le courant, ils se sentirent animés de la même espérance qui enflammait Willem en ce même instant.

« Elles ne peuvent monter sur la berge, s'écria Hendrick, et il y a deux jeunes parmi elles. Essayons de les prendre. »

Le plan des jeunes gens fut bientôt dressé. Ils décidèrent instantanément qu'ils se sépareraient et que l'un d'eux essayerait de gagner l'autre rive. Cette tâche échut à Hendrick. Remontant le cours de la rivière, il trouva un endroit où la berge s'inclinait en talus, entra dans l'eau et toucha la rive opposée.

Chacun des cavaliers portait à l'arçon de sa selle une longue courroie de peau de buffle destinée à entraver les

chevaux pendant les heures de halte. Munies à l'une des extrémités d'un nœud coulant, ces courroies pouvaient, à l'occasion, être utilisées comme les lazos de l'Amérique espagnole et Hendrick comptait appliquer la sienne au même usage.

Quand il prit terre, les girafes, tranquilles dans le lit de la rivière, semblaient tellement épuisées par la longue chasse qu'elles avaient soutenue qu'elles pouvaient à peine détacher leurs pieds de la vase dans laquelle elles s'enfonçaient de plus en plus.

Deux ou trois des plus vigoureux animaux s'entêtèrent seuls à vouloir escalader la berge ; mais aucun ne s'imagina qu'il pouvait s'échapper en montant ou en descendant le courant. La présence de Hans et d'Arend eût, d'ailleurs, été un obstacle à cette tentative, chacun des deux jeunes gens s'étant posté sur des caps de la rive, en amont et en aval. Les girafes se contentaient d'aller et de venir, rebroussant chemin dès qu'un des chasseurs leur faisait face.

Quant aux jeunes, elles ne faisaient que peu d'efforts pour s'échapper, la vase du fond étant trop ferme pour permettre à leurs jambes si minces de s'en détacher facilement. Ce fait, bientôt constaté par les chasseurs, les encouragea. Le lit de la rivière était trop étroit pour opposer aucune difficulté au jet des lazos que les jeunes gens avaient détachés de leurs selles, attendant l'occasion de s'en servir.

Dans leurs efforts pour échapper à leurs ennemis, les girafes erraient effarées çà et là, retirant péniblement de la vase leurs pieds qui y semblèrent bientôt indissolublement incrustés.

Après deux ou trois infructueuses tentatives, Hendrick, qui se trouvait le plus rapproché des animaux, réussit enfin à lancer son nœud coulant par-dessus la tête d'une des jeunes girafes. Sautant aussitôt hors de selle, il fixa à un arbre l'autre extrémité du lazo, mettant

ainsi l'animal dans l'impossibilité de s'échapper. Quelle que fût d'ailleurs sa vigueur, son long cou était trop grêle pour lui permettre aucun violent effort, et il se soumit bientôt à sa captivité.

« Essayez de lacer l'autre! cria Hendrick à ses compagnons en désignant la seconde des deux girafes. Hâtez-vous! Elle ne peut vous échapper! Voyez! Elle est prise dans la vase! Vite, Hans! au lazo! au lazo! »

Obéissant à cet appel, Hans parvint, du premier jet, à lacer la seconde jeune girafe.

C'était là tout ce que désiraient les chasseurs; sans faire plus attention au reste de la bande, ils s'occupèrent des deux animaux captifs.

Laissées libres, les girafes firent une nouvelle tentative pour sortir de la rivière. Elles y parvinrent, mais dans leurs efforts, l'une des jeunes — celle qu'avait capturée Hendrick — fut renversée dans l'eau et foulée aux pieds.

Grâce à la courroie, elle ne fut pas entraînée et resta entre les mains des chasseurs, mais à l'état de cadavre; elle avait été, à la fois, noyée par ses congénères et étranglée par le lazo.

Dès que la bande eut disparu, les jeunes gens s'occupèrent de la jeune bête lacée par Hans, et la tirèrent doucement hors de l'eau.

Une fois sur la terre ferme, elle essaya inutilement de se dégager. Ce violent effort épuisa le peu de forces qui lui étaient restées, et elle se calma peu à peu.

Nos trois chasseurs étaient dans l'extase. Ils avaient pris une jeune girafe et ne voyaient aucune raison qui pût les empêcher d'en obtenir une seconde.

La capture de ces animaux, écueil d'un aussi grand nombre d'expéditions, n'était donc pas chose impossible. Amende honorable à Willem dont le but, si obstinément suivi, était, après tout, parfaitement réalisable!

Aussi, quelle sollicitude les jeunes gens témoignèrent-ils à leur captive! Pour lui donner le temps de revenir de sa frayeur et de se familiariser avec ses nouveaux compagnons, ils lui laissèrent une heure de repos avant de reprendre le chemin de leur campement.

Douée de la douceur et de la docilité du chameau, ne tenant aucunement du léopard[1] pour le caractère, elle se résigna bientôt à sa captivité.

CHAPITRE LV.

REVERS DE FORTUNE

L'heure écoulée, les jeunes chasseurs montèrent à cheval et se mirent en route. Hans et Arend prirent chacun l'extrémité d'un lazo fixé au cou de la girafe. Ils marchaient un peu en avant et à une certaine distance l'un de l'autre, de façon à empêcher l'animal de se détourner à droite ou à gauche. Hendrick venait ensuite; il était chargé de pousser la girafe, dans le cas où elle aurait éprouvé quelque velléité de résister à la traction du lazo.

Ce plan réussit parfaitement. La jeune captive se trouva obligée de suivre en ligne droite les deux cavaliers. Chaque fois qu'elle voulait s'arrêter ou reculer, un coup de jambok lancé par Hendrick la remettait en marche.

De cette façon, l'animal fut emmené sans la moindre peine, et, vers le milieu de l'après-midi, les trois jeunes gens arrivèrent au lieu d'où ils s'étaient mis en chasse.

1. Jeu de mots sur le nom anglais de la girafe, *camelopard* composé de *camel*, chameau, et *leopard*. (*Note du traducteur.*)

Ils trouvèrent étalés sur le sol leurs ballots, leurs ustensiles de cuisine, en un mot, tous leurs bagages Quant à Congo, à Facetannée, aux quatre Makalolos et aux bestiaux, ils avaient disparu. Willem, qu'ils s'attendaient à rencontrer au campement et auquel ils se faisaient d'avance un plaisir de raconter leur expédition, était également absent.

Cette disparition de leurs serviteurs et de leurs bêtes de somme, recélait un mystère qu'aucun des jeunes gens ne pouvait résoudre. Pourquoi leurs bagages avaient-ils été abandonnés par ceux qui en avaient la garde? Les Makalolos avaient-ils dérobé les bestiaux? Congo et Facetannée étaient-ils des traîtres? Ils ne pouvaient le supposer; mais alors pourquoi n'étaient-ils pas à leur poste?

Nos aventuriers attendirent, dans l'espoir de voir revenir les absents.

Le temps s'écoula; rien ne parut, ni hommes, ni chevaux, ni bœufs, ni chiens.

Les ballots d'ivoire, enveloppés dans des nattes d'herbes tissées, gisaient encore à la place où ils avaient été laissés dans la matinée. Si un vol avait été commis, pourquoi n'avait-on pas touché à cette précieuse marchandise?

Le jour baissait. L'absence prolongée de Willem commençait à causer aux trois chasseurs de sérieuses appréhensions. Il était temps de commencer les recherches. Mais de quel côté les diriger? Il fallait agir cependant.

Quand approcha la nuit, laissant la jeune girafe à la garde de Hans, Hendrick et Arend se mirent en route dans la direction où Willem avait été perdu de vue.

Ils n'avaient pas fait un mille, qu'aux dernières lueurs du crépuscule, ils aperçurent Congo et Facetannée qui marchaient à leur rencontre. Les chiens seuls les accompagnaient.

Les deux chasseurs pressèrent le pas de leurs montu-

res et rejoignirent bientôt leurs domestiques. Arend interpella vivement le Cafre et Hendrick le Boschiman.

Les questions : « Où est Willem? Où sont les bestiaux? Pourquoi avez-vous quitté le camp? Où sont les Makalolos? » furent simultanément lancées avec une telle vivacité, que les Africains interloqués ne purent, dans le principe, répondre qu'un seul mot : « Oui! »

« Parleras-tu, jaune démon! cria Hendrick, impatienté de n'avoir pas obtenu encore les renseignements qu'il désirait si ardemment.

— Oui, baas Willem, répondit Facetannée. Que voulez-vous savoir d'abord?

— Où est Willem? »

Cette question n'était pas de celles qui pouvaient tirer de Facetannée une réponse immédiate; dans les idées du Boschiman, elle méritait considération. Tandis qu'il réfléchissait, Congo répondit :

« Nous ne savons pas.

— Ha! ha! Entendez-vous le vieux fou! s'écria Facetannée. Nous avons vu baas Willem partir ce matin avec vous derrière les girafes. »

Les jeunes gens trépignaient. Leur impatience était presque devenue du délire, avant qu'ils eussent réussi à obtenir une explication catégorique.

Willem n'était pas revenu, et les deux Africains n'en savaient pas plus sur la cause de son absence que les chasseurs eux-mêmes. Durant la journée, les bestiaux, tout en paissant, s'étaient éloignés à une certaine distance dans la plaine et les Makalolos, partis pour les rallier, n'étaient pas revenus. Facetannée et Congo avouaient s'être endormis dans l'après-midi. A leur réveil, ils s'aperçurent de l'absence du bétail et des Makalolos et se mirent immédiatement à leur recherche. Ils retrouvèrent les émissaires de Macora; quant aux bestiaux, ils avaient été enlevés par une bande de Betchuanas.

Cette perte avait profondément ému les Makalolos; dans la crainte d'un blâme sévère, ils n'osaient rentrer au camp et avaient fait halte à deux milles environ en aval de la rivière. Ils parlaient de retourner à leur kraal, certains que les chasseurs ne voudraient pas les garder plus longtemps avec eux.

Les jeunes gens reconnurent alors la faute qu'ils avaient commise en abandonnant leur camp, sans protection suffisante, dans le voisinage de tribus africaines dont l'honnêteté est plus que problématique. Les Betchuanas, qui ne se font aucun scrupule de se voler mutuellement ou d'exercer cette honorable industrie aux dépens des tribus indigènes, quelles qu'elles soient, n'auraient probablement pas osé enlever les bestiaux si l'un des blancs en avait réclamé la propriété. Mais ils les avaient trouvés en possession de seulement quatre indigènes, étrangers pour eux, puisqu'ils appartenaient à une nation fixée bien loin vers le nord, et, par conséquent, n'ayant pas le droit de se trouver sur le territoire betchuana. L'occasion était belle; ils en avaient profité.

Le fait accompli était irrémédiable, au moins pour le présent. Ce qui importait, c'était de retrouver Willem.

La nuit tombait. Seuls, les jeunes gens se seraient vus forcés de renvoyer au lendemain leur expédition. Mais la présence de Congo et de son limier Spoor'em ranima leurs espérances et ils se mirent en route.

Peu à peu l'obscurité devint si profonde, que Arend proposa de faire halte jusqu'au matin. Hendrick, appuyé par Congo, s'y refusa absolument.

« As-tu donc oublié déjà la nuit que tu as passée sous le baobab, en compagnie du rhinocéros? demanda-t-il.

— Pas un mot de plus, répondit Arend. Partons! »

Facetannée fut renvoyé au camp pour prévenir Hans. Le Cafre et Spoor'em ouvraient la marche. Sous la direc-

tion d'Hendrick, on arriva bientôt à l'endroit où Willem avait été vu pour la dernière fois.

Aucune trace de leur compagnon. La joie avec laquelle ils avaient regagné le campement s'était maintenant évanouie. Un malheur était, sans doute, arrivé à Willem; ils avaient perdu leurs bestiaux et leurs chevaux de somme, emmenés, ils ne savaient où, par une tribu qui ne consentirait pas à les restituer, en supposant qu'ils la découvrissent. Que leur importait, à cette heure, la capture de la jeune girafe?

Roulant dans leur esprit ces tristes pensées, Hendrick et Arend suivaient d'un pas morne le Cafre et son chien.

CHAPITRE LVI.

EN QUÊTE DE WILLEM

Selon toute apparence, Congo avait une façon à lui particulière de faire comprendre au limier ce qu'on attendait de son instinct. Spoor'em courait à droite et à gauche, un peu en avance, le museau contre terre. Généralement, il était hors de vue, plongé dans les ténèbres; mais de temps en temps il traversait la voie, semblable à une ombre et en poussant ce reniflement spécial aux chiens qui relèvent les émanations du sol. Tout à coup, il fit entendre un bref aboiement.

« Il a trouvé la piste! s'écria Congo en courant vers le limier. Je savais bien qu'il la trouverait, je le lui avais ordonné! »

Spoor'em s'avançait lentement, flairant occasionnellement l'herbe comme pour se convaincre qu'il restait dans la bonne voie. Différant en cela de la plupart des li-

miers, il ne quittait pas les chasseurs pour s'élancer sur la piste.

La nuit était si sombre qu'on ne pouvait distinguer aucune empreinte.

« Comment sais-tu que nous sommes sur la bonne voie, Congo? demanda Hendrick.

— Spoor'em le sait, répondit le Cafre. Tout ce qui a passé sur l'herbe, il le trouvera.

— Mais es-tu sûr qu'il suit la piste du cheval de Willem?

— Oui, baas Hendrick, très-sûr. Spoor'em n'est pas une bête. Il comprend bien ce que nous attendons de lui. »

Se confiant aveuglément à la sagacité du Cafre et de son chien, les deux chasseurs maintinrent leurs montures à un trot modéré et mirent une heure à parcourir l'espace que Willem avait dévoré en quelques minutes.

L'idée leur vint de regagner leur campement. Peut-être Willem était-il revenu sur ses pas, et, tandis qu'ils passeraient la nuit à suivre sa piste, les attendait-il lui-même. D'un autre côté, un orage était imminent qui rendrait leur recherche beaucoup plus difficile. Mais toute indécision disparut devant la pensée que leur compagnon pouvait se trouver en danger et avoir besoin de secours.

Ils pressèrent le limier. L'orage s'avançait rapidement, et ils savaient qu'une fois le sol saturé de pluie, la piste serait effacée et la quête désormais impossible.

Bientôt le ciel ouvrit ses cataractes. Les jeunes gens continuèrent à avancer sous une pluie torrentielle, soutenus par le sentiment du devoir et l'énergie de leur amitié.

Aussitôt après l'orage, Spoor'em commença à témoigner de l'inquiétude et de l'hésitation. La pluie avait non-seulement dissipé les effluves, mais encore effacé les empreintes, et le chien se trouvait en défaut.

Pendant la dernière demi-heure, les chasseurs avaient marché dans une atmosphère aussi sombre que l'Érèbe. Ils ne s'apercevaient mutuellement qu'à la lueur fulgurante des éclairs.

Maintenant le ciel s'était éclairci; la lune brillait à l'occident, et la quête aurait pu être poursuivie sans difficulté si l'eau n'avait pas oblitéré la piste. Le limier, tout effaré, décrivait frénétiquement des cercles courts et brisés; il semblait frappé de l'idée qu'il avait perdu le plus important de ses sens.

« C'en est fait! dit Hendrick avec désespoir. La piste est perdue! Nos recherches sont inutiles! Rentrons au camp! »

Le conseil était raisonnable. On allait le suivre lorsque, tout à coup, à un mille environ de distance en arrière, éclata le rugissement d'un lion. En revenant sur leurs pas, les chasseurs couraient le risque de rencontrer le carnassier.

« J'ai pris soin de garantir ma carabine pendant l'orage, dit Arend; mais je ne m'y fie pas. Je vais la recharger. »

Après avoir enlevé le morceau de peau de léopard qui couvrait la batterie, Arend leva le canon en l'air et pressa la détente. Le coup partit. A la détonation répondit, dans le lointain, un cri sortant évidemment d'une bouche humaine.

Les chasseurs s'élancèrent dans la direction d'où semblait provenir la voix, précédés par le chien qui avait tout d'un coup secoué ses perplexités. Au bout de dix minutes, ils étaient auprès de Willem, heureux de le retrouver sain et sauf et en possession d'une jeune girafe.

« Depuis quand es-tu là? demanda Hendrick après les premiers moments d'expansion.

— Depuis cette après-midi, répondit Willem.

— Et combien de temps serais-tu resté à la même place si nous ne t'avions pas trouvé?

— Jusqu'à la mort de la girafe ou jusqu'à la mienne. Jamais je ne l'aurais abandonnée.

— Mais si tu étais mort le premier! demanda Hendrick.

— C'était impossible, répliqua péremptoirement Willem. Mais pourquoi l'un de vous ne vient-il pas prendre ma place? J'ai besoin de me dégourdir les jambes, autrement je ne pourrai plus me tenir debout. »

Hendrick plaça ses mains sur la tête de la girafe; Willem se leva avec peine, fit quelques pas autour de l'animal gisant, et déclara que, jusqu'alors, il n'avait pas su ce que c'était que le véritable bonheur.

On convint de bivouaquer sur place jusqu'au matin et, sauf deux ou trois heures consacrées au sommeil, on passa la nuit à s'interroger et à se répondre mutuellement.

Willem s'émut à la pensée de la perte de sa monture et à la nouvelle du vol des bestiaux. Mais ces mésaventures n'étaient-elles pas plus que compensées par la capture de la jeune girafe?

« La créature est maintenant tout à fait apprivoisée, dit-il, et si je ne puis retrouver mon cheval, je la monterai jusqu'à Graaf-Reinet. Mais avant, j'essayerai d'en prendre une autre. Je dois et je veux en avoir deux; nous trouverons certainement une autre occasion favorable. Vous et Hans, vous devriez rougir de honte A trois, vous n'avez pas su faire ce que, seul, j'ai exécuté. Vous avez laissé échapper trois jeunes girafes ou plus, tandis que, moi, j'ai pris la seule qui se trouvât dans la bande que j'ai poursuivie. »

Arend et Hendrick échangèrent un regard significatif avec Congo qui avait été informé de la capture de la seconde girafe. Ce regard ordonnait au Cafre de garder le secret. Les jeunes gens voulaient laisser à leur compagnon le plaisir de la surprise.

CHAPITRE LVII.

RETOUR TRIOMPHAL

Le premier soin des chasseurs, dès que parut le jour, fut d'aviser au moyen d'amener au camp la jeune girafe.

Willem exprima sa surprise de ce que ses compagnons n'avaient pas apporté leurs lazos. Hendrick se contenta de répondre qu'ils ne croyaient pas en avoir besoin et que d'ailleurs ils avaient quitté le camp avec trop de précipitation pour y songer.

Les jeunes gens espéraient ramener la girafe sans trop de peine. Elle semblait soumise, mais, en même temps, si faible, que leur seule crainte était qu'elle ne fût pas capable d'accomplir le voyage. Cependant, sans cordes ni liens, la conduite de l'animal devait offrir certaines difficultés; il était possible qu'il eût des idées de résistance et finît par leur échapper.

« Il nous faut une corde quelle qu'elle soit, dit Willem, quand je devrais en découper une dans la peau de l'un de vos chevaux. J'ai monté près de la créature une trop longue faction, je suis venu la chercher de trop loin, pour risquer maintenant de la perdre. La moitié de notre besogne seulement est faite; l'autre le serait, à l'heure qu'il est, si vous méritiez le nom de chasseurs. »

A quelques centaines de mètres s'élevait un bouquet de jeunes arbres, forêt en miniature, comme aimerait à en rencontrer un pêcheur en quête de lignes.

Willem y choisit deux longues baguettes se terminant en fourche, et les plaça de chaque côté de la girafe cap-

tive de façon à lui emboîter le cou. En tordant ensemble les deux pointes de la fourche, il obtint une sorte de licou.

La jeune girafe était restée si longtemps dans la position horizontale qu'elle parvint malaisément à se remettre sur ses pieds; quand elle y eut réussi, ses efforts pour s'évader furent très-faibles et très-facilement réprimés. A chaque tentative qu'elle faisait pour se détourner d'un côté, sa tête était aussitôt ramenée de l'autre; elle s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas moins prisonnière debout que couchée, et, cessant de se dérober, elle se soumit à son sort.

Hendrick et Arend, à cheval, saisirent les deux baguettes, se constituant les cornacs de la girafe, que suivaient pédestrement Willem et Congo; et, dans cet ordre, on se dirigea vers le campement.

Plus d'une fois, pendant le trajet, Willem renouvela ses récriminations contre ses compagnons. S'ils avaient fait preuve d'autant d'énergie et de détermination que lui-même, on serait actuellement sur le point de reprendre le chemin de Graaf-Reinet et d'y rentrer triomphants.

« J'aurais poursuivi cette girafe, dit-il, jusqu'à ce que mon cheval s'abattît; ensuite, j'aurais continué la chasse à pied. J'étais bien décidé. Ou la bête tomberait entre mes mains, ou je ne survivrais pas à un échec. Ah! si l'un de vous eût eu la moindre parcelle de cette résolution! »

Arend et Hendrick se taisaient, laissant le chasseur donner un libre cours à ses reproches. Ils étaient satisfaits d'eux-mêmes et poussaient la délicatesse jusqu'à ne pas faire entendre à Willem que, sans leur assistance, l'exploit dont il s'enorgueillissait n'aurait eu pour résultat que la perte de son cheval et des malheurs plus graves peut-être. L'exaltation produite par l'accomplissement partiel d'un projet nourri depuis si longtemps et avec

tant d'amour finirait par se calmer. Ils savaient que Willem, alors, ne réclamerait, dans l'honneur de l'expédition, que la part à laquelle il avait légitimement droit.

La joie du grand chasseur était néanmoins quelque peu assombrie par la crainte d'avoir pour jamais perdu son cheval. Il était convaincu que, s'il en rentrait en possession, il s'emparerait bientôt d'une autre jeune girafe. Il en avait aperçu deux parmi le troupeau chassé la veille. On pouvait les dépister une seconde fois. Mais comment parviendrait-il à les forcer, privé qu'il était de son excellente monture?

Vers midi, on arriva au camp. Qu'on juge de la stupéfaction de Willem! Les premiers objets qui frappèrent ses regards furent une seconde girafe attachée à un arbre et, côte à côte avec elle, son propre cheval!

Ce dernier avait été ramené par les Makololos qui l'avaient trouvé errant dans la plaine, au moment où eux-mêmes revenaient au camp. Par suite de la perte de leurs bêtes de somme, les indigènes avaient renoncé à l'intention de visiter le pays des blancs. Sans elles, en effet, ils n'avaient aucun moyen d'accomplir le reste du chemin et ils croyaient n'avoir rien de mieux à faire que de retourner vers Macora. D'un autre côté, ils ne voulaient pas partir sans prendre congé de leurs compagnons de voyage; et comme ils redoutaient les reproches qui ne pouvaient manquer de leur être adressés, à propos de la perte des bestiaux, ils passèrent la nuit dans une anxiété extrême, ne sachant à quel parti s'arrêter.

Aussitôt que parut le jour, ils aperçurent le cheval de Willem paissant près de l'endroit où ils avaient bivouaqué. La dernière fois qu'ils avaient vu le grand chasseur, il était monté sur le dos de la bête et lancé à la poursuite des girafes; ils ne comprenaient pas comment l'animal se trouvait actuellement séparé de son cavalier. Sachant combien l'estimait son maître, ils résolurent de

le lui ramener, espérant, par là, se faire pardonner leur négligence. C'est ce qui eut lieu, naturellement.

Quant à l'autre animal, — la jeune girafe attachée à un arbre — Willem ne reçut, à son sujet, ni ne demanda aucune explication. Il y avait trente heures qu'il n'avait pris aucune nourriture; aussi, sans prononcer un mot, il s'établit devant un copieux repas que Facetannée avait préparé exprès pour lui. Après avoir prouvé que sa déconfiture n'avait exercé aucune influence sur son estomac, il s'étendit tout de son long sur l'herbe et s'endormit profondément.

Avant de reprendre directement le chemin de Graaf-Reinet, les chasseurs n'avaient plus qu'une tâche à accomplir: essayer de recouvrer les chevaux et les bestiaux volés. Plus tôt ils se mettraient à l'œuvre, et plus ils avaient de chance de réussir. Mais quand on éveilla Groot Willem dans le but de le consulter, le grand chasseur déclara qu'il entendait ne s'occuper, pendant une demi-journée encore, qu'à dormir; et ce disant il referma les yeux. Un instant après, il ronflait comme un tuyau d'orgue.

CHAPITRE LVIII,

ON PREND SON BIEN OÙ ON LE TROUVE

Le lendemain, après déjeuner, on se disposa au départ. Ce ne fut pas sans peine que Willem se laissa persuader de se joindre à l'expédition, tellement il lui répugnait de quitter ses chères girafes, même pour quelques heures. Ses compagnons lui montrèrent les ballots d'ivoire, de munitions et d'effets de toute sorte dissé-

minés sur le sol. Faute de moyens de transport, ne se trouverait-on pas dans la nécessité de les abandonner? Les bêtes de somme étaient donc indispensables et l'on ne pouvait se dispenser de faire au moins un effort pour les recouvrer.

Willem se décida enfin, non sans soupirer, et l'on partit, laissant à la garde du camp Hans, Congo et deux des Makalolos.

Supposant que leurs voleurs devaient habiter dans le voisinage d'un cours d'eau, les jeunes gens résolurent de descendre d'abord la rivière sur les bords de laquelle leur campement avait été établi.

Pendant les cinq premiers milles, on n'aperçut aucune trace de chevaux ni de bestiaux. Mais le sol était tellement dur et sec que, lors même que des bestiaux l'eussent foulé, il aurait été impossible d'en relever les voies. L'orage, d'ailleurs, eût seul suffi à les effacer.

On arriva bientôt à un endroit où la rive était basse et marécageuse. En l'examinant avec soin, les chasseurs découvrirent, parfaitement dessinées sur la terre molle, les empreintes d'une foule d'animaux qui étaient venus boire à la rivière. Parmi ces empreintes, ils reconnurent, à leur grande joie, les sabots des chevaux et des bœufs qu'on leur avait enlevés. Le début était d'un favorable augure; on se trouvait indubitablement sur la bonne piste.

Trois ou quatre milles plus loin, les chasseurs aperçurent un kraal composé d'une quarantaine de huttes. Comme ils approchaient, quelques indigènes coururent à leur rencontre en criant et gesticulant. A leurs questions pressantes, Facetannée répondit qu'on était à la recherche de chevaux et de bœufs volés.

Un homme de haute taille, complétement nu et armé d'un immense parasol en plumes d'autruche, prit la parole au nom des habitants du kraal. Il déclara qu'il savait fort bien ce que c'était que des bœufs, et qu'il

avait souvent aperçu de semblables animaux, mais pas récemment. Quant à des chevaux, il n'en avait jamais vu et ignorait quelle sorte de bête cela pouvait être.

Il se trouvait que la pluie tombée pendant la nuit précédente avait tellement détrempé le terrain que toutes les empreintes faites depuis l'orage s'y distinguaient nettement. L'homme au parasol n'avait probablement pas songé à ce fait qui frappa tout de suite nos voyageurs. Leur interlocuteur mentait impudemment; ils en avaient la preuve dans les empreintes des sabots de chevaux qui couvraient le sol à l'endroit même où discourait l'orateur.

D'après la fraîcheur de ces empreintes les animaux ne devaient pas avoir quitté la place depuis plus d'une heure, et il n'était pas supposable qu'ils fussent venus là sans avoir été aperçus par les indigènes et leur honorable chef.

Suffisamment édifiés, les chasseurs rompirent le colloque et marchèrent vers le kraal. Le premier objet qui frappa leurs regards fut une peau de bœuf, encore saignante, supendue à l'une des huttes. Facetannée, en subtil observateur qu'il était, déclara immédiatement que cette peau appartenait à l'un des animaux dont la direction lui avait été jadis confiée. Les Makalolos confirmèrent cette assertion en montrant aux jeunes gens les stigmates de leurs propres bâts.

Aucun des indigènes présents ne pouvait expliquer la présence de cette dépouille! Nul ne l'avait vue auparavant! Quand on la leur montra, une expression de pénible stupéfaction se peignit sur leur physionomie!

Derrière le kraal, se trouvait une plaine se prolongeant dans la direction du nord. Les chasseurs y aperçurent quelque chose qui ressemblait à un troupeau et pensèrent que ce pouvait bien être le leur. Ils ne se trompaient pas. Ce troupeau, exclusivement composé des bêtes volées, était gardé par des femmes qui prirent la fuite à l'approche de Willem et d'Hendrick qui arrivaient au galop.

La précipitation de leur course, leurs cris sauvages prouvaient qu'elles ne s'attendaient à rien moins qu'à être massacrées sur place.

Mais les chasseurs étaient trop heureux de rentrer en possession de leur propriété pour éprouver le moindre désir de molester d'inoffensives créatures. Sans le vouloir, cependant, ils furent cause de la mort de l'une d'entre elles.

Interrompant subitement sa course effrénée, l'une des femmes resta en arrière de ses compagnes, chancela un instant et s'affaissa. En arrivant près d'elle, les cavaliers mirent pied à terre. Elle était couchée sur le dos et ses yeux, tout grands ouverts, avaient cette teinte glauque et vitreuse qui dénote la mort. Hendrick lui posa la main sur la poitrine. Le cœur avait cessé de battre; la respiration était éteinte. La pauvre créature était morte foudroyée par la peur.

Près d'elle gisait un enfant à peine âgé de quelques mois, et qui, cependant, jeta sur Hendrick des regards empreints d'une sauvage méfiance. Son instinct purement animal ne lui avait pas enseigné encore la crainte de l'homme; sa physionomie tout entière justifiait une assertion souvent avancée : c'est que, comme le lionceau, l'enfant africain naît avec des facultés mentales étonnamment développées.

Les autres femmes avaient disparu sans entendre, ou, au moins, sans vouloir répondre à l'appel amical des jeunes gens. Hendrick ne pouvait, pourtant, se résoudre à abandonner le petit être.

« Cette pauvre femme est morte de la frayeur que nous lui avons causée, dit-il. Qu'allons-nous faire de l'enfant? Il serait par trop inhumain de le laisser là.

— C'est certainement une très-malheureuse affaire, répondit Willem, en considérant tristement le cadavre de la négresse. Les noirs penseront que nous avons tué intentionnellement cette femme et ils en concevront des blancs une opinion qu'ils ne devraient pas avoir. Empor-

tons l'enfant au kraal et rendons-le aux indigènes. Nous leur dirons que sa mère est morte par sa propre faute, ce qui est la vérité. Passe-moi l'avorton. »

Hendrick obéit; mais l'enfant poussa aussitôt des cris perçants témoignant à sa façon la répugnance qu'il éprouvait à être séparé de sa mère. Il ne se borna même pas à cette bruyante protestation. Comme un jeune tigre, il égratigna et mordit les mains qui le tenaient, offrant ainsi un contraste frappant avec la conduite de ses congénères adultes, les Betchuanas, qui professent autant de frayeur instinctive des hommes blancs que d'aversion pour les hostilités de quelque nature qu'elles soient.

Jetant le négrillon sous son bras comme un paquet, Willem remonta à cheval et, avec l'aide de ses compagnons, rallia en moins d'une heure tous les bestiaux. Le seul qui manquât était le bœuf dont ils avaient vu la dépouille.

L'enfant fut remis entre les mains du chef, auquel Facetannée expliqua les circonstances dans lesquelles il avait été trouvé. D'après l'ordre de Willem, le Boschiman invita les Betchuanas à s'abstenir désormais de dérober le bien d'autrui.

A l'extrême surprise de nos aventuriers, le chef et la plupart des anciens du village se défendirent d'avoir eu connaissance des bestiaux ou des femmes qui les gardaient; mais les Makalolos désignèrent, parmi les indigènes qui protestaient le plus énergiquement, les auteurs mêmes du vol des animaux.

Pour échapper à ces discordantes clameurs, les jeunes gens s'empressèrent de s'éloigner en poussant devant eux leurs bêtes de somme. Avant de quitter le kraal, Hendrick et Arend témoignèrent l'intention de châtier les nègres, non-seulement à cause de leur méfait, mais encore pour le temps qu'ils leur avaient fait perdre et le dérangement dont ils avaient été la cause.

Willem s'y opposa. Dans la bonté de son cœur, il ne

faisait aucune différence entre un nègre qui vole et un oiseau qui ramasse un ver sur son chemin.

« Les pauvres créatures n'en savent pas plus long, dit-il. On ne leur a pas enseigné les préceptes de la morale et, pour eux, mal et bien sont synonymes. Que notre indulgence leur serve de leçon ! »

CHAPITRE LIX

CHASSE AU LION

Une fois encore nos aventuriers entamèrent la route qui devait les conduire directement à Graaf-Reinet.

Contrairement à leur attente, les jeunes girafes ne leur coûtèrent que peu d'embarras. Une simple courroie attachée au cou de chacune d'elles suffisait à les conduire. Instruites par l'expérience de leur infériorité vis-à-vis de l'homme, elles s'étaient si bien soumises à leur sort, qu'au bout de quelques heures de voyage, elles ne se seraient pas échappées, quand bien même elles en auraient eu la possibilité. Comme les éléphants privés, elles n'avaient conscience ni de leur force, ni de leur vitesse et devinrent bientôt aussi dociles qu'aucun des chevaux ou des bêtes à cornes.

Pendant quelques jours aucun événement n'accidenta le voyage, au grand plaisir des jeunes chasseurs. Ne possédaient-ils pas ce qu'ils étaient venus chercher de si loin? Willem lui-même, l'enragé chasseur, ne se serait pas détourné d'une semelle pour tirer le plus beau des

Coudous[1] des plaines africaines, à moins que ce ne fût pour fournir de la viande fraîche à la caravane.

Au bout d'une quinzaine de jours, Facetannée se trouva dans une contrée habitée par un grand nombre de ses congénères, les Boschimans[2]. Cette contrée, il désirait depuis longtemps la visiter; non pas qu'il fût entraîné par aucun souvenir de jeunesse, mais simplement à cause de ce préjugé de patrie, naturel à tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent. Il avait toujours représenté à ses jeunes maîtres les Boschimans comme de braves guerriers et de grands chasseurs, comme un peuple doux, hospitalier, intelligent et supérieur en tout aux compatriotes de son ennemi intime Congo.

Le pays étant parcouru par diverses tribus errantes de Boschimans, les jeunes chasseurs eurent bientôt l'occasion de vérifier les assertions de leur domestique.

Une certaine après-midi, ils rencontrèrent une colonie de Boschimans composée d'environ cinquante familles. Apprenant qu'ils auraient encore une longue distance à parcourir avant de trouver un emplacement convenable pour leur campement, ils se décidèrent à passer la nuit dans le kraal.

L'hospitalité si vantée par Facetannée se manifesta

1. Groupe de la famille des antilopes, distingué par l'arête en spirale de ses cornes. Le *Coudou*, nommé improprement *Condoma* par Buffon, habite au nord du Cap. Il est grand comme un cerf; son pelage est d'un gris-brun marqué de taches blanches sur les flancs; il a une petite barbe sous le menton et une crinière le long de l'épine dorsale. Les cornes, qui n'existent que chez le mâle, ont quelquefois jusqu'à trois pieds de longueur. (*N. du T.*)

2. Boschimans ou Bosjesmans (*hommes des buissons*, en hollandais) dont les Anglais ont fait Bushman, peuple de l'Afrique Australe se rattachant, par son origine à la nation Hottentote et habitant une contrée sauvage sur les deux rives du Haut Orange, au nord de la colonie du Cap. Divisés en tribus errantes, formant autant d'essaims différents que de familles, vivant dans des cavernes, des fossés ou des buissons, dépourvus d'idée de hiérarchie ou d'autorité régulière,

tout d'abord par une demande générale de tabac, d'alcool, de vêtements ou d'autres objets dont pouvaient disposer les voyageurs; en échange, la tribu n'offrit que la permission de puiser de l'eau à un étang voisin.

Pendant la nuit une jeune génisse appartenant au chef de la tribu fut enlevée par un lion. Au matin, deux des naturels reçurent l'ordre de chercher le félin et de le punir.

Les chasseurs, ayant souvent entendu parler de la façon dont les Boschimans tuent les lions, voulurent s'en assurer par eux-mêmes et obtinrent la permission d'accompagner les deux noirs. Pour détruire le roi des animaux, ces derniers n'emportaient qu'une peau de buffle, un petit arc et quelques flèches empoisonnées.

La voie du lion aboutissait à un bouquet d'arbres, à un mille et demi environ du kraal. Nos aventuriers s'y rendirent, curieux de voir un lion mourir des suites d'une blessure infligée par une aussi petite flèche et, en même temps, d'apprendre comment les Boschimans s'approcheraient du dangereux animal assez près pour faire usage d'une arme semblable.

Comme s'y attendaient les noirs, le lion, gorgé de nourriture, dormait profondément. Ils s'avancèrent en silence presque jusqu'à toucher le monstre endormi.

Les spectateurs, qui s'étaient tenus à une certaine distance, mirent pied à terre, armèrent leurs fusils et suivirent, à quelques mètres en arrière, les Boschimans dont ils ne se lassaient pas d'admirer l'intrépidité.

L'un des noirs tendit son arc; l'autre déploya la peau de buffle et se plaça un peu en avant de son camarade. Pleins d'anxiété, les chasseurs retenaient leur respiration. Quelques secondes auraient suffi au lion pour bon-

n'obéissant qu'à la force brutale, d'une laideur repoussante, les Boschimans disputent aux indigènes de l'Australie le dernier degré de l'échelle de l'humanité. (*N. du T.*)

dir et renverser tout sanglants ses minuscules adversaires !

La petite flèche partit et s'enfonça dans le large flanc du félin. Le carnassier sauta sur ses pieds en poussant un formidable grognement; mais il avait à peine eu le temps d'entrevoir une forme humaine que la peau de buffle lui couvrit la tête. Il recula, en se secouant et se débarrassa de la peau ; puis, stupéfait de cette incompréhensible agression, tourna les talons et s'enfuit sans jeter un regard en arrière.

En ce qui concernait la destruction du carnassier, la tâche des Boschimans était accomplie. La pointe empoisonnée avait pénétré dans sa chair et sa mort était aussi certaine que s'il avait eu la tête emportée par un boulet. Mais il leur restait encore un devoir à remplir : reporter à leur chef les pattes du lion comme preuve irréfragable de l'exécution de leur mandat. Ils devaient poursuivre le lion jusqu'à ce qu'il tombât. Le fait était tellement singulier que nos aventuriers voulurent en voir l'issue et ils marchèrent derrière les Boschimans.

Lentement d'abord et avec une insouciance apparente, le lion s'était éloigné. Son pas devint bientôt plus rapide. Peut-être la flèche avait-elle tout au plus entamé le cuir épais de l'animal; et craignant de le voir échapper à la mort, Willem exprima le regret de ne lui avoir pas envoyé une balle de son roër.

« Je suis enchanté que tu ne l'aies pas fait, s'écria Hans, en entendant l'observation de Willem. Tu aurais détruit tout l'intérêt de cette chasse. Je désire constater l'effet de ces flèches empoisonnées et apprendre, par mes propres yeux, si un lion peut être aussi aisément tué. »

Après avoir parcouru environ un mille, l'animal blessé s'arrêta, se mit à rugir et fit deux ou trois tours sur lui-même. Le poison commençait à agir; les souffrances du félin devenaient de plus en plus intenses. Il se couchait, se roulait dans la poussière, se relevait d'un bond

et se dressait sur ses jambes de derrière en rugissant comme s'il était frappé de folie. Un instant, il parut se tenir en équilibre sur sa tête. Un moment après, il attaqua un arbre voisin, arracha l'écorce avec ses dents et ses ongles, en maculant les branches de son sang. Il semblait aspirer à déchirer le monde entier.

Jamais, dans leur existence de chasseurs, nos chasseurs n'avaient assisté à une aussi épouvantable agonie. Les convulsions du grand quadrupède, effrayantes à voir, leur inspiraient un sentiment de pitié. Volontiers y auraient-ils mis fin d'un coup de feu, s'ils n'avaient pas désiré vérifier dans toute sa plénitude l'effet du poison.

Quinze minutes s'écoulèrent depuis le moment où le lion commença sa retraite jusqu'à celui où il expira. Dans ce court intervalle, les jeunes gens eurent le spectacle d'exercices acrobatiques tels qu'ils n'en avaient jamais vus auparavant.

Dès que la bête fut bien morte, les Boschimans lui coupèrent les pattes et reprirent le chemin du kraal.

CHAPITRE LX

NOUVEAU REVERS DE FORTUNE

Le matin du troisième jour après leur départ du kraal des Boschimans, nos aventuriers furent réveillés par les cris perçants d'une troupe de singes noirs[1] habitant une

1. L'auteur ne donne pas le nom de famille de ce simien. Peut-être a-t-il voulu parler du *Colobus polycomos*, nommé par Buffon *Guenon à camail.* Mais cette espèce habite les côtes de Guinée. (*Note du traducteur.*)

futaie voisine. Ces cris, d'après leur nature, indiquaient clairement une détresse profonde.

Pendant qu'on préparait le déjeuner et qu'on chargeait les bêtes de somme, Willem et Hendrick se dirigèrent vers la futaie. Les glapissements se faisaient de plus en plus effrayants ; en langue simiesque, ils voulaient certainement dire : « Au secours ! au meurtre ! »

Un jeune léopard, grimpé sur un arbre, occupé par vingt ou trente de ces quadrumanes, essayait d'en attraper un pour son déjeuner. Pour éviter l'ennemi, les singes s'étaient glissés sur les branches les plus menues ; le léopard n'osait les y poursuivre, comprenant que son poids briserait les branches et le précipiterait sur le sol. Pendant un temps, nos chasseurs s'amusèrent des efforts que faisait le léopard pour se procurer les moyens de rompre son jeûne. Il poursuivait un singe le long d'une branche, jusqu'à ce qu'elle devînt trop faible pour le soutenir. Arrivé à deux ou trois pieds du quadrumane criant à tue-tête, il étendait une de ses pattes en découvrant ses blanches dents dans un rictus contrefaisant le sourire, comme s'il entendait uniquement échanger un geste amical avec la créature qu'il se promettait bel et bien de croquer. S'apercevant de l'inutilité de ses provocations, il quittait ce singe et essayait le même jeu avec un autre.

Il parvint enfin à pousser l'un des quadrumanes sur une grosse branche morte horizontale. Le bout de cette branche étant cassé, il n'existait aucune ramille sur laquelle le singe pût se réfugier et rien n'empêchait le léopard de le suivre et de le saisir à son loisir. Aucune autre branche n'étant à portée, le petit animal se trouvait dans un cruel dilemme. Ce fait bien constaté, il tourna vers les chasseurs des regards qui semblaient dire : à l'aide ! Sauvez moi !

Le léopard semblait si préoccupé de son déjeuner qu'il ne remarqua l'approche des deux chasseurs que

lorsque ces derniers se trouvèrent à une vingtaine de mètres de l'arbre et au moment où il était engagé lui-même sur la branche morte. Il s'arrêta néanmoins ; il avait aperçu la face de l'homme et son instinct l'avertissait de l'imminence du danger. Ses yeux flamboyants, fixés sur les chasseurs, exprimaient clairement l'intention de la part du félin de changer la nature de son repas.

« Réserve ton coup, Hendrick ! s'écria Willem en épaulant son roër. Tu en auras peut-être besoin. »

L'explosion fut immédiatement suivie de la chute du léopard ; il avait été frappé à mort. Sans attendre la fin de son agonie, Willem le saisit par une de ses pattes de derrière et le traîna sans façon sur le sol.

En arrivant en vue du campement, les deux jeunes gens, à leur extrême surprise, y remarquèrent une agitation inusitée. Hommes, chevaux et bœufs couraient dans toutes les directions.

Qu'était-il donc arrivé ?

La réponse à cette question se présenta sous l'apparence d'une forme monstrueuse debout au milieu du camp. C'était un borelé, ou rhinocéros noir, de la plus grande espèce. Immobile en ce moment, la monstrueuse bête semblait indécise sur le choix de sa victime. Sa mauvaise humeur s'était allumée en voyant la place où il venait boire d'habitude occupée par des intrus.

Un rhinocéros noir chargerait sans la moindre hésitation tout un régiment de cavalerie. Celui-ci avait fait irruption dans le camp avec une telle impétuosité, qu'il avait occasionné la retraite précipitée des hommes et des bêtes, en un mot de tout ce qui était en mesure de fuir.

L'une des jeunes girafes avait été trop solidement attachée pour pouvoir s'échapper. Elle s'agitait convulsivement sur le sol ; près d'elle gisait un bœuf, que le rhinocéros avait renversé de son premier choc. L'autre

girafe courait à travers la plaine et se trouvait déjà plus loin qu'aucun des autres animaux. Elle semblait surexcitée non-seulement par la peur, mais encore par un amour subit pour la liberté.

Le borelé eut bientôt choisi l'objet de sa poursuite, un des chevaux de somme; il le chargea immédiatement.

Willem et Hendrick s'étaient empressés de regagner le camp où ils furent rejoints par deux des Makalolos. Leurs autres compagnons essayaient de rallier les chevaux et les bœufs.

La girafe, dans les efforts qu'elle avait faits pour s'échapper, était tombée, et courait le risque d'être étranglée avec les courroies fixées autour de son cou. Le danger paraissait d'autant plus grand, que le bœuf, éventré par le rhinocéros, s'était embarrassé dans les mêmes liens et les serrait de plus en plus en se débattant. Le premier soin des jeunes gens fut de délivrer la girafe, ce qu'ils auraient pu faire en un clin d'œil en coupant les courroies qui les retenaient attachées; mais ils craignaient qu'elle ne suivît l'exemple de sa compagne et ne profitât, pour s'enfuir, de la liberté qui lui serait rendue. Le bœuf, dont les mouvements convulsifs rompaient presque le cou de la girafe, étant très grièvement blessé, on ne jugea pas à propos de le laisser vivre plus longtemps et une balle mit fin à ses souffrances. On put alors relever la girafe et relâcher ses liens.

Pendant ce temps, tous les autres animaux avaient été repris. Aucun d'eux, à l'exception de celui qu'avait choisi comme victime le borelé, ne s'était de beaucoup éloigné. Il n'en était pas de même de la girafe, qui, courant toujours, avait disparu dans le bois que venaient de quitter Willem et Hendrick.

Accompagné d'Hendrick, de Congo et du limier Spoor'em, Willem partit pour la forêt, laissant à ses compagnons le soin de réunir les autres animaux encore disséminés dans la plaine.

Une heure auparavant, Willem van Wyk était le plus heureux des chasseurs qui fût au monde; maintenant, il s'en trouvait le plus misérable. Un des deux animaux, dont la capture lui avait coûté tant de mal, s'était échappé, et, selon toute probabilité, ne serait plus aperçu par des yeux d'hommes blancs. La réalisation de ses plus chères espérances était reculée pour un temps, pour toujours, peut-être. Une girafe seule n'était rien. Il en désirait deux et la fortune pouvait bien se croire quitte envers lui. Il n'était pas certain, même, de conserver la girafe restante, la mort ne la lui enlèverait-elle pas? Elle avait dû se blesser dans ses convulsifs efforts et, en quittant le camp, il avait remarqué que les Makalolos n'avaient pu encore réussir à la remettre sur ses pieds. Le but principal de l'expédition était aussi loin que jamais d'être réalisé.

Ainsi pensait Willem, bien tristement, on le voit, tandis qu'il suivait Congo et le limier dont il ne cessait d'exciter l'activité.

CHAPITRE LXI

PERDUE ET RETROUVÉE

La forêt, à laquelle Willem attribuait une étendue de plusieurs milles, n'était qu'une grande futaie qui fut bientôt traversée, et au bout de laquelle s'étendait une grande plaine. On n'aperçut pas la girafe elle-même, mais ses voies se dessinaient très-distinctement sur le sol.

Les appréhensions de Willem changeaient de nature,

Digitized by Google

sans, pour cela, être moins vives. Il avait craint, d'abord, que la girafe ne fût perdue dans une forêt épaisse où il eût été très-difficile de la poursuivre à cheval. Maintenant, en examinant l'immense plaine qui se développait à ses yeux, il se disait que l'animal ayant l'espace devant lui, avait dû en profiter, et il regrettait qu'il ne fût pas resté dans la forêt. La girafe aurait trouvé, sous les arbres, nourriture et abri et y serait probablement demeurée, mais jamais elle ne ferait halte dans la plaine. Les voies ne se relevaient que fort lentement et plus elles se prolongeaient, plus on devait être éloigné du but.

C'est ce que nos aventuriers ne comprirent que trop.

« Il est inutile d'aller plus loin, fit observer Hendrick. La girafe est désormais perdue sans espoir. Nous ferions aussi bien de retourner au camp.

— Non pas, répondit Willem; la girafe est à moi et je n'y renonce pas si facilement. Je la chasserai aussi longtemps que j'aurai la force de me tenir à cheval. »

Pensant que dans une heure ou deux Willem lui-même reconnaîtrait l'inutilité de sa poursuite, Hendrick ne répondit rien et continua à suivre Congo qui conduisait la marche avec le limier.

Le soleil, en ce moment, avait coupé le méridien et commençait à s'incliner vers l'horizon. Les chasseurs étaient partis sans prendre le temps de déjeuner ni même d'emporter de provisions. Altérés et affaiblis par le manque de nourriture et la fatigue, ils s'avançaient péniblement.

« Willem! s'écria enfin Hendrick en retenant son cheval, je veux bien faire tout ce qui sera raisonnable, mais je pense qu'il y a déjà beaucoup trop longtemps que nous poursuivons notre folle recherche. Nous arriverons à peine au camp avant la nuit, et, quant à moi, je vais immédiatement en reprendre le chemin.

— Soit! répondit Willem. Il ne m'appartient pas de te blâmer. Agis à ta guise; moi, je reste. Je ne veux for-

cer personne à agir aussi sottement que moi. L'affaire m'est personnelle; donc, toi et Congo, vous pouvez vous en retourner. Seulement, laissez-moi le chien, je suivrai tout seul la piste.

— Non, non, baas Willem! s'écria le Cafre. Spoor'em et moi nous irons avec vous, nous ne vous abandonnerons pas. »

Willem, Congo et le chien se remirent en marche.

« Voilà qui devient fort amusant! murmura Hendrick en les regardant s'éloigner avec une comique expression de désappointement. Depuis que je me suis engagé dans cette *folle* expédition, je n'ai cessé de me conduire comme un véritable *fou*. Allons! j'en subirai jusqu'au bout les conséquences. Suivons Willem! Lui serai-je moins fidèle que ce pauvre Cafre? L'amitié de Congo sera-t-elle plus dévouée que la mienne? »

Et mettant son cheval au galop, le jeune officier se trouva bientôt à côté de son compagnon.

Willem, lui-même, était à peu près convaincu qu'il agissait inconsidérément; il n'en poursuivait pas moins sa recherche désespérée. A moitié affolé par la perte de la girafe, il ne pouvait être regardé comme responsable de ses actions.

Néanmoins, le voyant pensif, Hendrick crut devoir renouveler ses représentations. Mais tous ses arguments se brisèrent contre l'entêtement de son ami. Willem s'obstinait de plus en plus; la nuit même, qui approchait rapidement, ne put le faire renoncer à sa poursuite.

« Willem est fou, décidément fou, pensa Hendrick. C'est maintenant surtout que je dois rester près de lui. »

Les voies de la girafe se dirigeaient en droite ligne vers un bouquet d'arbres composé exclusivement de saules, ce qui indiquait la proximité de l'eau. Les chevaux en recueillirent l'émanation et précipitèrent leur allure. Un étang occupait le centre de la futaie; sur la berge se profilait la silhouette d'un animal qui arracha à Willem

une exclamation de bonheur. C'était la girafe échappée! Il poussa un second cri de joie en s'apercevant qu'elle se trouvait de nouveau prisonnière. La courroie qu'elle avait entraînée avec elle était emmêlée dans les buissons. Sans l'arrivée des chasseurs, l'animal, réduit à l'immobilité, aurait certainement péri. S'il ne s'était pas étranglé lui-même avec le lazo, il serait mort de soif ou sous les griffes de quelque bête de proie.

Les jeunes gens dégagèrent la courroie et délivrèrent la girafe de sa fatigante position. Elle n'avait aucun mal.

« Eh bien! Hendrick, s'écria Willem en jetant sur la captive des regards empreints à la fois d'orgueil et de plaisir, n'avons-nous pas mieux fait de sauver cette pauvre créature que de l'abandonner à l'horrible mort qui l'attendait?

— Certainement, répondit Hendrick; la folie peut quelquefois ressembler à la sagesse. Les extrêmes se touchent. »

Willem était trop heureux des résultats de sa persévérance pour se formaliser de cette transparente ironie. Quant à Congo, il ne semblait nullement surpris de la bonne fortune de son maître, probablement parce qu'il avait en son savoir-faire une confiance absolue et qu'il n'avait pas douté un instant que la girafe ne fût retrouvée.



C'était la girafe échappée. (Page 270.)

Digitized by Google



Nazionale V. E. III
NAPOLI

CHAPITRE LXII

CHEZ LES HOTTENTOTS

Willem et Hendrick étaient impatiemment et anxieusement attendus. Tous les animaux, chevaux et bœufs, avaient été recouvrés, et le borelé, cause de la panique, avait été tué par Hans et Arend. L'intrusion du pachyderme avait eu pour résultats un retard de deux jours et la perte d'un bœuf.

On reprit le chemin de Graaf-Reinet aussi rapidement que le permettaient les ménagements dus aux bêtes de somme.

Dans le pays des Hottentots, les voyageurs rencontrèrent de grandes plaines dont l'herbe avait été récemment brûlée. Les animaux n'en trouvèrent pas à paître un seul brin. Des cadavres grillés de serpents et d'autres reptiles étaient mêlés aux cendres.

Durant la traversée de ces plaines dévastées, hommes et bêtes eurent cruellement à souffrir de la faim et de la soif. Groot Willem s'inquiétait fort peu de toutes ces privations. Sa seule sollicitude s'appliquait aux jeunes girafes; il n'éprouvait qu'une crainte, c'était qu'elles ne pussent arriver à destination. Mais chaque heure qui s'écoulait le rapprochait du but; l'espérance de voir bientôt finir ses tribulations soutenait sa patience, ou, pour mieux dire, sa résignation.

Dans la dernière partie de leur route, les voyageurs inclinèrent plus à l'ouest qu'ils ne l'avaient fait encore. Ils traversèrent des contrées habitées par des tribus indigè-

nes dont ils avaient beaucoup entendu parler, mais qu'ils n'avaient pas vues encore.

Une certaine après-midi, ils eurent l'occasion de constater un des usages du peuple infortuné appartenant à cette variété du genre *homo* désignée sous le nom de Hottentote. A l'ombre de quelques arbres rabougris, gisaient un vieillard et un enfant âgé de dix-huit mois tout au plus. Ce vieillard, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, était aveugle; auprès de lui se trouvait une calebasse qui avait dû contenir de l'eau, actuellement complétement vide.

A l'aide de Facetannée, les chasseurs apprirent que ce pauvre homme avait récemment perdu son fils, son unique soutien, et que personne ne pouvant plus subvenir à ses besoins, il avait été transporté bien loin de son kraal et laissé dans le désert pour y mourir. L'enfant, orphelin de père et de mère, avait été exposé en même temps par la même raison et dans le même but!

Cette horrible coutume des Hottentots n'était pas inconnue de nos aventuriers. Ils savaient que cet usage, dont ils avaient la douleur d'être aujourd'hui témoins oculaires, était jadis généralement pratiqué par les habitants du pays qu'ils traversaient; mais, comme bien d'autres, ils pensaient qu'une coutume aussi barbare était tombée depuis longtemps en désuétude, grâce aux préceptes et à l'exemple de la civilisation européenne. Ils durent reconnaître qu'ils s'étaient trompés et qu'ils se trouvaient dans le voisinage d'une tribu qui n'avait jamais reçu ces leçons d'humanité, ou qui y était restée sourde.

Sachant qu'un kraal hottentot devait exister à quelques milles et ne voulant pas abandonner deux êtres humains à un sort aussi affreux, les voyageurs résolurent de ramener les malheureuses créatures à la tribu qui les avait, comme le dit Facetannée, « jetés de côté. »

Chose étrange! le vieillard non-seulemeut déclara qu'il

désirait mourir à l'endroit où il se trouvait, mais encore témoigna la plus grande répugnance à être rendu à ses concitoyens. Vieux et incapable de se subvenir à lui-même, tombé dans une seconde enfance, il était persuadé qu'en mourant il ne faisait que remplir un devoir envers la société ! Se replacer volontairement dans une situation qui serait un embarras pour ceux qu'il ne pouvait plus appeler ses parents, c'était un crime dont il ne voulait pas se rendre coupable.

Nos aventuriers résolurent de le sauver malgré lui.

L'après-midi était déjà avancée lorsqu'ils arrivèrent au kraal. Il ne se rencontra pas, dans toute la tribu, un seul individu qui consentît à avouer qu'il connût ce vieillard et cet enfant ! On conseilla aux blancs de conduire les objets de leur sollicitude à la tribu à laquelle ils appartenaient réellement.

« C'est fort curieux, dit Hendrick. Nous pourrions, il me semble, parcourir toute l'Afrique australe sans trouver un être qui réclamât ces pauvres créatures. Maintenant elles nous tombent sur les bras et nous devons les caser d'une manière ou d'une autre.

— Je ne vois pas trop comment nous pouvons faire, répliqua Arend. Je suis convaincu que ces malheureux sont dans leur propre tribu ; c'est à elle à s'en charger. »

On essaya de nouveau de persuader aux indigènes d'avouer leur complicité dans cet attentat contre la vie de deux créatures humaines. Ils savaient que leur conduite en pareille circonstance était considérée par les blancs comme un crime ; et la honte, à défaut de tout autre sentiment, les enrouragea à persévérer dans leur mensonge. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que le débile vieillard confirma toutes les assertions de ses compatriotes. Comme preuve de la vérité de ses paroles, il informa les voyageurs que le chef et quelques autres qu'il désigna par leurs noms et qu'il connaissait,

dit-il, depuis longtemps, étaient des hommes incapables de tromper personne.

La tribu vivait sur un territoire dont le gouvernement colonial réclamait la souveraineté; réclamation mainte fois appuyée par la force. Les jeunes gens menacèrent les Hottentots de la justice anglaise s'ils ne s'engageaient pas à prendre soin du vieillard et de l'enfant, et surtout à ne pas les abandonner dans le désert comme ils l'avaient déjà fait : ils ajoutèrent que, dans quelques semaines, un émissaire blanc viendrait s'assurer si ces ordres avaient été exécutés. Puis, remettant entre les mains du chef les deux inoffensives créatures, ils reprirent leur voyage interrompu.

CHAPITRE LXIII

HOSPITALITÉ HOLLANDAISE

Quelques jours après, nos voyageurs, arrivèrent dans un canton habité par des boërs hollandais. Ils suivaient actuellement un sentier pompeusement décoré du nom de route et qui ne leur servait qu'à les guider, d'une rivière à l'autre, au point précis où ils devaient franchir le cours d'eau. Pour la première fois, depuis plusieurs mois, ils voyaient des champs cultivés par des blancs et pouvaient se procurer du pain dont ils avaient été privés si longtemps.

Une après-midi, comme ils se préparaient à camper près d'une habitation fort confortable en apparence, le propriétaire les fit prier de vouloir bien prendre chez lui leurs logis pour la nuit. Une forte et froide pluie était

tombée, pendant la plus grande partie du jour, et le temps ne semblait pas disposé à se rasséréner. Aussi l'invitation du boër fut-elle acceptée avec enthousiasme; et bientôt, les voyageurs, groupés autour du large foyer de la cuisine, se laissèrent envahir par cette sensation de bien-être que l'homme éprouve, plus ou moins, lorsque, bien à l'abri, il entend les élements faire rage au dehors.

Les chevaux et les bêtes à corne furent remisés sous un grand hangar et séparés des jeunes girafes que l'on plaça à part.

Dans une hutte voisine, quelques Hottentots, serviteur du boër, tenaient compagnie à Congo, à Facetannée e aux quatre Makalolos.

L'hôte des jeunes gens, bonhomme d'humeur joyeuse et de physionomie ouverte, se félicitait d'avoir une occasion de festiner avec des étrangers. Son tabac éta d'excellente qualité et sa provision de *Cape smoke* semblait inépuisable. Selon son dire, il avait été, dans sa jeunesse, un fervent chasseur; rien ne l'enchantait comme de rappeler ses aventures cynégétiques ou d'ouïr celle qui lui étaient racontées. Le seul défaut qu'il trouvât à nos héros c'était l'usage modéré qu'ils faisaient de *Cape smoke*. Excellent convive, il ne trouvait pas, après une longue journée de travail, de plaisir comparable à celui de passer joyeusement la soirée dans la société d'amis. Il lui répugnait de boire seul; et il déclara que rien n'était pis que de voir quelqu'un boire en face de convives refusant de lui faire raison. Ce jour-là, il avait travaillé dur et sous une pluie battante. Pourquoi ne chercherait-il pas à s'égayer, maintenant que l'heure du repos avait sônné? Le *Cape* seul était capable de ranimer ses esprits. En retour de sa franche hospitalité, il ne demandait qu'une chose, que ses hôtes se regardassent chez lui comme chez eux.

De la part du boër, il y avait une intention bien mar-

quée d'enivrer les jeunes gens. Mais ceux-ci ne s en préoccupèrent nullement. Ils crurent seulement qu'il poussait son hospitalité si loin qu'elle en devenait fatigante. C'était là une propension qu'ils avaient observée chez bien d'autres, et très-excusable, d'ailleurs, vu son complet désintéressement.

Malgré les labeurs et les fatigues de leurs diverses excursions, Groot Willem et ses compagnons n'avaient jamais jugé à propos d'abuser des spiritueux. Aussi les instances réitérées du boër, appuyées par sa grosse et appétissante moitié, ne purent-elles les contraindre à se départir de leur habituelle abstinence.

Dans son dépit, le boër se déclara impuissant à égayer ses jeunes hôtes; et pourtant ces derniers passèrent, près de son foyer, une longue et agréable soirée. Le souper, préparé en leur honneur, était excellent, bien qu'il fût assaisonné des récits de chasse de leur amphitryon. Le brave homme avait si peu d'occasion de réunir des compagnons de table que les jeunes gens pensèrent qu'il y aurait de leur part ingratitude à le priver du plaisir qu'il semblait éprouver; et cédant à ses sollicitations, ils ne se retirèrent qu'à une heure avancée de la nuit.

Pendant la soirée, toutefois, la conversation prit un tour qui déplut singulièrement à nos aventuriers.

« Je suis très-contrarié, leur dit le boër, après qu'il eut ingurgité un assez grand nombre de rasades de *Cape smoke*, de vous voir gagner la prime dévolue à la capture des deux girafes. Mes frères et celui de ma femme courent grand risque de la perdre à l'heure qu'il est. J'en suis fâché pour eux, savez-vous. »

Ceci méritait une explication que les jeunes gens ne manquèrent pas de demander. Le boër leur apprit que ses deux frères et son beau-frère étaient partis pour le Nord, depuis quelques semaines, dans le but de se procurer deux jeunes girafes et de les échanger contre les cinq cents livres sterling promises. Ils devaient visiter

le pays des Bakouains et avaient emmené, en qualité de guide un indigène appartenant à cette tribu. On attendait leur retour d'un moment à l'autre.

Il était naturel que le boër désirât voir ses parents obtenir la récompense de préférence à des étrangers; la naïveté avec laquelle il exprima ses regrets témoignait en faveur de son esprit de famille. Ses hôtes n'y virent qu'une franchise de bon aloi, développée outre mesure, peut-être, par les fumées du *Cape smoke*.

Lorsque la vieille horloge hollandaise suspendue dans un coin de la cuisine sonna deux heures de la nuit, les jeunes gens, qui invoquaient depuis longtemps la fatigue d'une longue journée de marche, obtinrent enfin la permission de se retirer. Ils furent conduits dans une vaste chambre où une couche moelleuse avait été préparée pour chacun d'eux. Leur laborieux voyage semblait à peu près terminé, puisqu'ils étaient arrivés en un lieu où l'on pouvait se reposer, à l'abri de la pâle lumière des étoiles, sans dépendre de la nature du sol pour la qualité du lit de chaque soir.

CHAPITRE LXIV

MYSTÈRE

Il était dix heures du matin lorsque Hans, qui ouvrit les yeux le premier, éveilla ses compagnons.

« Nous devrions être honteux de nous-mêmes, s'écria Willem, en commençant hâtivement sa toilette. Nous avons dormi comme des ivrognes.

— Non, répondit Hans, toujours prêt à philosopher.

Digitized by Google

Il faut, au contraire, nous féliciter de ce que le peu que nous avons bu ait produit sur nous un pareil effet. C'est une preuve que nous n'avons pas l'habitude des liqueurs fortes. Notre sobriété nous fait honneur, tâchons de la conserver. »

Le boër et sa femme attendaient les jeunes gens pour leur faire les honneurs d'un succulent déjeuner préparé à leur intention. Tous s'attablèrent, à l'exception de Willem qui voulut, au préalable, aller voir comment ses chères girafes avaient passé la nuit.

En entrant dans la hutte où, la veille, il avait laissé ses noirs compagnons, il eut devant les yeux le triste spectacle des effets de l'intempérance. Les quatre Makalolos se roulaient sur le sol en gémissant comme s'ils allaient rendre l'âme. Facetannée et Congo, plus accoutumés aux liqueurs alcooliques, témoignaient par leur sonore respiration qu'ils s'efforçaient de trouver dans le sommeil la réparation de leur débauche nocturne. Willem, usant sans ménagement de la pointe de sa botte, leur en eut bientôt rendu le sentiment; mais rien ne put rappeler à eux-mêmes les Makalolos.

Le Cafre sauta sur ses pieds, et tenant sa tête dans ses deux mains, comme s'il ne pouvait en supporter le poids, sortit en chancelant. Willem le suivit presque aussitôt, après s'être bien convaincu que tous ses efforts pour ranimer les Makalolos seraient impuissants pendant quelques heures encore. En s'approchant du hangar où les girafes avaient été attachées, il aperçut le Cafre qui, immobile comme un terme, les yeux paraissant sortir de la tête, la bouche ouverte, les traits contractés, offrait la plus parfaite image de la stupéfaction et de la peur.

Willem n'eut besoin d'aucune explication; un coup d'œil lui suffit.

Les girafes avaient disparu.

Le Boschiman et le Cafre s'étaient engagés à veiller alternativement; l'ivresse leur avait fait tout oublier.

Sans laisser échapper un mot de reproche, sombre et silencieux, Willem réfléchissait.

Les serviteurs du boër avaient pu conduire les girafes dans un plus sûr abri. C'était une lueur d'espoir. Mais si on les avait volées ! Si, d'elles-mêmes, elles avaient repris leur liberté !

Dans les premiers moments de son désespoir, Groot-Willem eut le bon esprit de verser tout le blâme sur lui-même. N'avait-il pas montré autant de négligence que les deux hommes qui se tenaient debout devant lui frappés de terreur? N'aurait-il pas dû se charger seul du soin de veiller sur des objets aussi précieux? Le plaisir de la bonne chère ne lui avait-il pas fait négliger son devoir? N'aurait-il pas pu rester, quelques jours encore, vigilant, attentif, toujours sur le qui-vive? La responsabilité du malheur ne retombait-elle pas entièrement sur lui?

Cinq minutes de recherches dans les huttes et les hangars constatèrent la complète disparition des girafes. Il fallait les retrouver. Ordonnant à Congo et à Facetannée de recueillir les renseignements les plus minutieux, le grand chasseur, semblable au sanglier blessé, se précipita vers l'habitation pour apprendre à ses camarades le nouveau malheur qui venait de les frapper.

Cette nouvelle coupa court à tout appétit. Le déjeuner si soigneusement préparé par l'hôtesse et ses servantes bistrées courait grand risque de rester intact; car les trois jeunes gens quittant prestement la table s'élancèrent vers le hangar veuf de ses prisonnières. Le boër les suivit, leur exprimant sa sympathie en termes chaleureux et déclarant qu'il était disposé à consacrer un mois, s'il le fallait, lui et tous ses domestiques, à la recherche des girafes perdues.

« Tout cela est la faute du *smoke*, dit-il; mes domestiques se sont enivrés la nuit dernière, mais ils ne pour-

ront recommencer. Je vais crever tous les tonneaux qui me restent et je n'en rachèterai plus. »

L'une des girafes avait été attachée à un poteau formant partie constitutive du hangar. Ce poteau avait été arraché, non seulement de terre, mais encore des attaches qui le fixaient au toit et gisait sur le sol, à six ou huit pas de l'endroit où il avait été planté. Deux autres poutres voisines avaient été également enlevées de façon à produire une brèche assez large pour livrer passage aux captives. Peut-être, grâce à leur force et au poids de leurs corps avaient-elles renversé l'enclos; les liens, alors, avaient pu glisser le long des poteaux abattus et se dégager par une de leurs extrémités. De cette façon la fuite s'expliquait; c'était simple, mais assez étrange; nos chasseurs se souvenaient d'ailleurs que depuis longtemps les girafes ne témoignaient aucune aspiration vers la liberté. Ils admettaient moins encore qu'il y eût eu chez elles préméditation, plan combiné. Le fait certain, palpable, c'est que les girafes étaient parties; il fallait les retrouver et les ramener.

Congo s'y préparait, quoiqu'avec peu d'espoir de succès. La pluie n'avait cessé de tomber, pendant la nuit, détruisant, même pour Spoor'em, toute chance de relever la piste des animaux perdus. Dans un enclos voisin de l'habitation du boër, avaient été enfermés, pour la nuit, plus de cinq cent bestiaux qu'on avait reconduits, dès l'aube, au pâturage. Il en résultait que le sol était couvert d'empreintes de toutes sortes. Une heure s'écoula avant qu'on découvrît des voies de girafes; encore se dirigeaient-elles vers le hangar où elles avaient été remisées.

« Hendrick, s'écria Willem, presque fou de désespoir, qu'allons-nous faire? Ces girafes sont quelque part, il faut absolument les trouver.

— Elles ont pris une direction aussi bien qu'une autre, répondit Hendrick; si nous les cherchions dans celle de Graaf-Reinet?

Cette observation ne fit qu'augmenter l'exaspération de Willem ; car il y vit, de la part de ses compagnons, une répugnance notoire pour tout délai susceptible de retarder le retour dans leurs foyers.

Le boër renouvela ses propositions bienveillantes ; il promit le concours de ses hommes et de ses chevaux, à la seule condition que les chasseurs détermineraient avec certitude le chemin qu'avaient pris les fugitives.

Hans se hasarda alors à donner un avis que Willem écouta en hochant la tête, le considérant comme le plus raisonnable qu'il eût encore reçu.

« Nos ex-captives, dit le profond philosophe, ont profité d'une bonne occasion pour s'échapper. Elles obéissaient évidemment à un certain instinct ; le même instinct doit, il me semble, les conduire vers leur pays natal. Si nous nous décidons à les chercher, il faut que ce soit dans la direction d'où nous venons.

— Mes enfants, interrompit le boër ; si les girafes sont parties, il est bien inutile de courir après. Elles ne voyageront pas assez lentement pour permettre à personne de les rejoindre. »

Hendrick et Arend avouèrent qu'ils partageaient cette opinion.

« Congo, noir coquin ! s'écria Willem, où sont nos girafes ? De quel côté faut-il les chercher ? »

Le Cafre, effaré, secoua sa tête malade. Willem, qui avait une foi absolue dans l'instinct de Congo, ne se contenta pas de cette réponse.

« Penses-tu, Congo, que nous ferions bien de revenir sur nos pas ? » demanda-t-il.

Le Cafre répéta le même geste dubitatif.

« Animal ! hurla le grand chasseur, me répondras-tu ? N'agite plus ta vilaine tête, si tu ne veux pas que je la casse.

— Je ne pense rien, à l'heure qu'il est, baas Willem, dit Congo. Ma tête est vide, il n'y a rien dedans. »

Hendrick était sur le point d'ajouter qu'il n'y avait, sur ce point, pas grande différence entre le Cafre et son maître. Mais il retint sa langue pour ne pas porter à son comble l'exaspération de Willem et fit simplement observer qu'il vaudrait mieux agir que parler.

« Hans, s'écria Willem, reste ici et veille sur nos bagages. Les autres viendront avec moi s'ils le jugent à propos; mais, dans ce cas, ils devront être en selle dans le plus bref délai possible. Quant à moi, je pars. »

En parlant ainsi, Willem s'élança vers le hangar où se trouvait son cheval, le harnacha de ses propres mains, sauta sur son dos et s'éloigna.

CHAPITRE LXV

FAUSSE PISTE

Hendrick et Arend le suivirent. Quant au boër, si prodigue de promesses, il mettait tant de lenteur dans ses préparatifs, qu'on ne pouvait raisonnablement compter sur son assistance. Il donna pour excuse que personne n'était en mesure d'indiquer la route exacte prise par les fugitives et qu'il lui semblait par trop naïf de les chercher vers le nord quand il était aussi probable qu'elles avaient suivi la direction du sud.

A la surprise générale, Congo n'accompagna pas Willem, comme il en avait l'habitude. La sollicitude du Cafre pour son jeune maître avait sans cesse été si grande, il avait toujours témoigné une telle répugnance à s'en séparer, que sa conduite étonna ceux qui le connaissaient. On le laissait, d'ailleurs, complétement maître de ses

mouvements, sachant bien que, pour être utile, il avait besoin d'une liberté d'allures absolue. En raison de sa fidélité et de son dévouement, ses actes étaient rarement contrôlés.

« Dès que nous serons à un mille ou deux de l'habitation, dit Hendrick, nous pourrons découvrir les voies des girafes; il est inutile de les chercher auparavant. Mais en supposant que nous trouvions la vraie piste, que ferons-nous, Willem?

— Nous la suivrons jusqu'à ce que nous ayons retrouvé les animaux, répondit Willem. J'aurais peu d'espoir de les rattraper, continua-t-il, si je ne savais pas combien elles sont privées aujourd'hui. Je croirais plutôt que mon propre cheval s'échapperait et ferait cent milles dans le désert pour m'éviter. Si nous persévérons, nous trouverons nos girafes; une fois trouvées, elles se laisseront prendre, je vous le garantis. »

La domestication bien connue des girafes confirmait les assertions de Willem. Aussi, sans répondre, Hendrick et Arend poussèrent leurs chevaux. Après avoir dépassé le terrain piétiné par les bestiaux du boër, les jeunes gens prirent la soi disant grande route qu'ils avaient parcourue la veille. Sur une distance d'un mille, ils examinèrent scrupuleusement le sol sans y découvrir de voies de girafes, jeunes ou vieilles. Celles même que les leurs y avaient imprimées la veille ne se distinguaient plus, oblitérées qu'elles étaient par la pluie et les pas des autres animaux. Vu la nature du sol, très-susceptible de recevoir une empreinte permanente, nos chasseurs durent reconnaître que les fugitives n'avaient pas pris ce chemin.

En suite d'une longue consultation, qui dégénéra presque en dispute, l'opinion de Willem étant radicalement opposée à celle de ses compagnons, on décida de parcourir une circonférence, en prenant pour centre l'habitation du boër. On devait ainsi forcément découvrir la

trace des animaux perdus. La région circonscrite était un maigre pâturage, parsemée de rares plaques de gazon, et fréquentée par une foule de bestiaux. Plusieurs empreintes se présentèrent ressemblant à celles de sabots de girafes; l'un ou l'autre des jeunes gens mettait alors pied à terre pour l'examiner de plus près. Toutes ces lenteurs désespéraient Groot Willem qui songeait avec rage qu'à chaque moment, les fugitives gagnaient du terrain.

Au bout de deux heures de quête, on découvrit enfin une voie appartenant incontestablement à une girafe. Poussant un cri de joie, Willem se mit incontinent à la relever. Elle était toute fraîche et ne pouvait remonter à plus de deux heures.

Quand il se trouve sous l'impression d'un coup du sort, bon ou mauvais, l'homme n'agit généralement pas avec beaucoup de circonspection. C'était l'opinion d'Hendrick, qui fit observer à Willem qu'on s'était mis en route pour trouver la voie et non pour la suivre; qu'on aurait besoin des services de Congo et de Spoor'em et que, dans tous les cas, il serait prudent de se précautionner des vivres nécessaires à une excursion de deux ou trois jours.

Mais, pour cela, il fallait retourner à l'habitation du boër et, pendant ce temps, les girafes gagneraient une avance d'au moins dix à quinze milles. Selon Willem, c'était absurde, et, sans écouter son compagnon, il continua à relever la piste.

Hendrick et Arend ne pouvaient faire autrement que de le suivre. Peu d'instants après, ce dernier fit observer que les voies semblaient trop grandes pour appartenir aux jeunes girafes.

« Tu es fou! s'écria Willem en activant l'allure de son cheval.

— Mais il n'y a qu'une seule girafe qui soit venue par ici, dit Hendrick.

— N'importe! répondit Willem. Nous avons le temps

de chercher l'autre; elle ne peut être loin de sa compagne et nous les trouverons probablement toutes deux ensemble. »

Un mille plus loin, la longue silhouette d'une girafe se profila dans la plaine. En l'apercevant, les jeunes gens éperonnèrent leurs montures et coururent droit sur l'animal. Pendant les dix premières minutes, la distance entre les chasseurs et le gibier resta à peu près la même. La girafe commençait déjà à s'épuiser visiblement, quand elle aborda un sol marécageux. Ses pieds s'enfoncèrent dans la vase, elle fit un violent effort pour se dégager et tomba sur le flanc.

Les jeunes gens eurent bientôt l'explication de la brièveté de leur chasse; ils s'étonnèrent même que l'animal eût pu la soutenir si longtemps. C'était un vieux mâle qui n'avait littéralement que la peau sur les os. Son dos et d'autres parties de son corps étaient parsemés d'excroissances grosses comme des noix, cicatrices d'anciennes blessures faites par des armes à feu. De l'un de ses flancs sortait la tête rouillée d'une flèche. L'animal semblait avoir été chassé pendant une vingtaine d'années et s'être trouvé cent fois en danger de mort. Il agonisait maintenant aux pieds des chasseurs fort peu glorieux de leur nouvel exploit.

Willem qui, pendant un moment, avait cru retrouver les girafes perdues, retomba dans un profond abattement. Par pitié ou par vengeance, il envoya une balle dans la tête de la pauvre bête; puis il sauta à cheval et reprit le chemin de la maison du boër, en déclarant à ses compagnons qu'il était prêt, maintenant, à retourner à Graaf-Reinet et à mourir, ajoutait-il, puisqu'il avait perdu l'espoir.

Tout en sympathisant avec leur compagnon dans cette commune infortune, Hendrick et Arend échangèrent un regard joyeux.

Leur voyage touchait désormais à son terme.

CHAPITRE LXVI

RENSEIGNEMENTS

Le ciel était resté couvert toute la journée; peu après le coucher du soleil, nos jeunes gens, enveloppés dans la plus profonde obscurité, se trouvèrent dans l'impossibilité de regagner de nuit l'habitation du boër, distante d'une quinzaine de milles. Ils mirent pied à terre, entravèrent leurs chevaux et attendirent le jour autour d'un feu de bivac où ils ne furent visités que par des phalènes et quelques hyènes, dont le rire funèbre empruntait à leur situation un accent moqueur.

Dès le point du jour, ils montèrent à cheval et reprirent le chemin du kraal.

Ils n'en étaient environ qu'à cinq milles, lorsqu'ils se croisèrent avec deux cavaliers étrangers.

« Bonjour, messieurs, dit l'un de ces derniers. Je suis enchanté de vous rencontrer. Avez-vous vu nos chevaux?

— Voulez-vous dire ceux que vous montez? demanda Hendrick.

— Non, pas ceux-ci, mais cinq autres; — non, trois chevaux et deux juments, tous sans selles et sans brides; — un cheval rouge, borgne, avec une tache blanche sur l'une des jambes de derrière, — une jument marquée d'une étoile au front, et....

— Non, interrompit Hendrick; nous sommes en route depuis hier matin et nous n'avons rencontré aucun cheval égaré.

— Alors, il est inutile que nous cherchions de ce côté, dit l'autre cavalier. Vous plairait-il de nous dire d'où vous venez? »

Hendrick fit en peu de mots le récit des aventures des dernières vingt-quatre heures.

« Est-ce des girafes que vous cherchez? dit le second interlocuteur; dans ce cas, nous pouvons peut-être vous renseigner. D'après ce que vous me dites, je suppose que vous vous êtes arrêtés au kraal de Mynheer von Ormon. Hier matin, tandis que nous étions en quête de nos chevaux, à dix milles environ au sud de son habitation, nous avons aperçu deux girafes, les premières que j'eusse vues de ma vie. Nous étions mal montés et peu disposés à nous occuper d'autre chose que de nos chevaux égarés; sans quoi nous leur aurions donné la chasse.

— Dix milles au sud du kraal, s'écria Willem, et nous avons poussé jusqu'à vingt milles au nord. Quelle folie nous avons commise! Et que faisaient les girafes? demanda-t-il avec anxiété, en caressant du regard l'individu qui venait de réveiller ses espérances. Paissaient-elles ou marchaient-elles?

— Elles s'avançaient dans la direction du sud, au petit trot; mais, en nous apercevant, elles pressèrent le pas. Nous n'en étions pas à plus d'un quart de mille. »

L'impatience des jeunes gens ne leur permit pas d'écouter de plus longs détails. Ils piquèrent des deux et s'éloignèrent rapidement.

Mynheer von Ormon les reçut en personne à la porte de son enclos.

« Je vois sur votre figure que vous n'avez pas réussi, mes garçons, dit le Hollandais. Je m'en doutais. Les girafes ont fait du chemin.

— Oui, du côté du sud, répondit Willem. Nous avons de leurs nouvelles et nous allons partir immédiatement. Où sont nos compagnons?

— Ils sont partis hier matin dans la direction du

sud et vous attendent au premier pâturage que vous rencontrerez.

— Bien! dit Hendrick, nous les aurons vite rejoints. Mais nous mourons de faim, Mynheer von Ormon, et nous devons avoir recours encore à votre aimable hospitalité.

— Et elle ne vous fera pas défaut, mes garçons. Mais qui vous a dit mon nom?

— Les individus qui nous ont parlé des girafes. Ils cherchaient des chevaux égarés.

— C'est sans doute mon voisin Cloots qui habite à quinze milles d'ici. Il vous a dit qu'il avait vu les girafes? Où et quand?

— Hier matin, à environ deux milles de votre habitation.

— Elles sont allées peut-être, jusqu'à Graaf-Reinet pour annoncer votre arrivée! Ah! ah! ah! ce serait fameux, hein! »

Cette plaisanterie, d'assez mauvais goût dans les circonstances présentes, termina la conversation, et le boër prit le chemin de la maison. En passant près d'une hutte, les jeunes gens virent avec surprise Congo disparaître derrière une des parois. Pour le Cafre, la rencontre ne paraissait ni inattendue ni désirée. Il se dissimulait évidemment.

C'était là un nouveau mystère.

« Ho! Congo! Ici! cria Willem. Que fais-tu là? Pourquoi n'as-tu pas accompagné Hans? »

Sans répondre un mot, le Cafre tourna le mur et entra dans la hutte. Le boër expliqua aux chasseurs que Congo avait témoigné le désir d'entrer à son service, en déclarant qu'il voulait quitter ses anciens maîtres qui l'avaient cruellement maltraité à propos de la perte des girafes. Le Hollandais se défendit d'avoir influencé en rien cette étrange résolution.

« C'est impossible! s'écria Willem. Il y a là quelque

erreur. Il ment s'il dit que nous l'avons battu. Peut-être lui ai-je parlé un peu durement, mais je ne me doutais pas qu'il fût aussi susceptible. Je suis fâché de l'avoir offensé, et certainement je m'en excuserai. »

Mynheer von Ormon s'avança vers la porte de la hutte et ordonna au Cafre de sortir. Quand Congo parut, Willem, comme s'il s'adressait à un ami, le pria d'oublier ses dures paroles, de lui pardonner et de revenir avec lui à Graaf-Reinet.

Durant ce colloque, les yeux perçants du boër se dirigeaient alternativement sur le maître et le serviteur, comme s'il attendait impatiemment la réponse de ce dernier. Il y passa un éclair de satisfaction, quand il entendit le Cafre déclarer qu'il préférait rester avec son nouveau maître et que la seule faveur qu'il réclamât de Willem était le règlement de ses gages.

Quand Congo eût été un des deux frères, Hans ou Hendrick von Bloom, Willem n'aurait pu se montrer plus conciliant. L'inqualifiable conduite de son ancien domestique l'indigna; il se détourna avec un sourire de mépris et, accompagné de Hendrick et d'Arend, entra dans la maison.

Après avoir installé ses hôtes devant un morceau de bouilli froid, un grand pain bis et une bouteille de vin du Cap, le boër sortit et se dirigea à pas pressés vers un des hangars. Il y trouva un Hottentot activement occupé à seller un cheval.

« Piet, dit-il, vivement, mon garçon! saute en selle et cours vers le nord jusqu'à ce que tu aies rencontré mon frère et Shames. Dis-leur de s'arrêter à un mille d'ici et de n'en pas bouger avant une heure. Dépêche et pars! »

Deux minutes après, le Hottentot piquait des deux dans la direction qui lui avait été indiquée.

Les jeunes chasseurs, ayant largement satisfait leur appétit, remercièrent de leur hospitalité le boër et sa

volumineuse épouse et partirent, impatients de rejoindre Hans et de se remettre en quête des girafes.

CHAPITRE LVII

CONGO EST-IL UN TRAITRE

Ne voulant pas abuser de l'hospitalité de Mynheer von Ormon, Hans avait décidé de quitter l'habitation et de camper à une petite distance afin d'attendre le retour de ses compagnons. Le boër n'avait que faiblement insisté pour le retenir et Hans s'occupa aussitôt de préparer les Makalolos au départ. Ces derniers souffraient encore des suites de leur ivresse et, en entrant dans la hutte, le jeune botaniste les trouva dans cette phase du repentir qui inspire d'ordinaire les meilleures résolutions. Quand ils furent informés de la perte des girafes, ils tombèrent dans le plus violent désespoir et l'un d'eux, arrachant à pleines poignées la toison dont sa tête était ornée, répéta à diverses reprises le mot : *kombi ! kombi !* Hans savait que c'était le nom d'un poison terrible, fort en usage chez les Makalolos. Les quatre infortunés nègres, s'accusant seuls de la négligence générale, voulaient s'en punir par le suicide; ils se montrèrent très-reconnaissants de la grâce qu'on leur faisait en leur permettant de vivre.

Quand les chevaux et les bœufs eurent reçu leurs charges et que tout fut prêt pour le départ, Congo exprima sa volonté de quitter la caravane.

« Qu'est-ce que cela signifie, Congo? demanda Hans. Es-tu fâché de ce que t'a dit ton maître? Il faut oublier

un moment de légitime impatience. Quelle est ton intention?

— Je n'en sais rien, baas Hans, » répondit Congo d'un air refrogné.

Croyant que le Cafre se repentait de sa conduite de la veille et que sa lubie ne tarderait pas à se dissiper, Hans l'abandonna à ses réflexions. Accompagné de Facetannée et des Makalolos, il se mit en route, poussant en avant les bestiaux. A trois milles environ de l'habitation, il rencontra un taillis traversé par un petit ruisseau et y établit son campement.

Sa séparation d'avec le boër s'était effectuée un peu brusquement, pour des motifs assez vagues, et qu'il lui aurait été difficile de définir. Le principal était d'empêcher les Makalolos, alors sous sa seule responsabilité, de se livrer à une autre absorption du *Cape smoke*. De ce côté, pourtant, il n'avait rien à craindre ; le souvenir des tortures subies, aussi bien que le remords, répondaient, pour le moment, de la sobriété des Makalolos.

Hans était doué d'un esprit vraiment philosophique et possédait au suprême degré la vertu de patience. Facetannée et les Makalolos avaient besoin de se remettre de leur débauche nocturne et les bestiaux se trouvaient fort bien de l'herbe touffue qui croissait sur les berges du ruisseau. Il n'y avait donc aucun inconvénient à s'arrêter et à attendre les trois chasseurs.

Quand vint la nuit, les bestiaux furent réunis et entravés. Les hommes s'établirent le plus commodément possible autour d'un grand feu. Au point du jour, ils furent réveillés par les aboiements d'un chien et les sons d'une voix familière à leurs oreilles. C'était celle de Congo.

« Je pensais bien que tu reviendrais, dit Hans, charmé de revoir les traits du fidèle Cafre.

— Oui, je viens, répondit le Cafre, mais pas pour rester.

— Pourquoi, alors?

— Pour voir baas Willem; mais il n'est pas là. Quand vous le verrez, dites-lui d'attendre deux jours, quatre jours, — jusqu'à ce que Congo revienne.

— Mais Willem retournera d'abord à l'habitation du boër. Tu le verras toi-même.

— Non; il se peut que je sois dehors avec les bœufs du boër. Je travaille pour lui maintenant. Dites à baas Willem d'attendre Congo.

— Je le lui dirai certainement, répondit Hans. Mais tu nous caches quelque chose. Pourquoi désires-tu voir ton maître, puisque tu lui gardes assez de rancune pour l'abandonner? Pourquoi t'es-tu engagé chez ce Hollandais?

— Je ne sais pas, répondit vaguement le Cafre; ce fou de Congo ne sait rien.

— Je dois dire un mot en faveur de Congo, dit Facetannée; il ne ment jamais; et c'est surtout maintenant qu'il dit la vérité. »

Le Cafre sourit, comme si l'observation de Facetannée l'enchantait. Après avoir insisté de nouveau pour qu'on recommandât à Willem d'attendre son retour, il s'éloigna rapidement, suivi de Spoor'em.

Il y avait, dans la conduite de l'Africain, un système que Hans ne pouvait comprendre qu'en acceptant l'explication donnée. Congo était fou ou agissait comme s'il l'était réellement.

La matinée s'avançait et Hans commençait à croire que les traqueurs avaient reussi dans leurs recherches. Hans connaissait Willem; il savait qu'une fois sur la piste des girafes, il ne l'abandonnerait qu'à bout de forces. Les animaux, complétement apprivoisés, devaient se laisser facilement reprendre.

Mais au moment où le soleil se trouvait au zénith, cet espoir fut déçu par l'apparition de Willem et de ses compagnons revenant les mains vides.

« Vous avez échoué, n'est-ce pas? leur dit Hans. N'importe! Un espoir nous reste, c'est de rentrer tous sains et saufs à Graaf-Reinet.

— Il nous en reste encore un autre, répliqua Willem. Nous avons eu des nouvelles des girafes. On les a vues hier matin à environ sept milles d'ici. Elles sont entre nous et Graaf-Reinet et nous serons indignes du nom de chasseurs si nous ne les avons pas bientôt rattrapées. Il faut immédiatement commencer la poursuite. »

Facetannée et les Makalolos reçurent l'ordre de réunir les bestiaux et les préparatifs du départ furent poussés activement.

« Congo et Spoor'em vont nous manquer, fit observer Willem, quand les bêtes furent chargées. Tous deux nous seraient bien utiles à l'heure qu'il est.

— Ah! s'écria Hans, j'oubliais de te dire que Congo est venu ici ce matin et m'a chargé de te recommander de l'attendre. Il semblait très-désireux de te voir et te prie de patienter quatre jours, plus même, si tu ne le vois pas d'ici là.

— Heureusement, tout délai est inutile, répondit Willem. J'ai vu l'ingrat coquin, il y a une demi-heure à peine.

— Vraiment! Et que te voulait-il?

— Simplement me demander ses gages d'une année. Quelle déception! Jamais je n'aurais cru que Congo pût nous trahir un jour. »

La conversation s'arrêta là, tout étant prêt pour le départ.



CHAPITRE LXVIII

LA LUMIÈRE SE FAIT

« Je suis très-malheureux de laisser Congo en arrière, reprit Willem tandis qu'on faisait traverser le ruisseau aux bêtes de somme. Non pas que je me soucie de lui plus que d'un fétu, le misérable ingrat! Mais il est fort possible que, sans lui, nous ne puissions découvrir la piste des girafes. Lui et Spoor'em seraient actuellement sans prix pour nous.

— Je pense, répondit son frère, que nous avons peu de chance de retrouver nos animaux. Nous sommes dans un pays habité où on ne leur laissera aucun répit. Ils seront chassés et tués par le premier qui les rencontrera.

— J'ai songé à tout cela, dit Willem; cependant je conserverai de l'espoir pendant un jour ou deux. Leur perte, me sera moins sensible si je suis certain que nul n'obtienne la récompense promise. Mais si ce frère qui, d'après ce que nous a dit le boër, a entrepris une expédition semblable à la nôtre, venait à réussir, je vous le jure, je ne tiendrais pas à vivre un jour de plus. »

Les allures de Facetannée attirèrent, en ce moment, l'attention générale. Le Boschiman murmurait des mots confus, selon son habitude quand il éprouvait quelque perplexité ou quelque contrariété. Mais sa surexcitation était trop violente pour ne pas se faire jour.

« Que vouliez-vous dire, baas? fit-il en s'approchant de Willem, à propos du frère de ce Hollandais?

— Je m'en souviens à peine, répondit Willem; je parlais, je crois, d'une chasse à la girafe et du prix qu'on voulait nous enlever. Pourquoi cette question?

— S'est-il dirigé vers le nord, comme nous?

— Oui; le boër nous l'a fait entendre.

— Et quand est-il parti?

— Il y a sept mois.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt? »

Willem ne jugea pas à propos de répondre et abandonna Facetannée à ses réflexions.

Quelques minutes après, le Boschiman reprit la parole.

« Baas Willem, je pense que nous devrions faire halte et causer un peu. Congo n'est pas fou, et Facetannée est une bête, c'est certain.

— De quoi veux-tu donc que nous causions? demanda Willem.

— Le frère du Boër est revenu du nord sans girafe, répliqua le Boschiman; mais je crois qu'il en a — maintenant. »

Une lumière soudaine se fit dans l'esprit de Hans, qui écoutait ce colloque. La conduite de Congo lui fut en partie expliquée.

On fit halte et on se réunit autour de Facetannée. Mais il n'était pas aisé d'obtenir du Boschiman un récit clair et précis. Grâce à une centaine de questions et autant de réponses, Willem apprit que dans la hutte où Facetannée, Congo et les Makalolos s'étaient si bien enivrés, se trouvait un Hottentot tout récemment revenu d'un voyage dans le nord. C'est ce que Facetannée avait compris d'après quelques mots échappés à cet homme sous l'influence du *smoke*. Dans la soirée, le Hottentot ivre avait été appelé, était sorti de la hutte et n'y avait plus reparu. En apprenant que le boër avait un frère qui était allé dans le nord pour chasser la girafe, Facetannée réfléchit que, selon toute apparence, le Hottentot

ivre avait fait partie de l'expédition, que cette expédition avait échoué et que le frère du boër avait volé les girafes de ses maîtres.

Plus cette conjecture fut discutée, plus elle parut probable. Sans aucun doute, Congo avait conçu des soupçons et les avait gardés pour lui-même dans la crainte de se tromper. Il n'était resté que pour s'assurer de la vérité.

En se conduisant, comme il l'avait fait, envers son ancien maître, en présence du boër, il devait avoir eu pour but d'endormir la défiance de ce dernier, afin de se livrer à ses recherches en toute liberté. Tout cela était logique et d'accord avec le caractère du Cafre; Willem obtint de cette glose un véritable soulagement.

« Quand je l'ai vu en dernier lieu, dit-il, je me suis bien aperçu qu'il y avait, dans ses allures, quelque chose de contradictoire. Sa physionomie ne semblait pas en rapport avec ses paroles. Je pense que nous avons tous été des niais; bien mieux, je l'espère. Je vais tout de suite retourner au kraal; je verrai Congo et lui demanderai une explication. Il me dira tout, si je puis me débarrasser de la présence du boër.

— Une autre idée! dit Hendrick. Les deux hommes, qui couraient après leurs chevaux et qui nous ont assuré avoir vu des girafes dans le sud, nous ont menti. Ils ne s'exprimaient pas en gens qui parlent franc. Cela me revient maintenant. Nous avons été bien simples de nous laisser ainsi berner. Ces hommes sont les propres frères du boër et nos voleurs, par-dessus le marché.

— Oui, fit Hans, et ils ont été aidés par Mynheer von Ormon. Voilà le motif de sa gracieuse hospitalité!

Les girafes avaient été volées, c'était maintenant la conviction générale.

Sans dire un mot de plus, Willem tourna bride et se dirigea vers le kraal de Mynheer von Ormon. Il rencontra le boër en dehors de l'enclos. En l'abordant, le jeune homme

vit se peindre sur sa physionomie une expression de surprise, d'abord, puis de malaise et d'embarras.

« Je viens causer un peu avec mon ancien domestique, dit Willem. Il est resté si longtemps à mon service que je ne voudrais pas m'en séparer pour une vétille.

— Très-bien, répondit von Ormon. Vous le verrez quand il reviendra. Il est allé chercher les bœufs. Si cela vous plaît, vous pouvez parfaitement l'emmener avec vous. »

Le soleil étant sur le point de se coucher, Willem savait que le Cafre ne pouvait tarder à rentrer avec les bestiaux et il quitta l'habitation dans l'espoir de le rencontrer en chemin. Bientôt il vit un grand troupeau de bêtes à cornes s'avancer dans la plaine sous l'escorte de Congo et de plusieurs Hottentots. Tant qu'il fut en présence de ces derniers, le Cafre sembla absorbé dans l'accomplissement de ses devoirs et exclusivement occupé de son troupeau. Il ne daigna pas accorder à son ancien maître la moindre attention.

« Allons! Nous nous sommes trompés encore une fois dans nos conjectures, pensa Willem. Congo m'a réellement trahi! »

Il allait quitter la place, lorsque Congo, voyant que les Hottentots se trouvaient en avant de quelques mètres, et causaient vivement entre eux, s'approcha de son maître et lui dit à voix basse :

« Partez, baas Willem, et retournez à votre camp. J'y serai demain matin. »

Willem se sentit transporté de joie. Ces quelques mots suffirent pour lui prouver que son Cafre était toujours fidèle, qu'il agissait pour le mieux et que rien n'était perdu.

Il revint vers ses compagnons dans une situation d'esprit assez semblable à celle qu'il avait éprouvée deux nuits auparavant, alors qu'il se trouvait sous l'exhilarante influence du *smoke* du Hollandais.

CHAPITRE LXIX

TROP DE CLAIRVOYANCE NUIT

La disparition des girafes avait causé à Congo une consternation profonde; sa conscience lui disait qu'il avait négligé son devoir, qu'il était à blâmer plus que personne et il prit la détermination de faire l'impossible pour retrouver les animaux perdus. En examinant la brèche de l'enclos, il douta qu'elle fût leur ouvrage; le bruit résultant de la chute des poteaux eût certainement été entendu, puisque la hutte où il avait passé la nuit ne se trouvait pas à plus de dix mètres de la remise des girafes. Ces poteaux, auxquels elles avaient été attachées, gisaient sur le sol du hangar. Dans le cas d'une fuite spontanée, ils auraient dû être traînés à quelque distance, au moins par les cordes fixées au cou des animaux; ils avaient donc été arrachés par des mains humaines. Mais comme cette idée ne vint à personne, Congo s'imaginant qu'il pouvait se tromper, garda le silence.

Un autre fait vint confirmer ses soupçons. Il se rappela le Hottentot qui, dans sa demi-ivresse, avait déclaré qu'il venait du nord, où il avait vu chasser et tuer des girafes, et qui, appelé par un individu s'exprimant en mauvais anglais, était sorti précipitamment de la hutte. Cette voix n'appartenait pas à leur hôte et cependant Congo n'avait aperçu aucun autre homme blanc dans l'habitation. De plus, quelques chevaux sellés qu'il avait parfaitement remarqués dans les étables, avaient disparu. Toutes ces raisons décidèrent le Cafre à rester à

l'habitation et à veiller. Il lui fallait un prétexte; il le trouva en engageant ses services au boër.

Ses soupçons, d'ailleurs, prenaient d'instants en instants plus de consistance. Le lendemain, tandis qu'au retour de leur infructueuse recherche, Willem, Hendrick et Arend déjeunaient, il vit le boër expédier le Hottentot et, peu après le départ de ce dernier, arriver deux blancs qui semblaient se considérer dans l'habitation comme chez eux. Congo pensa que ces hommes se trouvaient sur les lieux au moment où les girafes avaient disparu et qu'ils pouvaient bien en être les voleurs. Il les vit partir dans la direction d'où ils étaient venus, équipés comme pour une partie de chasse ou pour une lointaine expédition.

Son premier mouvement fut de les suivre. Après réflexion toutefois, il s'en abstint, craignant d'être surveillé et d'exciter la méfiance du boër. Mais, pendant la nuit, il s'esquiva de la hutte, et, dès que le jour parut, il releva les voies qui, au bout d'une dizaine de milles, le conduisirent à une chaîne de collines abruptes séparées par des gorges profondes et étroites. Du sommet de l'une d'elles, il aperçut une petite colonne de fumée s'élevant du fond d'un ravin. Jetant son chapeau sur le sol, il fit signe à Spoor'em de le garder et, s'avançant en rampant, il découvrit un feu allumé sous un bouquet de mimosas. La présence de deux gigantesques animaux attachés aux arbres prouva à Congo que ceux qui avaient allumé ce feu étaient non des chasseurs, mais des voleurs. Il reconnut les jeunes girafes qu'il avait poussées devant lui pendant des centaines de milles.

Contrairement à son attente, un seul homme veillait sur les animaux; cet homme n'était ni l'un ni l'autre des étrangers qu'il avait dévisagés, la veille au soir, chez von Ormon. Les blancs traqués par lui devaient avoir visité le campement et en être repartis aussitôt. Il ne s'inquiéta pas de leur absence. Il avait trouvé les girafes, c'était le

principal; ses maîtres, prévenus par lui, feraient le reste. Il étudia avec soin la topographie des lieux et se retira.

Il n'avait pas fait trente pas qu'une détonation retentit à ses oreilles, suivie d'un hurlement plaintif dans lequel il reconnut la voix de Spoor'em. Au même instant, deux cavaliers sortirent des buissons qui couronnaient la colline.

Un seul coup d'œil suffit au Cafre pour reconnaître dans les nouveaux venus les inconnus qu'il avait vus la veille et dont il suivait les traces depuis le matin. Il se glissa dans les taillis; mais un cri lui annonça qu'il était découvert. Malgré sa légèreté, il avait peu de chances d'échapper. Il essaya pourtant. Tant qu'il fut sur la déclivité de la colline, il conserva son avance. En plaine, les cavaliers l'eurent bientôt rejoint et la chasse se termina brusquement par un coup de crosse vigoureusement appliqué. Congo tomba la face contre terre.

CHAPITRE LXX

CONGO PRISONNIER

Les cavaliers s'élancèrent avec un hurlement de triomphe.

« Eh bien! tu t'arrêtes! dit celui qui avait porté le coup de crosse. Tu ne continues pas à courir! ajouta-t-il avec un ricanement diabolique en se penchant sur le corps de Congo.

— Oui, pourquoi ne vas-tu pas apprendre où sont les

deux girafes aux niais qui les ont trouvées? demanda l'autre. Tu as pourtant de bonnes jambes! »

Les deux individus qui s'adressaient ainsi au Cafre à demi évanoui étaient ceux que Willem, Hendrick et Arend avaient rencontrés la veille et qui avaient conseillé aux jeunes gens de diriger leurs recherches vers le nord. L'un était le propre frère de Mynheer von Ormon; l'autre, son beau-frère. Ils avaient tous deux vécu de longues années sur les frontières de la colonie, soit en combattant avec les Cafres et les Gregrias et leur volant leurs bestiaux, soit en trafiquant avec les indigènes dont ils obtenaient, au meilleur marché possible, de l'ivoire et des plumes d'autruche. Revenus depuis peu d'une infructueuse chasse de girafes entreprise en vue de la prime offerte par le consul hollandais, ils avaient rencontré, dans l'habitation même de leur parent von Ormon, les animaux qu'ils avaient en vain cherchés et ils conçurent immédiatement l'idée de se les approprier. Leur intention était de les cacher dans les montagnes jusqu'à ce que les chasseurs, les considérant comme décidément perdues, retournassent chez eux. Les girafes pouvaient alors être menées au Cap sans que leurs propriétaires se doutassent du tour qui leur avait été joué. Malheureusement pour Congo, les voleurs étaient partis, ce matin même, dans le but de renouveler leurs provisions, et étaient revenus juste à temps pour le voir rôder aux environs de leur campement.

« C'est le coquin engagé par von Ormon, dit l'homme qui avait abattu le Cafre d'un coup de crosse. J'avais conseillé à mon cher beau-frère de le congédier; il s'y est refusé, prétendant que le négrillon abominait ses anciens maîtres et que, d'ailleurs, il ne pourrait les servir quand bien même il en aurait l'intention. Mais, qu'allons-nous en faire, maintenant que nous le tenons?

— Le tuer, pardieu! répondit l'autre, le propre frère

de von Ormon. Il ne faut pas qu'il retourne vers ses maîtres, qui ne manqueraient pas de venir nous voler.

— Très-probablement. Il y a des gens qui ne respectent rien. Mais je l'ai déjà assommé à moitié. C'est à ton tour, maintenant; achève-le!

— Non, Shames, tu as trop bien commencé pour ne pas finir. »

Les deux rôdeurs étaient des gens sans foi ni loi; mais aucun n'osait prendre sur lui la responsabilité de donner à Congo le coup de grâce. Ils se contentèrent de lui attacher les mains derrière le dos, après l'avoir remis sur ses pieds, et ils le poussèrent devant eux vers leur bivouac.

Congo se remit peu à peu du coup qu'il avait reçu et commença à se rendre compte de sa situation. Il comprit qu'on voulait le supprimer; on ne le laisserait certainement pas s'échapper et il ne pouvait espérer aucun secours de ses maîtres qui l'attendaient, en ce moment même, bien loin de là.

« C'est tout le gibier que vous rapportez? dit le gardien du bivouac, en voyant ses compagnons s'approcher avec leur prisonnier.

— Oui, et comme tu es notre cuisinier, tu vas nous l'apprêter pour notre dîner, répliqua celui qui répondait au nom de Shames.

— Que voulez-vous dire? demanda le premier.

— Tout simplement que nous avons surpris un espion qui nous a traqués jusqu'ici. Maintenant nous n'avons rien à craindre : les communications sont interceptées. »

Après une longue consultation, les trois misérables tombèrent d'accord sur la nécessité de tuer leur prisonnier. Un point seul les embarrassait. Le Cafre les avait-il traqués de son propre mouvement ou sur l'ordre de ses maîtres? Dans le premier cas, la mort du Cafre répondait de son silence; dans le second, la sûreté des voleurs devenait plus problématique. Pour s'assurer du fait,

le frère de von Ormon monta à cheval et se dirigea vers le kraal. Dès qu'il fut parti, les deux autres attachèrent solidement Congo à un arbre, et, s'étendant à l'ombre d'un mimosa, cherchèrent à tuer le temps au moyen d'un jeu de cartes.

Deux heures s'écoulèrent. Les angoisses du Cafre étaient inexprimables. Il avait été lié si brutalement que les courroies lui entraient dans les chairs. Il avait, de plus, l'expectative d'une mort certaine. Mais il ne craignait pas la mort; ce qui le torturait, c'était la pensée que son maître perdrait à jamais ses girafes. Il se repentait de ne pas lui avoir fait part de ses soupçons; sa discrétion empêcherait Willem de recouvrer son bien perdu et de l'arracher lui-même au sort qui le menaçait. Il avait agi pour le mieux, mais il s'était trompé.

Dans l'après-midi, le frère de von Ormon revint au camp.

« Eh bien! quelles nouvelles? demanda Shames.

— Tout va bien. Ils ne savent rien. Mon frère les surveille. Ils sont dépistés et vont se remettre en route.

— Von Ormon est-il sûr qu'ils n'ont pas communiqué avec le Cafre?

— L'un d'eux est venu au kraal; mais il n'a pu rien savoir. Mon frère ne l'a pas perdu de vue.

— C'est égal. Pourquoi diable ne sont-ils pas partis? Je ne tiens pas à les savoir aussi près de nous.

— Je te dis que tout va bien, Shames. Seulement, il faut nous débarrasser de l'espion. Qu'allons-nous en faire?

— Envoie-lui une balle dans la tête, dit l'homme resté en charge des girafes.

— Certainement, il doit mourir d'une manière ou d'une autre, répliqua Shames. Qui de nous se chargera de l'exécution? Nous aurions dû l'expédier pendant qu'il fuyait. Mais le tuer de sang-froid!... »

Les misérables n'osaient commettre le crime. Et pour-

tant Congo devait mourir! Après une longue et vive discussion, le frère de von Ormon eut une idée lumineuse. Il proposa de conduire leur prisonnier sur les bords d'un étang voisin, de l'attacher à un arbre et de le laisser là toute la nuit.

« J'ai relevé, ce matin, les voies d'un lion, dit-il avec une grimace infernale. Je gagerais ma vie que, demain matin, nous ne trouverons plus du nègre que quelques os ensanglantés. »

Cette idée fut accueillie avec enthousiasme. Le soleil couché, le Cafre fut délivré de ses entraves, descendu dans la vallée et solidement fixé à un tronc d'arbre, sur la berge de l'étang, après avoir été bâillonné, par surcroît de précaution.

CHAPITRE LXI

COMBAT DE NUIT

Groot Willem attendit avec une impatience fébrile le retour de Congo.

« Cette attente me tue, s'écria-t-il, quand le soleil descendit à l'horizon; si Congo ne vient pas, c'est qu'un malheur lui sera arrivé. Je veux m'en assurer, Hendrick, viens-tu avec moi? »

Hendrick, sans répondre, monta à cheval, et les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'habitation de von Ormon.

Les façons d'agir du Cafre avaient prouvé à Willem que ses visites au Kraal n'étaient rien moins que désirées. Congo supposait probablement que la présence de son maître contrarierait ses plans en excitant les soup-

çons du boër. Mais Congo avait manqué à sa promesse, et Willem n'avait plus de ménagements à garder.

Mynheer von Ormon accueillit les jeunes gens sans témoigner le moindre embarras.

« Congo! dit-il, le vilain noir! Il s'est enfui la nuit dernière. Je le croyais avec vous. Si vous le retrouvez, emmenez-le au diable et qu'il y reste!

— Penses-tu qu'il soit parti d'ici! demanda Willem à Hendrick en franchissant l'enclos de l'habitation.

— Certainement, répondit Hendrick;

— Pourquoi ne m'a-t-il pas rejoint, comme il l'avait promis?

— Il avait probablement pour cela quelque bonne raison.

— Où devons-nous le chercher?

— Ce n'est pas difficile à deviner. Quelque part vers le nord-est.

— Mais pourquoi?

— Parce que c'est de ce côté que nous avons rencontré les deux hommes qui nous ont si bien renseignés, en nous engageant à chercher au sud. »

Trop surexcités pour retourner tout de suite au campement, les deux chasseurs poussèrent une pointe dans la plaine, en suivant la direction indiquée par Hendrick.

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une rangée de collines qui fermaient l'horizon.

« Voilà un vrai repaire de brigands, s'écria Hendrick. Si nos girafes n'y sont pas cachées, c'est que nous ne les retrouverons jamais. »

Le soleil disparaissait lorsqu'ils atteignirent le pied des hautes terres. En se retournant, ils virent, à un mille de distance, un cavalier qui traversait la plaine.

« Attendons cet homme, dit Hendrick, si ce n'est pas un de nos voleurs, c'est, j'en jurerais, un messager de von Ormon. D'après la conduite du boër, je suis convaincu qu'il est complice, sinon auteur, du vol de no girafes. »

Dissimulés derrière un taillis, les jeunes gens, malgré la nuit qui se faisait de plus en plus noire, purent distinguer le cavalier qui gravit péniblement la colline, en suivit le faîte et disparut dans la descente. Ils le suivirent de loin et le virent entrer dans la zone lumineuse d'un feu de bivouac brûlant au fond du ravin. Ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à des arbres et s'avancèrent silencieusement.

Ils aperçurent bientôt trois hommes assis autour du feu et paraissant engagés dans une conversation animée. Mais ce qui attira, tout d'abord, les regards de Willem, ce qui amena sur ses lèvres un cri de joie qu'il eût bien de la peine à réprimer, ce fut la silhouette de ses deux girafes se dessinant vaguement dans la pénombre.

Soit instinct, soit raisonnement, Congo avait deviné juste !

Après une courte consultation, les deux chasseurs armèrent leurs carabines et entrèrent hardiment dans la clairière.

Ils n'étaient plus qu'à dix pas du foyer, lorsque leur présence fut remarquée.

« Restez assis ! cria impérieusement Willem. Le premier qui bouge je le tue comme un chien. »

Sans tenir compte de cet avertissement, l'individu désigné sous le nom de Shames sauta sur son fusil et le porta vivement à son épaule. Au même instant le roër de Willem fit entendre sa lourde détonation et le voleur tomba la face contre terre. Le frère de von Ormon faisant aussi mine de résistance, fut gratifié d'un coup de crosse qui l'étendit sur l'herbe à côté de son camarade. Quant au troisième voleur, peu soucieux de partager le sort de ses acolytes, il prit ses jambes à son cou et détala avec une rapidité qui eût défié celle d'un cheval de course.

Les jeunes gens ramassèrent les trois fusils, les dé-

chargèrent et les jetèrent au loin. Après avoir détaché les deux girafes, ils regagnèrent le taillis où ils avaient laissé les chevaux, sautèrent en selle et reprirent le chemin de leur campement, sans s'occuper autrement des deux individus étalés près du feu, non pas morts encore mais n'en valant guère mieux.

CHAPITRE LXII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Revenons à Congo que nous avons laissé au bord de l'étang, garrotté, bâillonné, condamné à mourir de faim sinon déchiré par une bête de proie; ses réflexions n'étaient rien moins que plaisantes; il se trouvait dans la position d'un moribond à qui son médecin vient d'annoncer qu'il lui faut irrévocablement se préparer à passer de vie à trépas.

Le Cafre ne craignait pas la mort, nous l'avons dit; mais le souvenir de son maître adoré le tenait plongé dans le plus profond désespoir. Il pensait même qu'il mourrait content si, par un moyen quelconque, il pouvait faire connaître à Willem où étaient cachées ses chères girafes.

La nuit se fit et la solitude s'anima. Des petits animaux de l'espèce des antilopes vinrent en trottant étancher leur soif dans les eaux de l'étang. Quelques chacals leur succédèrent. Aucun ne sembla faire attention à la présence de l'homme. Mais d'autres visiteurs allaient bientôt se présenter qui montreraient certainement plus de curiosité et moins de discrétion.

A ce moment, les yeux perçants du Cafre distinguè-

rent dans l'obscurité un quadrupède dont il ne put reconnaître l'espèce. Il avait la taille d'un léopard et s'avançait en rampant de son côté. Congo adressa une dernière pensée à son jeune maître et attendit intrépidement. Mais au lieu de bondir à la manière des félins, l'animal se dressa vers le Cafre, en poussant de sourds jappements. C'était Spoor'em!

Le cœur de l'Africain fut inondé d'une joie immense. Son fidèle limier vivait encore et ne l'avait pas abandonné. S'il devait mourir, ce serait en compagnie de l'ami le plus tendre et le plus dévoué que puisse trouver l'homme. Pendant un instant, Congo oublia complétement et Groot Willem et les girafes.

Tandis que l'animal l'accablait de caresses, Congo remarqua qu'une de ses pattes pendait inerte et que son épaule était maculée de sang. Dans sa joie de retrouver son maître, le chien semblait ne plus ressentir la douleur que devait lui causer sa blessure.

Comme alors Congo maudit son bâillon et ses liens! Il était incapable d'adresser un seul mot de tendresse et de reconnaissance, une seule caresse au fidèle animal dont les regards expressifs semblaient lui reprocher ce froid accueil!

Tout à coup un coup de feu éclata dans le lointain Le Cafre tressaillit; cette lourde détonation, familière à ses oreilles, ne pouvait provenir que du roër de Willem. Le chasseur se trouvait-il dans les environs? C'était impossible! Congo le comprit et abandonna aussitôt un espoir inconsidéré.

Trois nouveaux coups de feu retentirent; puis tout retomba dans le silence.

Au bout d'un quart d'heure, un bruit de sabots résonna sur la colline dominant le ravin au fond duquel se trouvait l'étang. Des cavaliers en suivaient la côte; Congo entendait leurs voix se mêlant au pas cadencé de leurs montures.



Congo, bâillonné, garrotté. (Page 309.)

Digitized by Google



Digitized by Google

« Les voleurs ! pensa le Cafre. Ils changent de quartiers ! »

Les cavaliers n'étaient pas alors à plus de deux cents mètres de l'arbre où était attaché Congo. Ils s'avançaient rapidement et allaient le dépasser lorsque les oreilles du Cafre perçurent le bruit d'une sorte de lutte suivie de ces mots :

« Arrête un instant! Mon cheval est passé d'un côté d'un arbre et Toutla de l'autre ! »

La voix était celle de Willem! Toutla, le nom donné à l'une des deux jeunes girafes!

Congo fit un effort surhumain pour briser ses liens et écarter son bâillon. Mais il avait été garrotté par des gens trop experts en pareille matière pour qu'il pût réussir. Sa dernière chance lui était enlevée. Ses amis, ignorant qu'il fût aussi près d'eux, allaient s'éloigner et retourner à Graaf-Reinet, l'abandonnant à l'horrible sort qui l'attendait.

Il devenait fou de rage et de désespoir lorsqu'une idée subite se présenta à son esprit. S'il se trouvait condamné au silence, son chien pouvait parler! Ses jambes étaient libres; il lança à Spoor'em un violent coup de pied. Le pauvre animal poussa une sourde plainte qu'on aurait pu entendre à trente pas.

Le pied se leva de nouveau et frappa le flanc du chien qui ne fit aucune tentative pour esquiver le coup et ne laissa échapper qu'un faible gémissement semblant dire : Qu'as-tu donc, maître? Que t'ai-je fait?

Au moment où Congo levait le pied pour la troisième fois, l'air vibra sous un long et sourd rugissement. C'était la voix du lion. Aussitôt Spoor'em sauta sur ses pieds et répondit au roi des animaux par un sonore aboiement. La fidèle bête, qui avait impassiblement reçu les injustes traitements de son maître, se tenait prête à le défendre et à mourir pour lui.

La voix de Spoor'em était, à ce qu'il paraît, douée

d'idiosyncrasie. Les chasseurs la reconnurent et, un moment après, le Cafre éprouva l'ineffable jouissance d'entendre Willem descendre au galop la déclivité de la colline en criant de toute la force de ses poumons : « Congo! Congo! »

Dès que ce dernier se sentit débarrassé de ses liens et de son bâillon, il s'élança vers Spoor'em et lui demanda, dans les termes les plus chaleureux, de lui pardonner. Le chien semblait avoir conscience de la situation. D'après la pantomime de cette muette créature, il y eut tout lieu de croire que le sentiment qui avait poussé son maître à lui adresser des excuses trouvait en elle un écho.

Willem força Congo, qui n'avait rien mangé depuis trente-six heures et dont la faiblesse était extrême, de monter sur son propre cheval. Le Cafre n'y consentit qu'à la condition de placer Spoor'em sur l'arçon de la selle.

Dans la matinée, les chasseurs rejoignirent le camp où les attendaient Arend et Hans. Dans l'exaspération de sa joie de revoir ses maîtres en compagnie des jeunes girafes, Facetannée jura que désormais il ne traiterait plus Congo de fou. Chose plus singulière encore, il tint son serment.

Dès l'après-midi, on reprit le chemin de Graaf-Reinet. Pendant deux ou trois jours, Spoor'em voyagea sur le dos d'un bœuf, commodément installé dans un panier d'osier expressément tressé par Congo.

CHAPITRE LXIII

CONCLUSION

Un soir, après une longue journée de marche, nos aventuriers ne se trouvaient plus qu'à quelques milles de Graaf-Reinet. Un temps de galop d'une heure ou deux et ils auraient rejoint les parents et les amis dont ils étaient séparés depuis si longtemps.

Arend et Hendrick étaient impatients de prendre l'avance; mais aucun n'osait le proposer à l'autre. A leur grand ennui, Hans et Willem s'arrêtèrent dans l'habitation d'un boër et firent leurs dispositions pour y passer la nuit, aussi tranquillement que s'ils eussent été à une centaine de milles de leurs foyers.

Willem et Hans possédaient tous deux une bonne dose de philosophie hollandaise; ils y avaient puisé cet enseignement que rien ne devait les empêcher d'être indulgents pour les animaux qui les avaient servis si longtemps et si bien.

Le lendemain matin, tandis que les chasseurs traversaient Graaf-Reinet pour se rendre dans leurs foyers, tous les habitants vinrent leur souhaiter la bienvenue. A la plupart d'entre eux la vue des jeunes girafes causa autant d'étonnement qu'aux quatre Makalolos l'aspect du clocher de l'église. Il n'y avait pas, dans le village, un individu au-dessus de dix ans qui n'eût entendu parler du long voyage entrepris quelques mois auparavant par nos aventuriers. Tous avaient connaissance de l'objet de l'expédition; et, comme de juste, la

grande majorité avait prophétisé qu'ils ne pourraient réussir là où avaient échoué tant de chasseurs expérimentés.

« Notre retour s'accomplit d'une façon triomphale, fit observer Hendrick à ses compagnons, en voyant l'enthousiasme avec lequel la caravane était acclamée par la population.

— Oui, dit Arend, et c'est à la persévérance de Willem que nous le devons.

— Je ne sais pas si j'ai fait preuve d'une bien grande persévérance comme tu le dis, répondit Willem. J'étais, autant qu'aucun de vous, impatient du retour; mais je ne voulais pas revenir sans un couple de jeunes girafes. Voilà toute la différence qui existe entre vous et moi. »

Les jeunes gens ne firent aucune réponse. Ils s'avancèrent silencieusement en admirant la générosité de leur gigantesque compagnon.

Dans leurs précédentes expéditions, nos aventuriers avaient fait de longues absences; mais jamais ils n'avaient tant aspiré au foyer domestique; jamais non plus n'avaient-ils reçu un aussi radieux accueil. Les jeunes personnes, Trüey von Bloom et Wilhelmine van Wyk furent ravies de revoir leurs fiancés; bien mieux, elles eurent la naïve délicatesse d'en convenir.

Congo et Facetannée se dédommagèrent de leurs tribulations passées en prenant de grands airs vis-à-vis des autres domestiques et en s'abandonnant sans contrainte au triple plaisir de boire, manger et dormir.

Groot Willem avait encore un voyage à accomplir. Il devait se rendre au Cap pour accompagner Hans jusqu'au navire, sur lequel le passage du jeune botaniste avait été arrêté, et pour présenter ses conquêtes au consul hollandais. Il ne l'entreprit pas, cependant, avant d'avoir donné aux girafes, à son cheval et à lui-même un plein mois de repos. Les Makalolos furent traités avec la plus grande bonté par les familles de leurs jeunes

amis. Lorsque arriva le moment de leur départ pour le nord, chacun d'eux reçut un cheval, un fusil et un vêtement complet; Groot Willem y ajouta une quantité de présents utiles destinés à son excellent ami, à son généreux protecteur Macora.

Hans ne voulut pas partir pour l'Europe avant l'accomplissement de deux cérémonies importantes qui devaient avoir lieu tôt ou tard et auxquelles les deux familles von Bloom et van Wyk étaient plus ou moins intéressées. Mais Hans était impatient de se mettre en route; impatience qui, pour des motifs faciles à comprendre, enchantait Hendrick et Arend. Sous l'empire de ces circonstances, Mlle Trüey et Mlle Wilhelmine consentirent généreusement à avancer l'époque qui devait faire des deux jeunes officiers les plus fortunés des hommes.

Le lendemain du double mariage, Willem et Hans partirent pour le Cap avec les girafes et l'ivoire qu'ils avaient rapporté du nord. Les animaux obtenus avec tant de peine et au prix de tant de dangers furent délivrés au consul hollandais qui paya immédiatement la prime promise; ils furent expédiés en Europe par le même bâtiment qui emportait le jeune savant. Willem ne quitta son ami et ses chères girafes que lorsque le navire fut sous voiles et, le même jour, il reprit le chemin de Graaf-Reinet.

C'est là qu'il habite encore, occupant son temps à de tranquilles travaux. Mais il a de la peine à se faire à cette vie paisible; il est même plus que probable qu'il y renoncera, d'abord à cause de sa passion personnelle pour les aventures, ensuite en raison des pressantes sollicitations des jeunes Jan et Klaas, qui, surexcités par les récits de leurs frères aînés, aspirent à échanger la poursuite de la science contre celle du gibier.

Quant à Hendrick et à Arend, cette existence vagabonde ne les séduit plus. Leur intérieur a désormais

pour eux trop de charmes; et tous deux sont disposés à procurer à leurs jeunes frères, avec le plaisir de passer quelques mois sur les frontières lointaines, l'honneur de mériter, comme eux-mêmes le nom de CHASSEURS DE GIRAFES.

FIN.

85353

TABLE.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

99999. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

BI